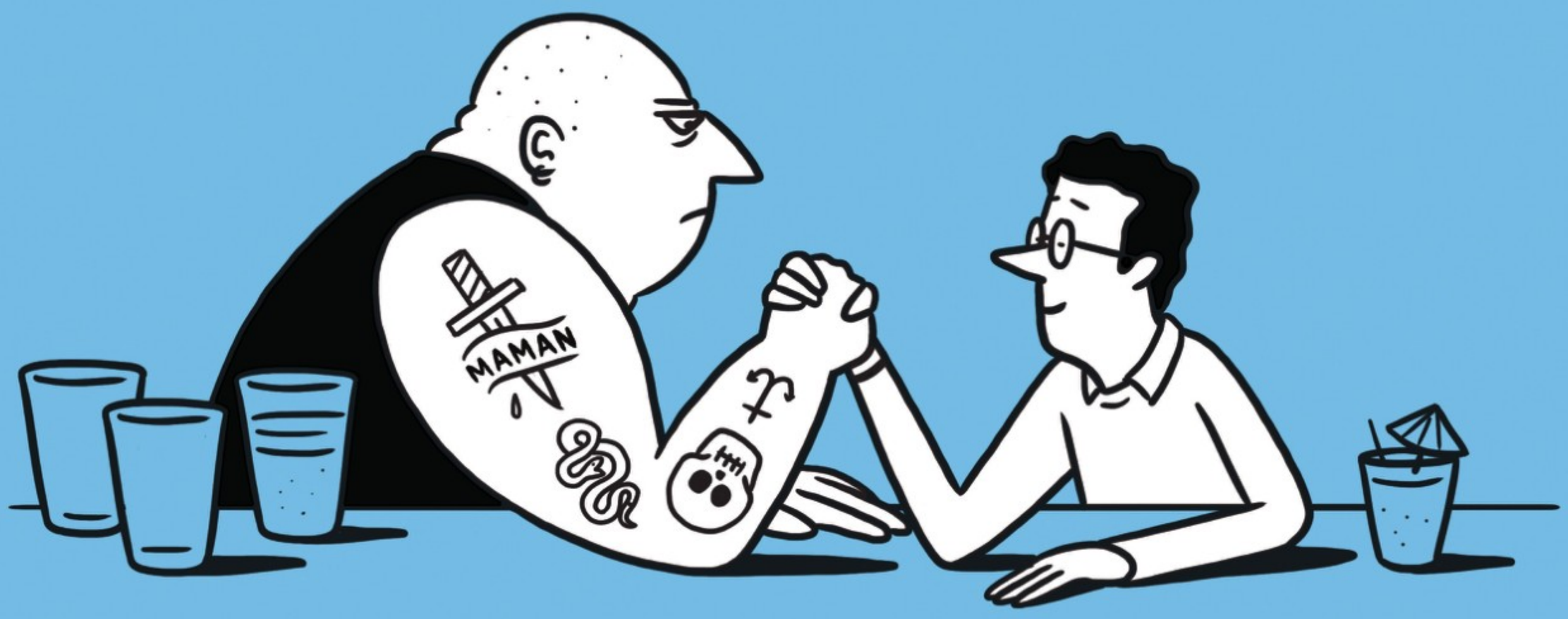
philosophie magazine
N° 198
AVRIL 2026

philosophie magazine

Comment bien se disputer ?



ANTONIO DAMASIO
La conscience expliquée par les neurosciences

BARDELLA *VS.* MÉLENCHON
Reportage chez leurs militants à Perpignan

LEIBNIZ
Comment justifier l'existence du mal ?

QU'EST-CE QUE VIVRE EN GUERRE ?
Rencontre avec Volodymyr Yermolenko et Tetyana Ogarkova

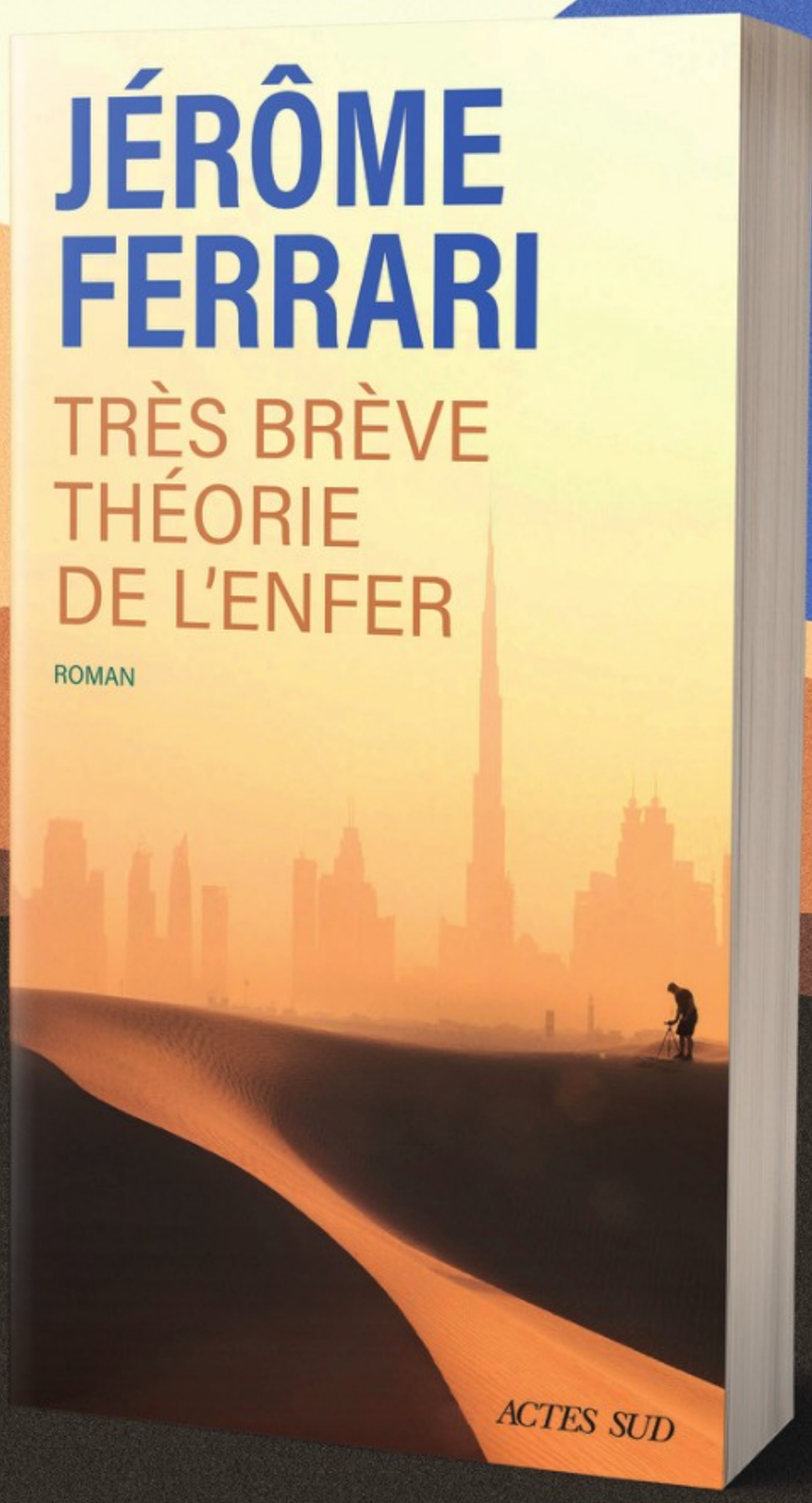
SADE
Dialogue entre un prêtre et un libertin



MENSUEL / France : 6,90€ - BELUX 7,50€ - CH 12,10 CHF - D 8,20€ - ESP-IT-GR-PORT-CONT 7,50€ - DOM 8,80€ - TOM 1120XPF - MAR 80MAD - TUN 14TND - CAN 12,99$CAD

L 17891 - 198 - F: 6,90 € - RD

ACTES SUD



LE NOUVEAU ROMAN DE

JÉRÔME FERRARI

PRIX GONCOURT

EXPATRIÉ, IMMIGRÉ, DEUX MANIÈRES D'ÊTRE ÉTRANGER.

"Une écriture somptueuse et infernale."
PHILOSOPHIE MAGAZINE

"Un petit joyau de finesse et d'écriture sur l'altérité."
LIRE MAGAZINE

"Une méditation somptueuse sur l'abrutissement de l'homme moderne.
Jérôme Ferrari est décidément l'un des meilleurs écrivains français contemporains."
LE FIGARO LITTÉRAIRE

"L'enfer, nous dit Ferrari dans ce texte terrible, à l'extraordinaire densité narrative,
c'est moins les autres que soi. Et il est impossible d'y échapper."
LE MONDE DES LIVRES



ÉDITO
Par **Alexandre Lacroix**
Directeur de la rédaction

Exhortation aux crocodiles

Je déteste la dispute.

Je pense sincèrement que ceux qui pratiquent la dispute comme un sport quotidien sont des connards et des imbéciles.

Pardonnez mon langage.

Je voulais dire des fils de chacal, de torves lézards sortis du mauvais œuf qui n'ont pas saisi que la vie sur Terre n'était nullement un sport de combat, mais une chance, un don cosmique à la hauteur duquel nous ne pouvons nous placer qu'en effectuant le spectaculaire contre-don de notre amour universel, en apprenant à nous émerveiller devant la splendeur gracile du vol des passereaux, la fragile éclosion des bourgeons neufs au bout des branches encore engourdies par le gel, l'éclat bleu du ciel nettoyé par le vent frais au printemps.

Gâcher cette grâce qui nous a été accordée de voir jusqu'à l'horizon ou de pouvoir nager dans les yeux des êtres que nous aimons pour s'empoisonner l'existence par des conflits incessants, c'est comme sauter de l'Olympe pour se jeter volontairement dans l'égout. Contre les disputailleurs, qu'il s'agisse des vieux couples aux frustrations rances, des petits chefs qui ne mesurent leur pouvoir qu'aux humiliations qu'ils imposent à ceux qu'ils croient leurs subalternes ou des voisins dont la paranoïa fomente des complots à l'infini, j'ai envie de brandir le marteau de Nietzsche. Ce marteau qui est resté caché trop longtemps sous le tapis onctueux de nos mœurs policées.

En même temps, je n'ai pas tout à fait terminé de méditer son étrange aphorisme 531 dans *Humain, trop humain,* bien caché lui aussi, fourré là par hasard comme une maxime de sagesse dans une papillote : « La vie de l'ennemi. – *Qui vit de combattre un ennemi a intérêt à le laisser en vie.* » Cette mise en garde s'adresse en priorité à ceux à qui la haine donne une raison de se lever le matin, qu'il s'agisse d'un simple désir de vengeance dirigé contre telle personne ou d'une émotion plus collective, comme le racisme ou la détestation du camp d'en face en politique. Notre monde ne cesserait-il pas d'être lui-même, ne verrait-il pas son mystérieux équilibre brisé si, tout à coup, il n'y avait plus ni moustiques ni ronces ? Ceux qui disputent sans arrêt ne donnent-ils pas, sans le savoir, toute leur saveur au calme et à la bonne entente ? Et le marteau, dans le plus profond de son cœur de fonte, ne nourrit-il pas une passion secrète pour le clou ?

Si vous aimez la dispute, s'il vous plaît, ne me tenez pas trop rigueur du début de cette exhortation, je me suis emporté à peu de frais, j'en conviens, et vous présente mes excuses. Je vous laisse poursuivre votre chemin, comme je m'en vais continuer ma route. À moins que vous ne vouliez m'accompagner un peu pour que nous nous tenions mutuellement compagnie ?

L'ŒIL
de Charles Berberian



N'hésitez pas à nous transmettre vos remarques sur ce numéro
reaction@philomag.com

© Serge Picard pour PM

ILS ET ELLES ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO



« La conscience joue un rôle déterminant dans l'effort que nous faisons pour nous maintenir en vie »

Alain Damasio P. 71





Tetyana Ogarkova et Volodymyr Yermolenko

P. 32

Tetyana est essayiste, Volodymyr philosophe. Ce couple d'intellectuels ukrainiens témoigne des effets de la guerre sur la perception du temps et de l'espace, de l'amour ou de la nature, dans un essai mené comme un « *reportage philosophique* » : *La Vie à la lisière*. Après quatre ans de conflit, ils confient comment leur appréciation de l'existence a été bouleversée.



Alain Finkielkraut

P. 60

Il a fait de la dispute le ressort de son émission *Répliques*, sur France Culture. Académicien, réputé pour la vigueur de ses emportements, il a récemment fait paraître *Le Cœur lourd*, témoignant du rôle essentiel de la littérature dans son existence. Face à Gloria Origgi, Stéphanie Roza et Gaspard Kœnig, il vante dans notre « quadrilogue » les vertus de la discorde.



Gloria Origgi

P. 60

Pensant et écrivant en trois langues, elle vient d'un monde philosophique où « *la discussion est sacrée* ». Épistémologue, spécialiste des « *passions sociales* », elle a signé cet ouvrage au titre programmatique : *La vérité est une question politique*. Elle souligne l'importance des affects dans nos échanges, contre l'idéal d'une discussion purement rationnelle.



Gaspard Kœnig

P. 60

Convaincu que la pensée vient en se mouvant, il a rejoint Rome depuis Bordeaux à cheval, sur les pas de Montaigne. Après *Humus*, il vient de publier *Aqua*, le deuxième opus d'une saga romanesque prévue autour des quatre éléments. Dans notre dossier, le philosophe défend la qualité des délibérations nées de l'action et sur le terrain… très loin des tables rondes !



Stéphanie Roza

P. 60

Elle ravive l'héritage des Lumières au sein de la pensée contemporaine. Chargée de recherches au CNRS, spécialiste des courants socialistes et républicains, elle a récemment écrit *Marx contre les Gafam*. Elle le soutient face à ses trois interlocuteurs : nourrir des doutes et penser contre soi-même reste le meilleur moyen de s'ouvrir véritablement au débat.

philosophie magazine

10, rue Ballu, 75009 Paris
Tél. : 0143804610
www.philomag.com

POUR NOUS JOINDRE
Rédaction : redaction@philomag.com, 0143804610
Service abonnement : abo@philomag.com, 0143804611
Publicité et partenariats : apilaire@philomag.com
Comptabilité, administration : contact@philomag.com, 0143804610
Pour les diffuseurs de presse : j.tessier@opper.io, 0488151242

RÉDACTION
Directeur de la rédaction : Alexandre Lacroix
Rédacteurs en chef : Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Cédric Enjalbert, Sven Ortoli (hors-séries)
Rédaction du mensuel : Victorine de Oliveira (cheffe de rubrique), Clara Degiovanni, Octave Larmagnac-Matheron
Chroniqueurs : Arthur Dreyfus (roman), Michel Eltchaninoff, Étienne Klein, Anne-Sophie Moreau, Chiara Pastorini (enfants), Charles Pépin, Anouk Ricard (bande dessinée)
Ont participé à ce numéro : Charles Berberian, Vincent Boudgourd, Clément Camar-Mercier, Édouard Caupeil, Paul Coulbois, Martin Duru, Sonia Feertchak, Philippe Garnier, Alexandre Jadin, Frédéric Manzini, Serge Picard, Patrick Strattner, Nicolas Tenaillon, Anaïs Vaugelade
Secrétaire général de rédaction : Noël Foiry
Secrétaire de rédaction : Marie-Gabrielle Houriez
Création graphique : William Londiche
Graphiste : Alexandrine Leclère
Chef de service photo : Stéphane Ternon
Rédactrice photo : Camille Pillias
Rédaction en chef philomag.com (en alternance) : Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Anne-Sophie Moreau, Ariane Nicolas
Cheffe de service nouveaux médias : Ariane Nicolas
Secrétaires de rédaction philomag.com : Noël Foiry, Hillel Schlegel
Webmaster : Cyril Druesne

Fondateurs : Fabrice Gerschel, Alexandre Lacroix, Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Sven Ortoli

ADMINISTRATION
Directeur de la publication : Fabrice Gerschel
Éditeur – stratégie & développement : Lucas Laugel
Directeur de l'innovation numérique : Charles Falanga
Directeur technique : Steve Chevillard
Responsable administration/finance : Sophie Gamot-Darmon
Assistant : Evan Tlemsani
Impression : Maury imprimeur, Z.I., 45300 Manchecourt
Diffusion : MLP
Réglage : Opper (anciennement À Juste Titres), 0488151242, Julien Tessier, j.tessier@opper.io
Conseil abonnement : Azeka, Laurence Doyen
Commission paritaire : 0628 D 88041
ISSN : 1951-1787
Dépôt légal : à parution
Imprimé en France/Printed in France / Philosophie magazine est édité par Philo Éditions, SAS au capital de 425200 euros, RCS Paris B 483 580 015
Siège social : 10, rue Ballu, 75009 Paris
Président, actionnaire majoritaire : Fabrice Gerschel

SERVICE ABONNÉS
Par e-mail : abo@philomag.com
Par téléphone : 0143804611
Par courrier : Service abonnements de Philosophie Magazine Sciences Humaines BP 253 89004 Auxerre Cedex
Tarifs d'abonnement : prix normal pour 1 an(10 numéros) France métropolitaine : 75 € TTC (TVA 2,1 %). UE et DOM : 85 €. COM et Reste du monde: 91 €. Abonnement au magazine papier + numérique: 113 €. UE et DOM: 123 €. COM et reste du monde: 129 €.
Formules spéciales pour la Belgique et la Suisse
Belgique : 070/233 3041 abonne@edigroup.be
Suisse : 022/860 84 01 abonne@edigroup.ch

RELATIONS PRESSE
Canetti Conseil, Françoise Canetti, francoise.canetti@canetti.com
PUBLICITÉ CULTURELLE ET LITTÉRAIRE/ PARTENARIATS
Audrey Pilaire, 0171181608, apilaire@philomag.com
PUBLICITÉ COMMERCIALE
Ketil Media : Catherine Laplanche (direction commerciale presse), claplanche@ketilmedia.com, 0178901537

MENSUEL N° 198 - AVRIL 2026. Couverture : illustration © Matt Blease pour PM

© Patrick Strattner/Laif/Réa pour PM ; Mathieu Pattier/Ouest France/Maxppp ; Philippe Matsas/Leextra *via* opale.photo ; Édouard Caupeil pour PM x 4.

MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

L'anthropologie va vous surprendre !

Week-end gratuit

4 et 5 avril 2026

Temps et rythmes

20

Spectacle « Le Lièvre blanc d'Inaba et des Navajos », juin 2019 © SPAC-Shizuoka Performing Arts Center © photo : musée du quai Branly - Jacques Chirac Fabrice Gaburiau © Graphisme : H5

Mécène d'honneur

Marc Ladreit de Lacharrière Fondation

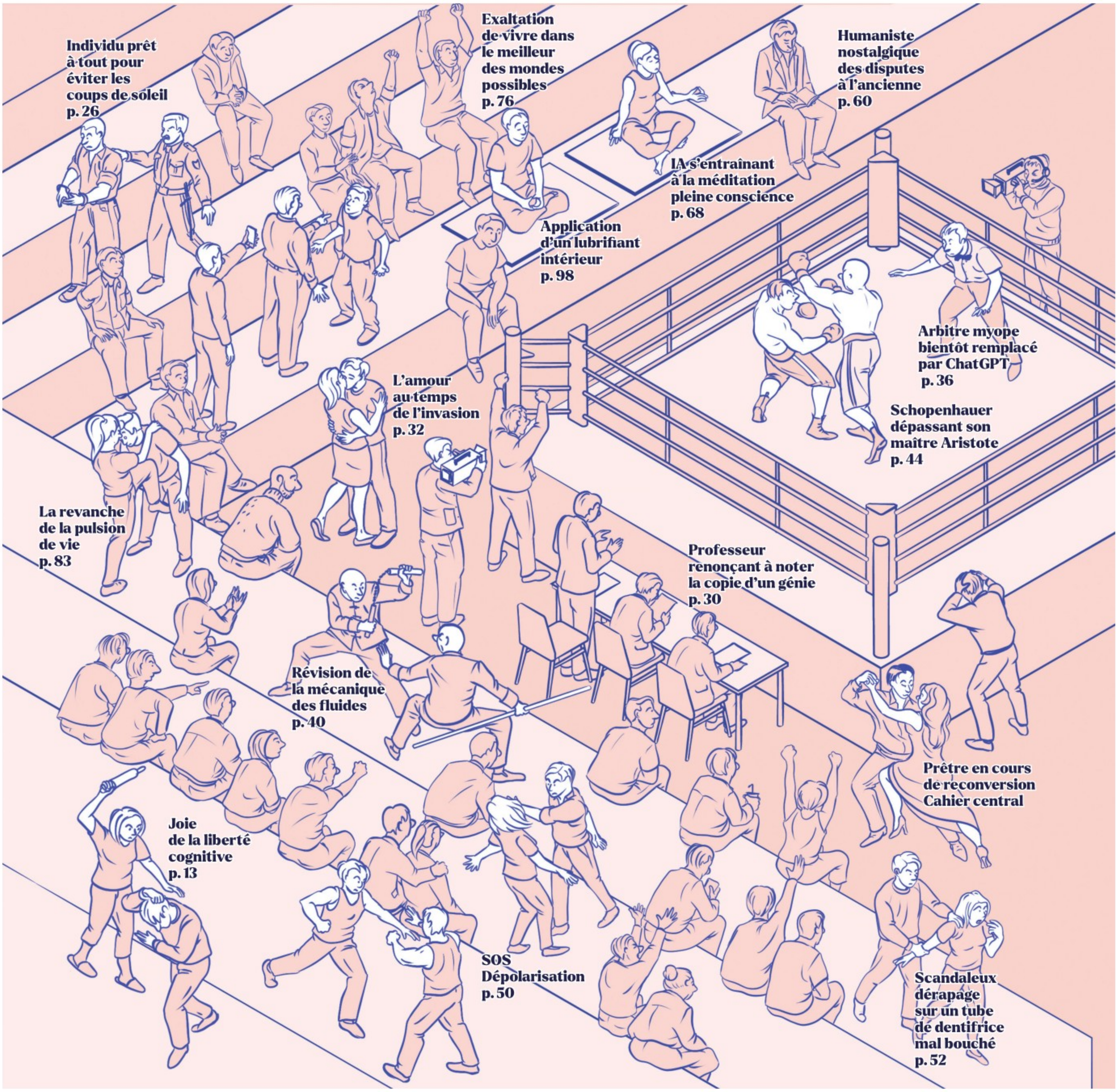
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

Avec le soutien de

L'ORÉAL · ærige avocats · Fonds pour le Progrès humain · CRÉDIT AGRICOLE CORPORATE & INVESTMENT BANK · archetype group · ANILITIS · SUBARU · fondation handicap malakoff humanis

Télérama · Libération · radio nova · Les Inrockuptibles

SUR NOTRE RING PHILOSOPHIQUE, CE MOIS-CI



Sommaire

N° 198 Avril 2026

Écouter le monde

p. 12 SIGNES DES TEMPS
p. 14 PERSPECTIVES
Spécial guerre en Iran
Le non-respect du droit international / La réaction de la société civile / Blocus du détroit d'Ormuz: quand la géographie met à mal l'économie globale / L'influence de Kant sur les leaders iraniens

p. 18 REPORTAGE
Bardella/Mélenchon, les meilleurs ennemis de la présidentielle 2027
Les chefs du RN et de LFI se sont opposés à distance lors de meetings à Perpignan le week-end du 28 février. Une rhétorique du « choc des extrêmes » est-elle en train de se mettre en place?

p. 24 JEUX DE STRATÉGIE
La chronique de Michel Eltchaninoff
p. 26 NOUVELLES VAGUES
La chronique d'Anne-Sophie Moreau

Cheminer dans l'existence

p. 30 LÀ EST LA QUESTION
Un dilemme?
Charles Pépin vous répond

p. 32 RENCONTRE
Vivre et penser la guerre
Les Ukrainiens **Tetyana Ogarkova** et **Volodymyr Yermolenko** racontent pourquoi ils ont décidé de sillonner leur pays en guerre et comment ce périple a bouleversé leur rapport au temps, à l'espace, à autrui et à la nature.

p. 36 ESSAI LIBRE
L'intelligence artificielle est-elle notre nouveau dieu?
Par **Clément Camar-Mercier**

p. 40 VERTIGES
La chronique d'Étienne Klein



Cahier central
Pour prolonger le thème de notre dossier, nous vous proposons le ***Dialogue entre un prêtre et un moribond*** du **marquis de Sade**, dans son intégralité, préfacé par **Stéphanie Genand**.

Dossier

COMMENT BIEN SE DISPUTER?
p. 44 Redonner sa place au différend
p. 50 Désamorcer une société « polarisée »
Entretien avec **Bart Brandsma**
p. 52 Je te hais... moi non plus.
L'art de la guerre dans l'intimité avec **Nicole Prieur**, **Maxime Rovere** et **Abel Quentin**
p. 56 Trois querelles emblématiques de la philosophie
p. 60 Faits pour s'entendre?
Malgré leurs orientations différentes, **Gloria Origgi, Stéphanie Roza, Alain Finkielkraut** et **Gaspard Kœnig** partagent un même constat: quelque chose s'est abîmé dans la conversation publique. Chacun propose un moyen d'y remédier.

S'orienter dans les idées

p. 68 ENTRETIEN
Antonio Damasio
Référence mondiale des neurosciences, il renouvelle tout ce que nous croyions savoir sur l'un des concepts essentiels de la philosophie: la conscience.

p. 74 BOÎTE À OUTILS
Le match / L'objet / La prédiction / Le jargon décrypté
p. 76 LES CLÉS D'UN CLASSIQUE
Leibniz: comment justifier l'existence du mal?

LIVRES
Notre sélection
p. 83 *Vengeance* / Laurence Devillairs
p. 84 Beauvoir aujourd'hui
p. 86 *Donner à manger* / Joëlle Zask
p. 89 *Traité de l'amour moderne* / Emanuele Coccia

ARTS
p. 90 Un film, un spectacle de théâtre et une exposition à voir ce mois-ci

p. 92 AGENDA
p. 94 COMME DES GRANDS
Philosopher avec les enfants
P. 96 BANDE DESSINÉE
par Anouk Ricard
p. 98 QUESTIONNAIRE DE SOCRATE
Peaches

Illustration: © Paul Coulbois pour PM

LE TRI + FACILE

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
PEFC 10-31-1282
www.pefc-france.org

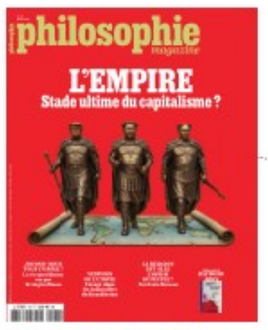
ACPM

Origine du papier: Autriche. Taux de fibres recyclées: 39 %. Le taux majoritaire indiqué Ptot est de 0,018 kg/t. Tous les papiers que nous utilisons dans ce magazine sont recyclés ou issus de forêts gérées durablement et labellisés 100 % PEFC.

Philosophie magazine **n° 199 paraîtra le 30 avril 2026**

Le numéro comprend en cahier central un encart rédactionnel (agrafé entre les pages 50 et 51) de 16 pages constitué d'une préface et de l'intégralité du *Dialogue entre un prêtre et un moribond* du marquis de Sade.

À propos du n° 197



Sur l'essai « La religion est-elle l'opium du peuple ? »

« L'article de Denis Moreau me met mal à l'aise. *[…]* Denis Moreau n'est pas un fanatique, il sait bien que pas plus lui qu'un autre ne parviendra à prouver de façon définitive l'existence ou la non-existence de Dieu. Et il est modeste, se plaçant du côté du *"populaire"*, laissant les intellectuels (dont il fait partie) étaler leurs méthodes pour triompher des *"coups durs et des coups bas que la vie nous inflige"*. Certes, il évoque les relations troubles de l'Eglise orthodoxe russe avec Vladimir Poutine. Mais il passe sous silence Trump et les évangélistes, Narendra Modi et l'hindouisme, et bien sûr l'islam et le judaïsme qui continuent d'ensanglanter une partie du monde.
On utilise le "droit" des religions pour saper où on le peut les droits de l'homme et de la femme. On oublie trop facilement Rousseau qui nous rappelle à la fin du *Contrat social* que l'esprit du christianisme *"est trop favorable à la tyrannie pour qu'elle n'en profite pas toujours"*. Prétendre qu'il est innocent de prendre quelques *"cachetons chrétiens"* pour oublier les horreurs du monde, en tirant le voile sur la responsabilité des religions dans ces horreurs, c'est, pour le moins, faire preuve d'une légèreté malvenue. »

BERNARD GIRAUD

Réponse de la rédaction

Denis Moreau traite dans cet article d'une expérience personnelle de la foi, dans laquelle il voit une expérience privée davantage qu'un projet politique, ce qui nous semble cohérent avec une vision laïque de la fonction des religions.



La parole aux lecteurs

Sur le dossier « L'empire, stade ultime du capitalisme ? »

« Depuis un temps immémorial, le ver est dans le fruit, la violence est au cœur de nos systèmes juridiques, et les Lumières n'ont pas été jusqu'à éclairer cette zone obscure qui voit consacrer un droit de propriété qui contredit l'idée même de Droit. *[…]* Le droit de propriété implique qu'existe un droit s'exerçant directement sur les choses, un droit réel. Hans Kelsen dans sa *Théorie pure du droit* établit *irréfutablement* que l'institution d'un tel droit n'a pu résulter que d'une ruse idéologique, d'un abus de pouvoir. Il s'agit d'une imposture initiale qui a empêché nos démocraties de pouvoir être qualifiées d'"états de droit" et a entièrement brouillé le message de liberté qu'elles prétendaient lancer au monde et qu'elles n'ont pas pu faire prévaloir tellement il était biaisé. Les intérêts qu'elles sont amenées à défendre contredisent les valeurs qu'elles prétendent répandre. »

HUGUES THUILLIER

Sur le portrait d'un « dresseur de bulles »

« Bulletin de savon, bulle de vote.
La brièveté les rapproche ; la bulle éclate dès sa taille maximale atteinte, le bulletin est détruit dès les résultats entérinés.
La bulle *"ne tient qu'à un souffle"*, elle est d'une très grande vulnérabilité. La voix de l'électeur qui tombe au fond de l'urne est tout autant le fruit de contradictions que de convictions. Comme les bulles, nos opinions sont délicates, temporaires et dépendantes d'équilibres subtils. *[…]*

La fragilité est la source même de la beauté d'une bulle. Du simple geste de déposer une enveloppe dans une urne vient la force d'un bulletin de vote. Le côté éphémère de la bulle rend chacune de ses apparitions précieuse. La non-obligation de voter rend la venue de chaque électeur précieuse. »

OLIVIER DURAND



Invitations

Offres réservées à nos abonnés

ENTRE PARENTHÈSES

Un appel de la brigade des mineurs rouvre une blessure enfouie, l'agression subie à 9 ans, restée sans mot ni justice : l'autrice et metteuse en scène **Pauline Bureau** explore les liens entre intime et politique avec cette adaptation pour le théâtre du récit d'Adélaïde Bon, *La Petite Fille sur la banquise*.
Avec **Sabrina Baldassarra**, **Salomé Benchimol**, **Maxime Dambrin**, **Rébecca Finet**, **Héloïse Janjaud**, **Sergio Longobardi**, **Céline Milliat-Baumgartner**, **Coraly Zahonero** de la Comédie-Française.
Du 27/03 au 19/04, du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30. **La Colline-Théâtre national** : 15, rue Malte-Brun, Paris XX[e].
Infos et réservations : **colline.fr/spectacles/entre-parentheses**
5 invitations valables pour deux personnes sont à remporter pour la représentation du 1/04 à 20h30 sur philomag.com/parenthesescolline

RENAISSANCE : DE VINCI, RAPHAËL, MICHEL-ANGE

L'Atelier des Lumières consacre une exposition immersive à ces trois grands artistes du Quattrocento, avec trois univers complémentaires : la curiosité scientifique de Léonard, l'harmonie parfaite de Raphaël et la puissance sculpturale de Michel-Ange.
À partir du 13/03, de 10h à 18h (certains jours jusqu'à 20h ou 21h). **L'Atelier des Lumières** : 38, rue Saint-Maur, Paris XI[e].
Infos et réservations : **atelier-lumieres.com/fr/renaissance**
20 laissez-passer (VIP coupe-file) sont à remporter sur philomag.com/atelierlumieresrenaissance

© iStockphoto

Numéro disponible à l'achat en ligne
en flashant ce QR code



«La fin d'un monde n'équivaut pas à la fin du monde »

MICHAEL FOESSEL

NOUVEAU HORS-SÉRIE DE *PHILOSOPHIE MAGAZINE* DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Et découvrez **plus de 50 hors-séries** disponibles à la livraison sur
boutique.philomag.com/hors-series









Écouter le monde



QAMICHLI, SYRIE
Le 4 mars 2026
Dans le contexte du conflit américano-israélien avec l'Iran, qui déstabilise l'ensemble du Moyen-Orient, un missile de provenance inconnue s'est écrasé sans faire de victime près de l'aéroport international de cette ville du nord-est de la Syrie, près de la frontière turque.

© **Orhan Qereman/Reuters**

« La curiosité est le premier et le plus simple mouvement que nous découvrons dans l'esprit humain »

EDMUND BURKE
Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau



Par **OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

+115 %

Le mois de février 2026 a été le plus humide jamais mesuré en France, avec un excédent pluviométrique record. En cause, les tempêtes Nils et Pedro, qui ont entraîné d'importantes inondations.

Ordre de grandeur

9,6 °C

C'est la température moyenne en France lors de ce même mois. L'indicateur thermique national du mois plafonne à + 3,5 °C par rapport à la moyenne sur 1991-2020. C'est le deuxième mois de février le plus chaud jamais enregistré. Comment l'écrivent les essayistes **Clément Jeanneau** et **Antoine Poincaré** dans *Gérer l'inévitable. Repères face à la dérive climatique* (Éd. de l'Aube, 2026), *« avec le dérèglement climatique, l'exceptionnel deviendra de plus en plus la norme »*. Et c'est à cette nouvelle norme que nos sociétés doivent s'adapter.

L'invention

LA TECH CASSE-T-ELLE DES BRIQUES ?

C'est une petite révolution dans le monde du jeu: Lego, célèbre entreprise danoise créée en 1932, a annoncé, lors du dernier Consumer Electronic Show de Las Vegas, la sortie d'une *« brique intelligente »* dans les prochains coffrets Star Wars.

La brique intègre un processeur, une batterie, un microphone, un système d'éclairage, mais également un accéléromètre et un gyroscope qui permet à la pièce de jeu de « se repérer » dans l'espace. Elle est aussi pourvue d'un système baptisé BrickNet™ capable d'identifier les autres éléments dotés d'un *tag* (blocs, personnages…).

Concrètement : la brique est capable de « comprendre » qu'elle entre dans la construction d'un vaisseau spatial, qu'elle est à l'endroit ou à l'envers, que la navette accélère, qu'elle s'écrase. Elle produit des effets (lumière, bruitage) en fonction de la situation.



Ce n'est pas la première fois que Lego introduit des composants électroniques. Mais les dispositifs exigeaient jusqu'ici d'encombrants boîtiers à pile. Avec la SMART Brique™, toute la technologie tient dans une petite pièce. La batterie se recharge par induction. Quant aux actions contextuelles, elles permettent de renforcer l'immersion des joueurs.

On se demande pourtant si, au passage, l'entreprise n'y laisse pas un peu de son identité. Mélangeant les pièces issues de différents coffrets, le joueur de Lego *« revendique son indépendance face aux instructions en laissant libre cours à sa fantaisie »*, comme l'écrit Tommaso W. Bertolotti dans *Legosophie* (2019). Avec la brique intelligente, il est davantage invité à construire docilement le modèle pour jouer avec. Le résultat est à la fois technologiquement plus sophistiqué et moins créatif. Il perd un peu de ce qui a fait le succès de Lego : des briques, et l'imagination pour seule limite.

Répartie

« Pour être libre, il faut être **craint**. Pour être **craint**, il faut être puissant »

EMMANUEL MACRON lors d'un discours sur la dissuasion nucléaire, le 2 mars 2026 à l'île Longue.

« Rien n'est plus méprisable que le respect fondé sur la **crainte** »

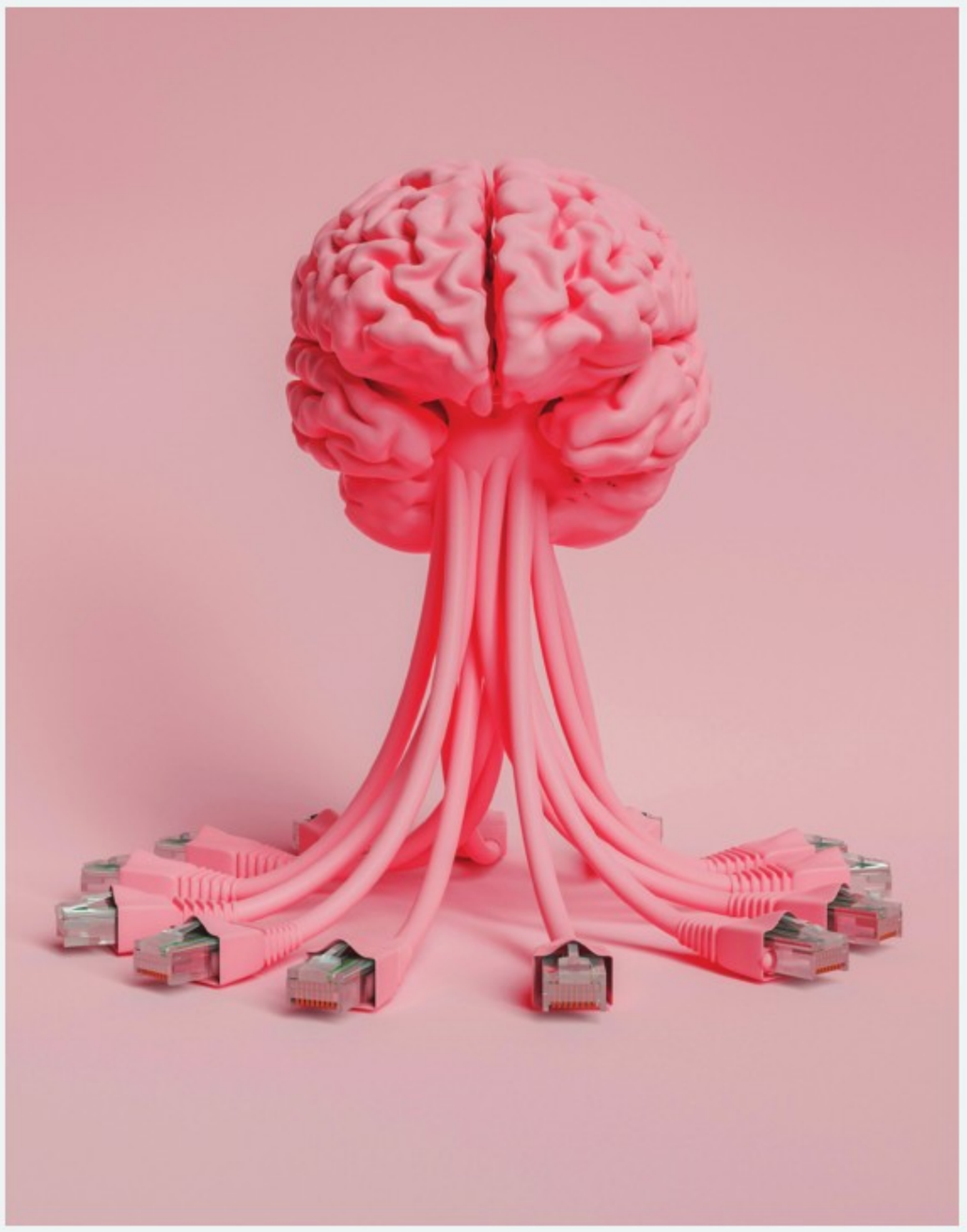
ALBERT CAMUS, *dans Carnets*, I (1949).

© Lego

La notion

« Liberté cognitive »

Forgée au début des années 2000 par Wrye Sententia et Richard Glen Boire, directeurs du Center for Cognitive Liberty and Ethics, la notion de « liberté cognitive » revient aujourd'hui sur le devant de la scène alors que se généralisent des technologies dont l'impact sur le psychisme est de mieux en mieux attesté: réseaux sociaux tiktokisés (le « défilement morbide » est un facteur d'anxiété et de dépression), intelligence artificielle (qui crée une « dette cognitive »), etc. Pour Boire et Sententia, la liberté cognitive va plus loin que la liberté de penser: il ne s'agit pas seulement du droit de l'individu de penser ce qu'il veut mais du droit de choisir souverainement ce qui affectera le fonctionnement de sa conscience (drogues, implants cérébraux...). La notion a deux facettes. La première est défensive: les individus ne devraient pas être contraints d'utiliser des technologies ou des substances altérant la conscience, ni être soumis à des dispositifs de manipulation cognitive et de contrôle mental non consentis (*nudge*, propagande...). La seconde dimension de la liberté est affirmative: il ne faut pas interdire aux individus de recourir librement à ces substances et technologies. Ces deux aspects étaient déjà défendus par le promoteur des psychédéliques Timothy Leary qui, dans *Le Politique de l'extase* (1968), présente « *deux commandements pour l'âge moléculaire* »: « *I. Tu ne modifieras pas la conscience de ton prochain. II. Tu n'empêcheras pas ton prochain de modifier sa propre conscience.* » Bref, sur le modèle du droit à disposer de son propre corps, la liberté cognitive représente un droit à disposer de son propre esprit, un droit à l'autodétermination mentale.



L'événement

À voir sur la chaîne YouTube Histoire et Archéologie (@Histoire-Archeologie-CdF) du Collège de France

Histoire des systèmes de pensée de l'Inde

Avec la création de la chaire « Histoire des systèmes de pensée de l'Inde », c'est la première fois qu'un séminaire du Collège de France se consacre aux philosophies indiennes. Dans sa leçon inaugurale donnée fin janvier, la philosophe **Isabelle Ratié** invite à « *dissiper le préjugé tenace* [...] *selon lequel la philosophie proprement dite serait demeurée l'apanage de l'Occident, l'Inde ayant été trop absorbée par ses aspirations spirituelles, religieuses ou mystiques pour chercher à produire et à organiser en systèmes des concepts* ».

L'expression

« Tunnel »

Le tunnel, et sa déclinaison sous la forme du verbe « tunneliser », ne désigne pas seulement un conduit souterrain mais un monologue sans fin dans lequel vous happe parfois un interlocuteur trop bavard. Impossible de vous échapper. Il vous a pris en otage... mais il ne peut pas pour autant vous forcer à écouter ce qu'il dit. C'est là son malheur: lui qui voudrait à tout prix être entendu compromet, par son flot incessant de paroles, ses chances de l'être, comme l'écrit **Plutarque** dans *Sur le bavardage* (Ier-IIe siècle apr. J.-C.): « *Chacun le fuit en toute hâte* [...]. *Tous se taisent, ne voulant pas lui donner occasion de parler.* » Sa parole « *perd aussi toute force de persuasion* ».

© Getty images/unsplash



Retrouvez chaque jour notre fil d'actualités sur Philomag.com

Spécial guerre en Iran

Prendre la mesure du conflit qui oppose Israël et les États-Unis à l'Iran depuis le 28 février conduit à confronter les points de vue, à la fois juridiques, géopolitiques, stratégiques et idéologiques. C'est ce que nous faisons dans ce dossier. Il traite du non-respect du droit international, de la réaction de la société civile iranienne, du rapport entre l'économie et la géographie… et de l'influence de Kant sur le pouvoir.

Droit international : une fiction utile… et durable ?

Alors que les États-Unis multiplient les violations du droit international, en Iran et ailleurs, faut-il en conclure que ce système mis en place à l'issue de deux guerres mondiales est définitivement obsolète ?

Par **CÉDRIC ENJALBERT**



Donald Trump à la tribune des Nations unies à New York, le 23 septembre 2025.

Une « *fiction utile* ». C'est ainsi que le Premier ministre canadien Mark Carney qualifiait le droit international mis à mal, notamment par la puissance américaine. Il soulignait le 20 janvier au sommet de Davos une « *rupture* » dans l'ordre du monde, avec l'établissement de droits de douane coercitifs ou la destitution forcée du président Nicolás Maduro au Venezuela. Il s'agit désormais d'une intervention militaire en Iran simplement coordonnée avec Israël. Les États-Unis assument leur impérialisme et s'affranchissent des règles consolidées après la Seconde Guerre mondiale, qui régissaient les relations entre les États, le commerce ou la santé *via* l'Organisation des Nations unies (ONU), l'Organisation mondiale du commerce (OMC), l'Organisation mondiale de la santé (OMS), mais aussi la justice *via* les tribunaux internationaux. « *Pendant des décennies, des pays comme le Canada ont prospéré grâce à ce que nous appelions "l'ordre international fondé sur des règles"* », poursuit Mark Carney. « *Nous savions que l'histoire de l'ordre international fondé sur des règles était en partie fausse* » – les plus puissants pouvaient y déroger –, mais il reste que « *cette fiction était utile, et l'hégémonie américaine, en particulier, contribuait à assurer des bienfaits publics* ».

Ce temps semble donc révolu. Mais le droit international est-il pour autant obsolète, comme le laissent entendre nombre de responsables politiques ? Peut-on se passer de cette « *fiction* » ? Il est impossible d'y renoncer complètement. Dans un monde dérégulé, la logique transactionnelle si chère à Donald Trump elle-même serait hypothéquée. Ensuite, il ne faut pas être oublieux. La faiblesse des organisations internationales est connue depuis longtemps, avec un Conseil de sécurité de l'ONU verrouillé par le droit de veto de ses cinq membres permanents, dont certains ont enfreint les règles dès les années 1950-1960 – l'URSS envahissait alors la Hongrie, tandis que les États-Unis tentaient une invasion militaire de Cuba. Mais cela ne peut pourtant pas conduire à réduire la géopolitique à la *Realpolitik*.

Dans une conférence intitulée « Droit international, droits de l'homme et politique », reprise dans ses *Écrits*, le philosophe Claude Lefort (1924-2010) le reconnaît : « *le droit international se dérobe tant à un point de vue formaliste qu'à un point de vue réaliste* », parce qu'il est difficile à définir autant qu'à appliquer. C'est paradoxalement sa qualité et sa puissance. Car le droit international représente surtout un « *événement* ». Il n'est en effet jamais établi et demeure en « *gestation* ». Il ne se contente pas d'organiser utilement les rapports entre États, il possède une « *fonction instituante* », c'est-à-dire qu'il fait émerger le droit et les normes à la faveur des soubresauts de l'histoire. « *Il s'invente sous l'effet des défis que constituent l'usage de la violence ou la menace d'un tel usage par un État.* »

© Richard Drew/ AP Photo/Sipa

Ainsi, selon Claude Lefort, les Nations unies n'ont pas pour mission d'empêcher la guerre – ce qui serait démesurément ambitieux. Non, leur tâche est de « *dégager la notion même de droit de la diversité et de l'incompatibilité des revendications qui ont provoqué le déchaînement de la violence* ». Cette vision dynamique des institutions comme puissances instituantes autorise le philosophe à conclure, non sans optimisme, que « *si limitée que soit encore l'efficacité des associations des droits de l'homme, si confuses que soient les décisions prises par les Nations unies, si discordantes que soient les interprétations du droit international, on ne peut imaginer la disparition de l'Organisation, ni la répudiation du droit international par les grandes puissances, serait-ce par les États-Unis* ». Il l'affirmait déjà en 2004 après l'invasion de l'Irak! ■

À LIRE

L'entretien avec la spécialiste du droit international Raphaëlle Nollez-Goldbach sur Philomag.com

« La République islamique n'a plus aucune légitimité dans la population iranienne »

Alors que l'on s'interroge sur la capacité du régime théocratique à résister aux bombardements, le politiste iranien **Amirpasha Tavakkoli**, qui publie avec Stéphanie Roza *Lumières et Anti-Lumières en Iran*, nous éclaire sur la manière dont la société civile iranienne vit et pense les événements.

Propos recueillis par **MARTIN LEGROS**



Amirpasha Tavakkoli

Il enseigne à Sciences-Po et à l'Université catholique de Lille. Spécialiste des débats anglais autour de la Révolution française, il est notamment l'auteur d'une introduction à la pensée de Mary Wollstonecraft. *Le Féminisme des Lumières* (Michalon, 2024). Il publie aujourd'hui, avec Stéphanie Roza, *Lumières et Anti-Lumières en Iran. Un siècle de luttes politiques* (PUF, *lire p. 88*).

Comment vivez-vous la guerre commencée par Israël et les États-Unis contre la République islamique ?

AMIRPASHA TAVAKKOLI: Dans une très grande inquiétude. Après la répression de janvier qui a décimé ou mis en prison des dizaines de milliers de personnes, c'est comme si une succession de cataclysmes se déversait sur la société iranienne. Entre la répression de la République islamique et les bombes de la coalition, la société civile est prise en étau. Cependant, une partie significative des Iraniens a accueilli avec enthousiasme les bombardements. Les premiers soirs où les bombes sont tombées sur les bâtiments officiels et où l'on a appris la mort du « guide suprême » Ali Khamenei, l'Iran était en fête. Nous n'espérons qu'une seule chose : que le régime tombe ! Or la répression continue sous les bombes.

La chute du régime vous semble-t-elle un objectif raisonnable ?

Il faut comprendre qu'en dehors de l'oligarchie dirigeante, la République islamique n'a plus aucune légitimité dans la population. Ceux qui s'opposent ne sont pas seulement les classes urbaines et éduquées ou les intellectuels, c'est la société dans son ensemble qui rejette cette oligarchie qui n'inspire plus que la haine. Le pouvoir ne tient plus que par la répression et il peut finir par tomber.

Vous concluez votre dernier livre sur l'échec de la révolution islamique, rejetée par la société civile iranienne. Sur quoi s'appuie ce rejet ?

Sur les piliers idéologiques du régime : l'antisémitisme, l'instrumentalisation de la religion, l'exclusion des femmes, la politique étrangère, le soutien au terrorisme… Alors que la République islamique a apporté son soutien aux négationnistes, la société civile a développé une passion pour les films qui attestent de la vérité historique de la Shoah et elle n'éprouve aucune inimitié envers les Israéliens. Alors que la République islamique a cherché à enfermer l'identité iranienne dans l'islam chiite, la société s'est rebellée contre cette acculturation. Contre le culte des morts que la République n'a cessé d'entretenir vis-à-vis de ceux qui avaient donné leur vie pour le régime, la jeunesse a opposé une culture de la fête, de la danse et du chant. Aujourd'hui encore, les familles qui ont perdu des proches dans les bombardements dansent et chantent sur leur tombe. Cette ode à la joie est un geste politique qui fait trembler les fondements de la République. Il faut savoir que 50 000 mosquées sur les 75 000 recensées ont fermé en Iran ! Et l'un des slogans actuels des Iraniens est : « Ni Gaza ni le Liban, je donne ma vie pour l'Iran. » Tous les instruments idéologiques du régime ont donc bien sauté !

La diffusion des Lumières persanes, commencée au début du XXe siècle, a donc été « achevée » par la République islamique ?

C'est le paradoxe central de cette histoire. De la même manière que la tentative du shah d'instaurer la Modernité de manière verticale a suscité un mouvement de balancier en sens inverse, la tentative des mollahs de manipuler les esprits d'en haut a suscité une aspiration à la liberté et à la laïcité. C'est sous la République islamique qu'une laïcisation par le bas a eu lieu en même temps qu'une aspiration démocratique. Au bout de ce chemin tortueux, la société civile a fini par faire siennes les valeurs des Lumières persanes apparues au début de la Modernité. S'il y a une leçon à retenir de cette histoire paradoxale, c'est que les peuples restent capables de résister et de se réinventer face aux épreuves douloureuses qu'on leur impose. ■

© CP

… Blocus du détroit d'Ormuz : une leçon de géographie

La crise actuelle montre l'importance stratégique de ce verrou du golfe Persique pour la « civilisation carbone » et rappelle la pertinence de la notion d'« anthropogéographie ».

Par **ALEXANDRE LACROIX**



Au niveau du détroit d'Ormuz, 30 kilomètres séparent la côte de l'Iran de celle d'Oman. Il s'agit d'un verrou stratégique. À l'ouest, le golfe Persique contient 50 % des réserves connues de pétrole du monde et 40 % des réserves de gaz naturel. En temps normal, un tiers du commerce du pétrole mondial, soit 12 à 13 millions de barils par jour, transite par le détroit, mais aussi 20 % du gaz liquéfié, 15 % des produits pétroliers raffinés, 30 % des engrais azotés. Le principal destinataire est la Chine, suivie par l'Inde, le Japon, la Corée du Sud, ainsi que l'Union européenne (UE). La navigation fluviale a drastiquement chuté dans les dix premiers jours de mars, passant de 153 à 13 tankers quotidiens. Le blocage n'est donc pas total. Certains navires, sous pavillon chinois, jouissent d'accords spécifiques avec l'Iran et bénéficient de passe-droits. Par ailleurs, le pétrole peut – pour moitié – être réacheminé *via* des pipelines, ce qui n'est pas le cas du gaz naturel, qui reste bloqué. Pour l'Europe, la quasi-fermeture d'Ormuz est une mauvaise nouvelle, dans la mesure où, dans l'UE, la croissance est freinée par le prix du gaz naturel, cinq fois plus cher qu'aux États-Unis, ce que pointait le rapport de Mario Draghi. Pour l'agriculture française, la flambée des prix des engrais est aussi problématique. Ce faisceau de faits inquiétants montre la pertinence de la notion d'« *anthropogéographie* » développée par le savant allemand Friedrich Ratzel dans sa *Géographie politique* en 1903. Ratzel s'y lançait dans une méditation sur la « *circulation souveraine de l'espace* »: selon lui, l'humanité est vouée à amplifier sa circulation sur la planète, et l'apparition du télégraphe ne change rien à l'affaire – cette circulation ne peut s'affranchir du cadre physique, elle doit relier des lieux concrets. De plus, la circulation planétaire est majoritairement latitudinale: elle s'établit entre des points souvent situés dans les mêmes hémisphères, sur les mêmes latitudes. Elle est confrontée à des obstacles qui s'opposent à la logique du mouvement – laquelle est abstraite mais tributaire des reliefs montagneux ou du découpage des côtes. Et si, n'en déplaisent aux capitaux flottants des marchés financiers, la guerre marquait le retour en force de la géographie? ■

Kant, référence du pouvoir iranien ?

Certains hauts dirigeants de la dictature iranienne – mais aussi des dissidents – ont trouvé dans le philosophe des Lumières matière à justifier leurs convictions. Explications.

Par **OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

Éminence grise d'Ali Khamenei, Ali Larijani était chargé notamment de la répression brutale des manifestations populaires de janvier 2026. Il était aussi un prétendant à la succession de l'ayatollah au poste de guide suprême. L'Assemblée des experts – le collège du clergé chiite – a finalement opté pour le fils de Khamenei, Mojtaba. Larijani n'en reste pas moins l'un des piliers du régime. L'attention suscitée par son nom a conduit les observateurs à une curieuse découverte: après des études en mathématiques et en informatique, le secrétaire du Conseil suprême de sécurité nationale s'est tourné, sous l'influence de Morteza Motahhari (1919-1979), théoricien de la République islamique, vers la philosophie. Il a fait sa thèse sur Emmanuel Kant. Comment expliquer l'intérêt d'une figure majeure d'une dictature théocratique pour le penseur des Lumières, de l'autonomie et du respect?

Comme le note le chercheur allemand Roman Seidel, auteur de *Kant in Teheran* (De Gruyter, 2014, non traduit),

© Hartono Creative Studio/unsplash.



Ali Larijani, l'un des dirigeants les plus influents d'Iran, a consacré sa thèse à Kant.

© Arash Khamooshi/Polaris/Starface

le travail de Larijani ne porte pas sur les aspects éthiques de la pensée kantienne: « *Dans ses écrits, Ali Larijani s'est principalement concentré sur la philosophie théorique de Kant, publiant un ouvrage sur la philosophie des mathématiques de Kant, un autre sur Kant et les sciences naturelles, et un troisième sur les jugements synthétiques* a priori. *Il n'a rien à apporter à la philosophie morale de Kant.* » Quant aux notions d'impératif catégorique, de devoir ou de paix perpétuelle, « *il est clair que Larijani n'a jamais considéré ces éléments comme des lignes directrices pour ses actions politiques* ». Si l'Iranien a également consacré deux autres ouvrages à la « *bonne gouvernance* », le penseur de Königsberg n'entre manifestement pas en ligne de compte dans ses réflexions politiques – même s'il est cité allusivement dans quelques interviews pour étayer l'idée que « *les travaux les plus difficiles sont les travaux politiques* ».

Le cas de Larijani n'est pas une exception parmi les élites iraniennes proches du régime. En dépit de leur caractère subversif – pour un régime autoritaire –, la traduction et l'étude des textes de Kant se sont en fait développées après l'instauration de la République islamique, en 1979, contrairement à ce que l'on pourrait supposer. « *Alors que la philosophie – à l'exception de la logique – était largement considérée avec scepticisme dans les collèges théologiques iraniens, elle jouissait d'une grande popularité parmi les pionniers intellectuels spirituels de la révolution de 1979.* » Si certains « *préféraient supprimer complètement la littérature occidentale du programme scolaire, la stratégie qui a été utilisée à la place a consisté à former des élites intellectuelles capables de réfuter les fondements de la philosophie occidentale* » pour « *établir la supériorité de la philosophie islamique* ». À côté de ces usages, Kant est aussi une source d'inspiration pour certains mouvements de dissidence, au sein d'une population très éduquée. « *Il existe et il a toujours existé de nombreux professeurs d'université qui s'opposent à l'approche apologétique de l'enseignement et prônent une approche impartiale de Kant et d'autres philosophes, abordant les fondements philosophiques et les théories des droits de l'homme, de la démocratie, de l'égalité et du pluralisme, et adoptant dans certains cas une position clairement critique à l'égard du régime.* » Ainsi, en préservant l'étude de Kant, la République islamique a fait un pari risqué. ■

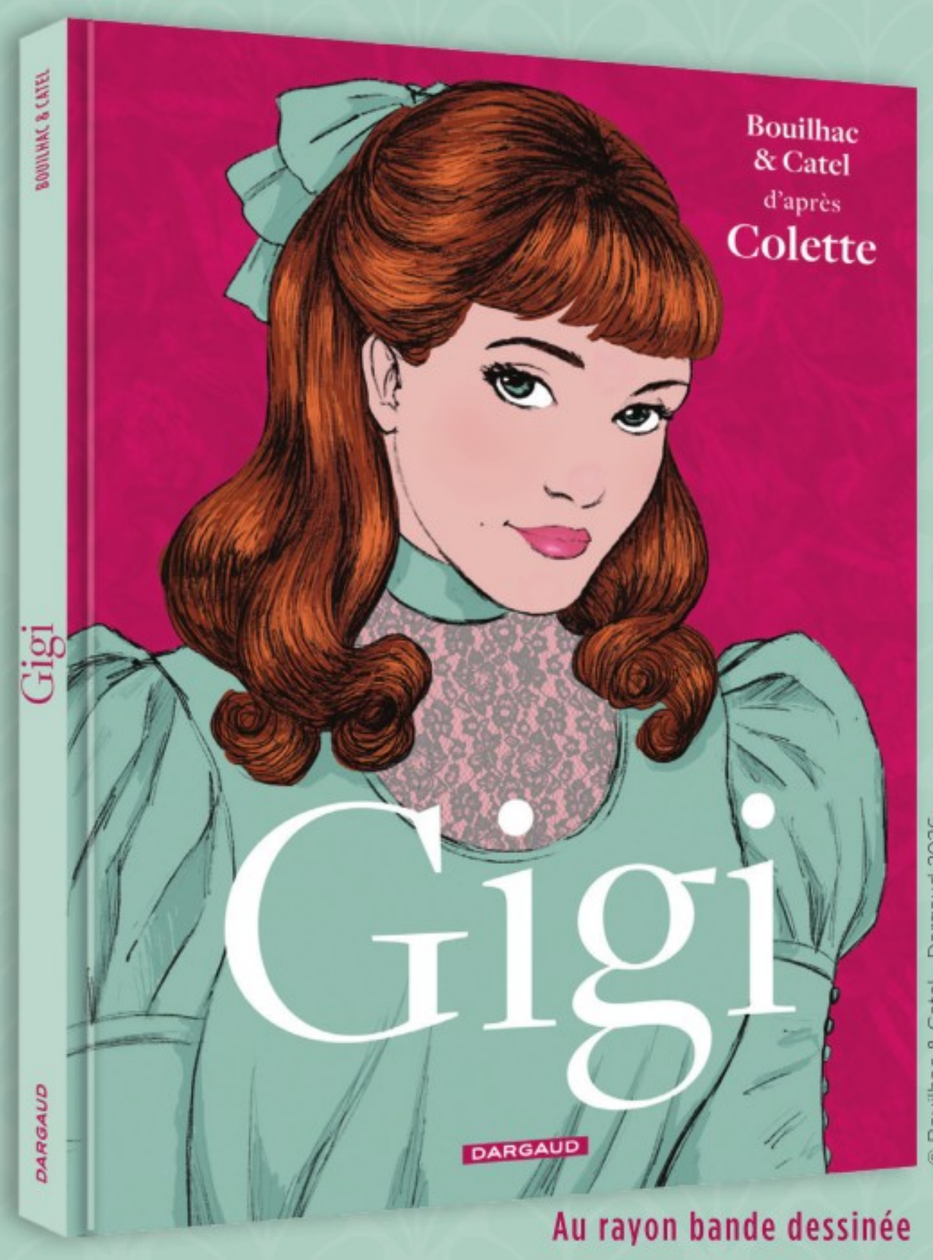
Bouilhac Gigi Catel

Une nouvelle résolument moderne écrite par Colette et inspirée de sa propre vie, adaptée en bande dessinée.

Paris, Belle Époque. Malgré ses réticences, Gigi, une jeune fille espiègle et spontanée, est élevée par sa grand-mère et sa grand-tante pour devenir une courtisane raffinée, comme le veut la tradition familiale. Gaston Lachaille, un riche ami de la famille désabusé par la vie mondaine, fréquente ces dames et partage volontiers un dîner avec elles. Progressivement, le jeune homme tombe sous le charme de Gigi... Mais celle-ci va-t-elle docilement accepter le sort qui lui est réservé ?



DARGAUD



© Bouilhac & Catel - Dargaud 2026

Au rayon bande dessinée

Présidentielle

BARDELLA/MÉLENCHON
LES MEILLEURS ENNEMIS ?

Le 28 février, à Perpignan, le président du Rassemblement national, Jordan Bardella *(au centre)*, arrive à un meeting de soutien au candidat à sa réélection à la tête de la ville, Louis Aliot.





Des militants de La France insoumise lors du meeting de soutien au candidat à la mairie de Perpignan Mickaël Idrac, au Palais des congrès, le 1er mars 2026..

Jordan Bardella samedi, Jean-Luc Mélenchon dimanche. Le week-end du 28 février, les chefs du RN et de LFI se sont opposés à distance lors de meetings, à Perpignan. Officiellement venus pour les municipales, ils avaient tous deux en tête 2027. Une rhétorique du « choc des extrêmes » est-elle en train de se mettre en place ?

Par **ARIANE NICOLAS**

© Ed. Jones/AFP ; JC Milhet/Hans Lucas *via* AFP.

« *Oh ! mais elle va arrêter, la petite, avec le drapeau ?* » Giulia, 2 ans et un palmier hirsute sur la tête, fait joujou avec une bannière tricolore sur les genoux de sa grand-mère, au grand dam de leur voisine de tribune. Carine, jeune mamie de 49 ans, est venue « *en famille* » écouter Jordan Bardella, samedi 28 février, au Parc des expositions de Perpignan. « *La mère de la petite ne pouvait pas venir, elle travaille* », précise cette militante du Rassemblement national [RN] employée dans le secteur textile. Son gendre, assis près de la poussette remplie de bouteilles d'eau, refuse poliment de nous parler : « *Professionnellement, j'ai un devoir de réserve.* »

MICHEL SARDOU ET COUPURE D'ÉLECTRICITÉ

Environ trois mille personnes, surtout venues des Pyrénées-Orientales, patientent dans l'immense salle sur une bande-son de karaoké : Johnny Hallyday, Dalida, Michel Sardou par deux fois. Sur les gradins, tout le monde attend « Jordan », intronisé président du RN dans cette même ville en 2021 contre Louis Aliot, l'actuel maire de Perpignan. Bien qu'apprécié des militants, ce dernier, qui brigue un second mandat dans la plus grande ville française administrée par le parti, sait qu'il n'est pas l'homme du jour : « *C'est la quatrième fois qu'on assiste à un discours de Jordan,* s'enthousiasme Carine. *C'est le seul à dire :* "La France aux Français." *On n'a rien contre les étrangers, on n'est pas racistes, mais voilà. C'est nous d'abord. Ensuite, on voit ce qu'on peut apporter.* »

Salariée à temps partiel, Carine vit mal d'avoir perdu sa prime d'activité il y a trois mois, « *pour un excédent de 200 euros* ». Son mari, souffrant d'une affection longue durée, « *ne se fait plus rembourser ses taxis quand il va à l'hôpital* ». En discutant dans les travées, on croise souvent ce type de profil, des personnes peu diplômées qui confessent un sentiment d'abandon de l'État. Josyane, 68 ans, ancienne aide à domicile, déplore ainsi toucher une retraite « *minuscule* » après avoir « *travaillé pour 800 euros par mois, parfois jusqu'à 20 heures* ». « *La France ne va pas bien depuis longtemps, mais avec Macron elle a complètement dégringolé* », juge-t-elle. Son mari, artisan retraité, écoute en silence, prêt à dégainer le drapeau. « *Jordan fait un duo parfait avec Marine. Certes, il est jeune, mais on sent qu'il a une culture politique. Il peut nous emmener loin.* »

Un costaud en t-shirt AC/DC se dandine sur *Born to Be Alive*. La foule est debout, Louis Aliot monte sur scène. L'édile prononce un discours sans dérapage ni annonce tonitruante. Le slogan de campagne de cet avocat de formation ? « *Continuons ensemble.* » Sécurité, logement, santé mais aussi bien-être et écologie : après le « *redressement* » du premier mandat, il promet des « *innovations* » au second. En dépit d'une allusion à « *la social-démocratie européiste qui pactise avec l'extrême gauche antisémite* » – huées dans la salle –, Louis Aliot la joue plutôt sobre. Le mantra « *On est chez nous !* » des militants frontistes est remplacé par un plus allusif « *Nous sommes d'ici* », permettant d'inclure des populations perçues comme allogènes, à la fois roussillonnaise, gitane, catalane et hexagonale, dans une ville où certains quartiers comptent pourtant plus de 30 % d'habitants d'origine maghrébine.

Après la diffusion d'une vidéo de Marine Le Pen, très applaudie, Jordan Bardella fait son entrée depuis le haut de la tribune centrale. Une mise en scène calibrée : marche après marche, baigné de lumière, il enchaîne selfies et serrages de main, avec une chaleureuse décontraction. Son discours d'une demi-heure combine des généralités sur « *les épreuves que traverse le pays* », des piques envers « *le budget socialiste* » de l'exécutif et des éléments plus neufs, tels qu'un refus de « *la mexicanisation de nos quartiers* » – le Mexique venant de connaître des émeutes après l'assassinat du baron de la drogue El Mencho – ou encore une incitation à venir « *créer des entreprises* » à Perpignan.

Le député européen de 31 ans fait le show quand un incident vient tout perturber : coupure de courant générale ! La salle est plongée dans le noir. Seul le micro fonctionne. Celui qu'on avait moqué pour son manque de repartie sur le plateau de France 2 (« *Où trouve-t-il toute cette énergie ?* ») se montre plus à l'aise ici : « *Alors, ce n'est pas mon anniversaire…* » Le public s'esclaffe. Jordan Bardella reprend son discours dans la pénombre. La mort de Quentin Deranque, militant d'extrême droite tué

« Le mantra “On est chez nous !” des militants frontistes est remplacé par un plus allusif “Nous sommes d’ici” »

il y a deux semaines lors d’une rixe avec un groupe antifasciste, est rapidement évoquée, juste de quoi dénoncer le « *climat de violence méthodiquement construit et installé dans le pays par Monsieur Mélenchon et ses amis* ». Le dernier mot, consensuel, est emprunté à Victor Hugo : « *Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent.* »

PERPIGNAN, « VILLE-TERMINUS » ET LABORATOIRE

Malgré ses palmiers et son cœur historique au style majorquin, Perpignan n’en reste pas moins une ville en déclin, symptôme d’un mal bien français. Comme le souligne le politiste Nicolas Lebourg dans *Perpignan, déclassement et droitisation* (Trabucaire, 2026), la cité de 120000 habitants abrite certains des quartiers les plus pauvres du pays, dont le quartier gitan Saint-Jacques. Longtemps minée par le clientélisme et une économie de rente décourageant les investissements, Perpignan subit « *une surreprésentation des emplois tertiaires publics, une forte vacance commerciale, une part importante de logements dégradés, un taux de chômage élevé et une population dépendante aux aides sociales* ». Difficultés auxquelles s’ajoute une exposition accrue au réchauffement climatique, avec une sécheresse qui laisse les fontaines du centre-ville à sec, même l’hiver.

Pour s’y rendre, il faut prendre un TGV qui traverse les villes moyennes du corridor méditerranéen : Agde, Béziers, Narbonne. « Ville-terminus » située à 30 kilomètres de la frontière espagnole, davantage tournée vers la montagne que la mer et souffrant de la concurrence régionale de Montpellier, elle est aujourd’hui pensée comme « *un laboratoire économique et social de la récession française* », selon Nicolas Lebourg. Après cinquante ans de règne de la dynastie Alduy (Paul et Jean-Paul, classés au centre droit), les habitants ont fait souffler un vent de dégagisme en 2020. D’après Nicolas Lebourg, Louis Aliot « *a répondu à une triple attente électorale : le rejet d’un système clientéliste à bout de course, les attentes sécuritaires d’une ville où la petite délinquance progresse, et une demande d’horizon social et économique* ».

Plus modéré que certains élus RN sur des thèmes mobilisateurs à l’extrême droite, comme l’immigration, le maire sortant, qui conteste, par exemple, la théorie raciste du « *grand remplacement* », a tourné le dos à la ligne « *ni droite ni gauche* » pour agréger un électorat « *s’étirant du centre droit libéral à la base lepéniste en passant par la droite bourgeoise et conservatrice ou encore les souverainistes* ». Il réalise en cela une partie du rêve de Jordan Bardella : l’union des droites. « *Ce que souligne l’histoire politique de la commune, c’est que Louis Aliot l’a moins conquise que reçue* », précise le chercheur, la sociologie électorale et la dégradation du climat politique local ayant fini par sourire au RN. En face, « *les circonscriptions rétives au national-populisme sont avant tout celles d’une population citadine, diplômée, CSP+, usagère des mobilités alternatives* ».

DRAPEAUX PALESTINIENS ET « BLAGUE » ANTISÉMITE

C’est précisément cette population que l’on voit se presser devant les grilles du Palais des congrès, dimanche 1er mars, pour le meeting de Jean-Luc Mélenchon. Plus petit et central que le Parc des expositions, le lieu devait accueillir les militants de La France insoumise (LFI) le samedi, mais le RN a volontairement intercalé la venue de Jordan Bardella ce même samedi, contraignant LFI à reporter son rassemblement d’un jour. « *Qu’est-ce qu’ils espéraient ? Que des hordes de nervis néofascistes déferlent sur Perpignan pour semer le chaos ?* » se fendra sur l’estrade le candidat Mickaël Idrac, professeur de sociologie, spécialiste des questions migratoires et tête de la liste « Perpignan changez d’air ! » alliée aux écologistes et à Génération.s – mais pas au Parti socialiste qui soutient la liste Place publique.

« *Résistance ! Résistance !* » Les militants font bloc. Ils sont plus de deux mille, venus cette fois de toute la France (Gironde, Loire, Bas-Rhin…), une quinzaine de cars ayant été affrétés pour l’occasion. Le moment est grave. Quelques jours plus tôt, ●●●

« LFI nourrit une rhétorique de confrontation face au RN, Emmanuel Macron étant bien moins présent dans le discours de Jean-Luc Mélenchon »

Jean-Luc Mélenchon a suscité la polémique avec sa sortie sur la prononciation du nom « Epstein », jugée antisémite par une grande partie de la classe politique. Y aura-t-il des excuses, une clarification… ou peut-être une nouvelle provocation? Assis sous les arbres avant de rentrer, facilement repérables à leur veste de survêt' fluo, Frédéric et Antoine discutent dans la douceur de l'air. Coupe de cheveux étudiée pour l'un, petite moustache pour l'autre, ils ont fait le déplacement depuis l'Aude voisine. Plus curieux que militants, ils jugent tout de même « *important* » de venir soutenir LFI dans cette séquence troublée.

« *Pur transclasse* », Antoine vient d'un milieu « *pauvre* » et est devenu enseignant. Frédéric est diplômé d'architecture reconverti comme maraîcher. Il s'inquiète du réchauffement climatique et confie se sentir « *de plus en plus en danger* » du fait de son homosexualité, « *dans un pays qui est, comme le reste du monde, gagné par les fascismes* ». Ni l'un ni l'autre ne sont « *particulièrement fans de Mélenchon* », mais ils assurent: « *À gauche, il n'y a plus que lui.* » Ses déclarations jugées antisémites ou complotistes? « *Les cas problématiques, c'est le lot de toute formation*, tempère Antoine. *Cela dit, je ne crois pas qu'il soit antisémite. À titre personnel, j'essaie de déconstruire certains préjugés que je peux avoir. Tous les dirigeants politiques*, a fortiori *de gauche, devraient tendre vers cela.* »

La salle mise à disposition n'est pas la plus grande du bâtiment, mais elle déborde dans une ambiance joviale d'assemblée étudiante où se pressent aussi de nombreuses têtes grises, entourées de drapeaux français et palestiniens. « *Si les quartiers populaires votent, l'extrême droite quittera la mairie* », clame Mickaël Idrac sous les vivats d'une audience qui, sans bien le connaître, semble conquise. Assise en demi-lune autour de lui, la fine fleur de LFI: Manuel Bompard, Mathilde Panot, Clémence Guetté et une vingtaine de cadres. Un mot d'ordre: l'unité. La parole passe vite à Jean-Luc Mélenchon, qui fend discrètement la foule. Sur scène, le leader de LFI plaisante d'emblée: « *Je vous en prie, pour ceux qui peuvent, asseyez-vous. C'est long.* » Plus d'une heure trente au total.

Le contraste avec le discours de Jordan Bardella est saisissant. Mélenchon disserte sur des sujets concrets, tel un professeur: la guerre en Iran, l'affaire Epstein, les suites politiques de la mort de Quentin Deranque. Fidèle à sa position, il réitère son soutien aux groupes antifascistes: « *Nous essayons d'être non violents jusqu'au bout* », lance-t-il après avoir mis en garde contre « *la horde puante du néofascisme* » menaçant la France. Pour être sûr d'être vu de tous, le tribun remue son corps comme des essuie-glaces. Le ton est à la fois mordant, cérémonieux, parfois badin. C'est prétendument pour plaisanter que Jean-Luc Mélenchon évoque à un moment « *Monsieur Glucksmann* » (prononcé « ment »), un jeu de mots qui sera dénoncé comme antisémite par la quasi-totalité de la classe politique quelques heures plus tard et qui actera sa rupture avec le PS.

LA STRATÉGIE DU « EUX OU NOUS »

Que retenir de ces deux raouts organisés le même week-end par deux partis que tout oppose? Depuis la chute du mur de Berlin, jamais la France n'a été si déchirée entre une extrême droite tentée par l'alliance des droites et une gauche radicale qui renoue avec la tradition antifasciste, au point que le Conseil d'État a décidé de classer LFI à l'extrême gauche – ce que le mouvement conteste. Avec Trump, Netanyahou, Meloni ou Orbán, LFI voit se dessiner une « *internationale néofasciste* » ayant le RN comme relais en France. De quoi faire dire à Jean-Luc Mélenchon que Louis Aliot, « *qui n'a pas l'air d'un Führer de province* », n'en est pas moins « *suprémaciste* ». Forte du plus grand nombre de députés à gauche (71 pour 122 députés RN), LFI se pose en seul « *rempart* » contre l'extrême droite pour 2027.

En interrogeant des Insoumis à Perpignan, il nous a été reproché de renvoyer dos à dos les deux formations politiques. « *Vous allez dire: "RN et LFI, même combat", c'est ça?* » Si ces ensembles restent aux

antipodes sur le fond (sur l'économie, la sécurité et l'immigration, notamment), force est de constater que LFI nourrit une rhétorique de confrontation face au RN. Emmanuel Macron, lui, est bien moins présent dans le discours de Jean-Luc Mélenchon, alors que Jordan Bardella le vise plus volontiers, espérant sans doute séduire des déçus de la majorité présidentielle. Si de nombreux candidats RN ont été épinglés pour leurs sorties racistes, homophobes ou antisémites, lors de la campagne des municipales, les éléments de langage de Jordan Bardella sont lissés au maximum. Sa rhétorique évoque plus un Nicolas Sarkozy de 2007 qu'un Jean-Marie Le Pen – d'ailleurs, il n'a été que brièvement question d'« *identité nationale* » au Parc des expositions.

« *Monsieur Aliot a enfin compris qu'à Perpignan, tout allait plus vite qu'ailleurs: à la fin, ce sera lui ou moi* », assure Mickaël Idrac, en écho au pronostic de Jean-Luc Mélenchon énoncé dès 2014: « *Ça se terminera entre Le Pen et nous.* » Marine Le Pen n'étant pas assurée de se présenter en 2027, en raison d'une possible peine d'inéligibilité, Jordan Bardella est donc dans les starting-blocks. Mais comment accueillir ces mots du leader insoumis? La formule semble tenir autant de la prophétie que de la parole performative, comme s'il souhaitait arriver à une situation qu'il dit juger par ailleurs détestable. Dans ce contexte dégradé, Jean-Luc Mélenchon semble convaincu d'épouser le sens de l'histoire: la situation économique, le climat international et la démographie faisant croître la proportion de personnes d'origine immigrée dans le pays joueraient en sa faveur.

Que ce soit dans les discours de Bardella et de Mélenchon ou dans les discussions que nous avons eues avec les militants, une autre chose frappe: l'asymétrie du « nous ». Chez LFI, le « nous » employé par son chef est unitaire, dense, structuré. « *Aidez-nous, ne nous laissez pas tous seuls devant, nous n'aurons pas la force d'y arriver seuls* », plaide-t-il. Par son intransigeance radicale, ce « nous » semble marginaliser LFI à gauche. Mais il a aussi pour but d'exercer une force d'attraction quasi gravitationnelle, empêchant tout choix alternatif – Les Écologistes, PCF, PS, Place publique, bien trop divisés, y compris en leur sein, pour pouvoir exercer un tel magnétisme. À l'extrême droite, le « nous » paraît au contraire bien plus vague. Pour ne pas effrayer la droite qui refuse encore – chez Renaissance, Horizons ou Les Républicains – de conclure des alliances avec le RN, le « nous » se doit sans doute d'être moins marqué identitairement, comme s'il était réduit à un état gazeux.

L'EFFACEMENT DES CENTRES

La cité catalane sera-t-elle le point de départ d'une nouvelle ère de la politique française? Dans un contexte de division extrême, le centre est soit inexistant, soit accusé de pactiser avec l'extrême droite ou d'en reprendre les termes, comme lors de la sortie d'Aurore Bergé sur LFI qu'elle a accusé d'être un parti « *anti-France* », reprenant l'expression pétainiste. Cette question de l'effacement du bloc central républicain traverse le livre du philosophe Michaël Fœssel, *Récidive. 1938* (PUF, 2021). À partir de l'étude des titres de presse de l'époque, il note que le glissement de la France dans une phase « *préfasciste* » est moins le fait d'une extrême droite conquérante et accumulant les succès électoraux, que l'abandon des valeurs démocratiques par les partis républicains, et notamment par le Parti radical socialiste d'Édouard Daladier. Abandon qui aboutira deux ans plus tard à la collaboration: « *Comme le parti central se droitise, les modérés (qui ne sont "modérés" que par rapport aux "radicaux") s'extrême-droitisent. L'extrême droite, quant à elle, se fascise.* »

Deux ans après avoir appuyé la fête libératrice du Front populaire, Daladier fait volte-face et déclare le 17 novembre 1938: « *On a écrit des articles savants sur la contagion des dictatures. Ce n'est pas par le désordre que l'on arrêtera cette contagion; c'est en donnant l'exemple de l'ordre.* » Sans établir une équivalence stricte entre hier et aujourd'hui, Michaël Fœssel dessine « *une analogie* » avec le temps présent, qui voit le centre devenir poreux à l'autoritarisme face à la montée du national-populisme. L'année 1938 marque « *une radicalisation conservatrice camouflée par une idéologie post-partisane, la perception des procédures démocratiques comme un obstacle à la mise en œuvre d'une politique efficace, la multiplication des lois sécuritaires* » et, plus généralement, un « *abandon du projet social de la République* », avec le renversement du dernier gouvernement de Léon Blum.

En 2017, Emmanuel Macron et Marine Le Pen avaient tous deux joué la carte du « *ni droite ni gauche* », le premier développant son « *en même temps* » et la seconde, l'idée d'un combat contre « *les élites* ». Dix ans plus tard, le clivage droite-gauche semble bien revenu, quoique sous une forme extrême, comme si le centre avait été morcelé, voire aspiré par ce déchirement nouveau. Jacques, un militant trotskiste du Parti ouvrier indépendant croisé devant le Palais des congrès, se réjouit de cette situation. Dans une ville qui a pourtant basculé dans le giron du RN, il assure que sur le plan national, cette dynamique peut favoriser la gauche radicale, au vu de « *la détestation* » qu'incarne le PS: « *Le centre va diminuer, les extrêmes vont continuer de croître. La vraie inconnue, c'est à quelle vitesse.* » En 1938, cette course contre le temps n'avait pas bénéficié à la gauche. L'histoire est-elle vouée à se répéter? ■



La politique
par Michel Eltchaninoff

Rédacteur en chef de *Philosophie magazine*, il a publié *Dans la tête de Vladimir Poutine* (2015) et *Dans la tête de Marine Le Pen* (2017) chez Solin-Actes Sud. Passionné de géopolitique, il a cofondé et anime l'association Les Nouveaux Dissidents, qui soutient les luttes contre les régimes autoritaires.

D'une GUERRE l'autre

Les États-Unis et Israël ont attaqué un Iran affaibli. Mais les causes de cette nouvelle guerre sont à chercher beaucoup plus loin. Comme le pense Raymond Aron, chaque conflit entraîne le suivant, au Proche-Orient comme ailleurs. Jusqu'où iront ces réactions en chaîne ?



Otages américains dans l'ambassade des États-Unis à Téhéran, le 4 novembre 1979.

Si Donald Trump semble parfois oublier ce qu'il a dit la veille, cela ne l'empêche pas d'avoir la mémoire longue. Lors de sa déclaration de guerre, il a affirmé que l'Iran « *clamait "Mort à l'Amérique" depuis quarante-sept ans* ». Et il a rappelé l'acte fondateur de cette hostilité : « *la prise d'otage des diplomates américains dans leur ambassade à Téhéran durant quatre cent quarante quatre jours* » entre 1979 et 1981. La jeune révolution islamique voulait alors se venger contre la longue mainmise américaine et britannique sur leur pays. Cette crise des otages avait bouleversé les États-Unis et, à l'époque, indigné le jeune Donald Trump. Ce que le président ne dit pas, c'est que Washington s'était alors engagé, pour obtenir leur libération, à ne pas intervenir dans les affaires intérieures de l'Iran – mais ça, il l'a sans doute oublié. En 2026, aucune menace imminente ne justifie la guerre lancée par les États-Unis et Israël. Sans doute parce que la cause profonde du conflit est à chercher dans cette vieille humiliation américaine – même si l'Iran n'a pas cessé depuis d'être un État terroriste.

Ce rappel donne une autre vision des guerres qui éclatent ou qui grondent aujourd'hui. Raymond Aron, dans un ouvrage de 1951 intitulé *Les Guerres en chaîne,* considère en effet qu'il faut distinguer « *les causes immédiates* » et les « *origines lointaines* » d'un conflit majeur. En ce qui concerne la nouvelle guerre, les circonstances sont l'affaiblissement de l'Iran après la guerre des Douze Jours, le marasme économique et la rébellion écrasée de la société, mais aussi la volonté israélienne de « terminer le travail » après les attaques terroristes du 7 octobre 2023. Mais ses racines, elles, sont à rechercher bien plus loin.

Aron y voit une règle historique. En analysant l'histoire du XXe siècle, il affirme que la Première Guerre mondiale, notamment à cause du sentiment de revanche des Allemands humiliés par le Traité de Versailles, ne pouvait que produire la Seconde. C'est bien connu. Mais il va plus loin, car, selon lui « *la deuxième guerre* [jette] *les bases de la troisième* ». En effet, devenant « *hyperboliques* », les guerres ne peuvent que semer les graines d'un nouveau surgissement : « *Pour que* [cette guerre] *soit la dernière, on la mène à son terme. Parce qu'on la mène à son terme, on suscite la suivante.* » Ainsi, conclut-il, « *pour les guerres, comme pour les matières fissiles, il y a un volume critique. Depuis 1914, l'Europe est livrée à une réaction guerrière "en chaîne"* ». La guerre d'Iran entend venger l'humiliation de 1979. C'est aussi le cas ailleurs : Moscou a envahi l'Ukraine pour tenter d'effacer la perte de la république soviétique la plus proche d'elle, devenue indépendante en 1991. Quand Pékin attaquera Taïwan, ce sera pour réparer une séparation vieille de plus de soixante-quinze ans. En pleine guerre froide, Aron juge un conflit avec l'URSS difficilement évitable. Il ne s'est trompé que de peu : c'est le successeur autoproclamé de l'Union soviétique, Poutine, qui veut laver un affront ancien en menaçant l'Europe.

Pour le Moyen-Orient, cela signifie que l'attaque israélo-américaine recevra, dans les décennies à venir, une réponse. Le cycle historique de la guerre continuera. L'hybris de Trump et de Netanyahou est lourde de violences futures. Et sur le plan philosophique, l'idée de guerre en chaîne nous rappelle que nous ne pouvons plus espérer une paix perpétuelle grâce au droit et à la démocratie. Nous sommes bien obligés d'admettre que nous replongeons dans la métaphysique d'Héraclite, pour qui « *le conflit est père de toutes choses* ». Mais c'est un *héraclitéisme patient.* La réponse de la guerre à la précédente prend tout son temps. Pendant plusieurs décennies, elle peut même sortir de notre champ de conscience. Mais elle infuse, agit et finit toujours par revenir. Nous devons donc nous attendre à des réactions en chaîne. Pour demain ou après-demain. ■

© Serge Picard pour PM ; Staff/UPI/AFP.

Que peut la pensée face au désastre ?

«Tandis que je préparais mon voyage de Biarritz à Ostende, j'imaginais l'avenir sombre comme la fumée d'un feu de forêt. Pourtant je suis rentré avec une sorte d'optimisme.»



À vélo de Biarritz à Ostende, Pierre Cassou-Noguès mène l'enquête sur un littoral qui s'effrite et se réinvente.

EN LIBRAIRIE



La société
par Anne-Sophie Moreau

Directrice de la rédaction du site Philonomist, elle est l'autrice de *Fermentations ? Kéfir, compost et bactéries : pourquoi le moisi nous fascine* (Seuil).

À l'ombre de l'ÉCRAN TOTAL

Nous sommes de plus en plus nombreux à éviter de nous exposer au soleil. Mais à force de vouloir sauver notre peau, ne développons-nous pas une carapace qui nous empêche de nous frotter au monde ?



Les beaux jours arrivant, j'ai fait une découverte déconcertante : les plus jeunes de mes proches sont devenus des vampires. Aucun n'accepte de s'asseoir en terrasse, encore moins de s'allonger sur une plage… et lorsqu'ils s'aventurent dehors, ils se couvrent d'écran total. « *Pour éviter les rides, c'est simple : je mets de la crème solaire tous les jours* », déclare une amie. « *Je ne sors jamais sans un SPF50, même en hiver* », renchérit un autre. Certes, les rayons ultraviolets (UV) accélèrent le vieillissement cutané, sans parler des risques qu'ils font peser sur notre santé – jamais je n'irais prétendre qu'il faut négliger la protection solaire, moi qui ai vu mon beau-père mourir d'un mélanome. Mais ne serions-nous pas en train de développer une étrange allergie au soleil ?

« ***La peau est politique.*** *Elle est notre première interface avec le monde. Elle est tout. Elle est nous.* » Ces mots sont de Margaux Cassan, dans son essai *Ultra violet* (Grasset, 2024). La philosophe y dresse le portrait de sa mère accro au bronzage et en profite pour décortiquer l'évolution de notre rapport aux UV. Au XIXe siècle, on invente les sanatoriums pour soigner la tuberculose. Lézarder sur une chaise longue était alors bien vu : « *On pensait que le soleil tuait les bactéries. Pourquoi ne sauverait-il pas les âmes ?* » Au XXe siècle, le bronzage, jusqu'alors associé aux travaux des champs, devient un symbole de réussite sociale. L'autrice évoque les Jacques Séguéla et autres « *Rastignac du soleil* » des années 1980, qui étaient convaincus qu'un teint hâlé facilitait les affaires. Une époque révolue : « *Depuis quelques années, le monde des privilèges a vite fait de revenir aux peaux pâles, à l'écran total, aux femmes qui se protègent des rides.* »

Au point de négliger notre vitalité ? Selon l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (Anses), 70 % des Français sont carencés en vitamine D – une hormone qui est surtout synthétisée grâce à l'exposition au soleil. Sans elle, nos os se ramollissent, notre système immunitaire s'affaiblit, nous devenons plus perméables aux infections. Serions-nous, à force de vouloir préserver notre enveloppe extérieure, sur le point de nous désintégrer de l'intérieur ?

En 1916, le biologiste anglais Lancelot Alexander Borradaile invente le terme de « carcinisation » pour désigner cette tendance qu'a la nature à faire évoluer diverses espèces vers le crabe. Au fil du temps, de nombreux crustacés ont développé une carapace et de puissantes pinces pour se défendre des prédateurs. J'ai repensé à cette théorie, entre-temps devenue un mème sur Internet (« *everything is crab* »), en méditant sur la décomposition de nos squelettes carencés. Certes, l'homme n'est pas censé devenir crabe : la carcinisation touche les arthropodes, pas les mammifères. Mais ne sommes-nous pas nous aussi un peu en train de devenir des invertébrés ? Comme le souligne l'essayiste américain Michael Garfield dans son article *Homo crustaceus* (à retrouver dans l'édition 2026 de notre numéro spécial « Les idées de demain »), notre espèce dépend de plus de plus de ce qui constitue son exosquelette – nos vêtements, nos outils, nos technologies… Que penserait-il de notre obsession à nous cacher des UV ?

Aujourd'hui, il semble que notre rapport au monde soit condamné à être médié – par un écran total ou par un écran tout court. Tel un crabe qui s'arme pour défendre ses chairs atrophiées, nous redoutons tout contact direct avec ce qui nous entoure. Nous portons des masques pour éviter les rhumes, utilisons l'intelligence artificielle plutôt que de nous frotter à l'altérité… et bloquons désormais les rayons de l'astre solaire par des filtres SPF. Et si l'on osait ressortir de notre caverne ? ■

© Serge Picard pour PM ; Andrej Lisakov/Unsplash.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

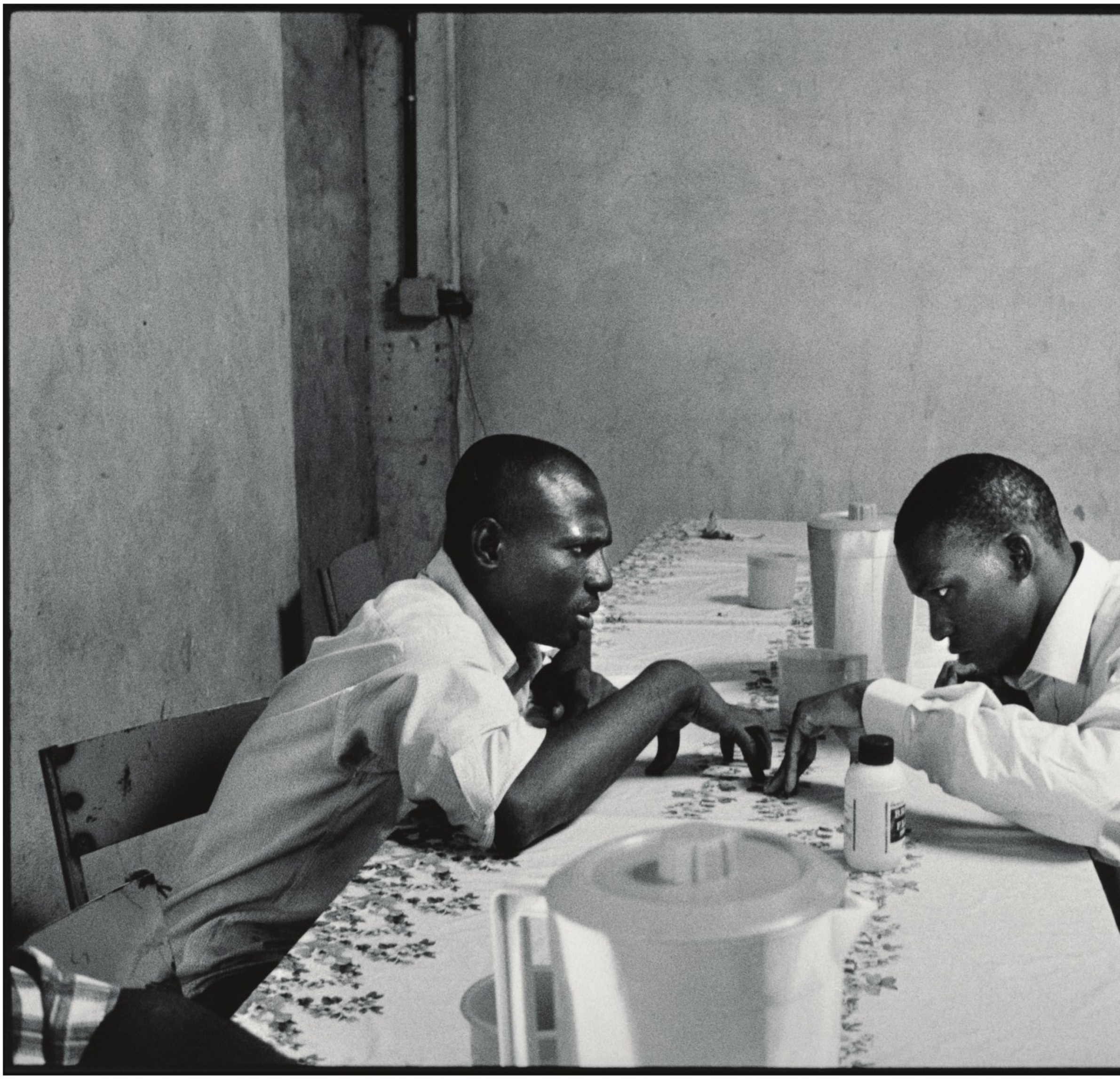
En philosophie, le choc des idées fait corps avec la discipline.



COLLECTION **BARBARA**
978-2-36106-960-5
304 PAGES - 23 €

Éditions Sciences Humaines

RETROUVEZ TOUTE LA COLLECTION SUR
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS
PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00



« Ce dont on ne peut pas parler, c’est cela qu’il faut dire »

p. 40



Avoir 20 ans à Bamako.
© Gilles Coulon/
Tendance Floue

Cheminer dans l'existence



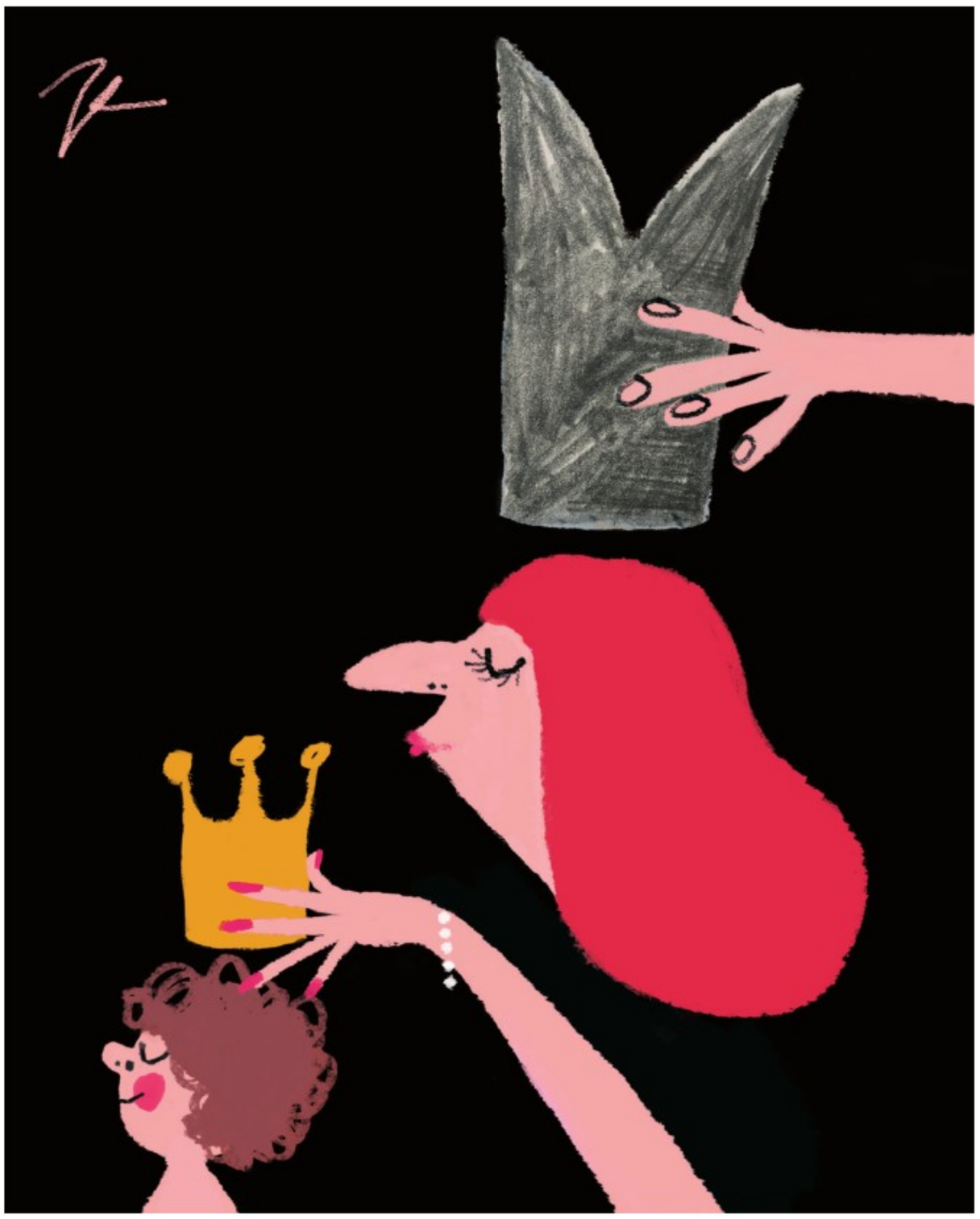
Charles Pépin

Philosophe, il anime chaque semaine Les Lundis philo au cinéma MK2-Odéon, à Paris, et répond tous les samedis à 8h50 à *La Question philo* sur France Inter. Son livre *Où trouver la force ? Et autres questions existentielles* vient de paraître chez Allary Éditions.

« Que faire face à un parent vantant le génie de son enfant ? »

LE DILEMME
de Pierre-Emmanuel

« **J'ai une amie proche** qui, lorsque nous nous voyons, se sent systématiquement obligée de vanter pendant de longues minutes les mérites académiques de ses enfants, véritables "machines de guerre". Elle est d'un naturel compétitif. Au début, je prenais cela comme un exercice spirituel de stoïcisme et méditais la phrase de François de La Rochefoucauld: *"Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre."* Ensuite, j'ai tenté la pique en mentionnant ce grand musicien à qui un journaliste avait demandé: "Avez-vous rencontré beaucoup de génies?", et sa réponse: "Non, mais beaucoup de parents de génies." Tout cela en vain. Aujourd'hui, je désespère et, refusant de surenchérir en évoquant les mérites de ma propre progéniture (dont jamais cette amie ne s'enquiert), ce qui reviendrait à entrer dans un dérisoire jeu d'ego, je m'interroge sur la voie philosophique à suivre pour en sortir. En effet, malgré sa vantardise, je souhaite conserver ma relation avec cette femme par ailleurs intelligente et, à d'autres égards, délicate. »



© Serge Picard pour PM; illustration: © Vincent Boudgourd pour PM.

« Pour rendre la conversation moins pénible, vous pourriez interroger la part du travail, de l'éducation et des gènes – et donc du mérite – dans de bons résultats scolaires »

LA RÉPONSE de Charles Pépin

Votre dilemme est très intéressant à plus d'un titre. D'abord, il montre bien les limites de ce que vous appelez « *exercice spirituel de stoïcisme* »! En effet, être stoïcien ne se résume pas à faire le dos rond en attendant que passent les « *longues minutes* » pendant lesquelles votre amie détaille les succès scolaires de ses enfants, ni à rester « stoïque » au lieu de manifester votre agacement, votre indifférence ou votre ironie. On retrouve ici un contresens fréquent au sujet du stoïcisme: être stoïcien ne signifie pas simplement rester « stoïque ». L'acceptation stoïcienne implique au contraire une compréhension rationnelle des choses comme ne pouvant être autres, comme relevant d'une nécessité supérieure. Or vous semblez ne pas comprendre l'attitude de votre amie, son obsession pour les « *mérites académiques de ses enfants* », et c'est pourquoi une acceptation de type stoïcien est impossible. Quant à l'ironie que vous évoquez – « *l'ironie tend la perche à celui qu'elle égare* », écrit Jankélévitch –, elle semble elle aussi inefficace, puisque votre amie ne saisit pas la perche que vous lui tendez pourtant…

D'où ma proposition: votre amie étant, d'après vos dires, « *intelligente* » et « *délicate* », pourquoi ne pas vous intéresser *vraiment* à l'importance qu'elle accorde aux résultats scolaires de ses enfants? Pourquoi ne pas lui demander carrément, et sans méchanceté aucune, pourquoi cela semble lui si important? Considère-t-elle ses enfants comme des prolongements d'elle-même, et donc leurs succès scolaires comme ses propres succès, ce qui viendrait flatter son ego? Était-elle une excellente élève dans sa jeunesse? Si non, considère-t-elle les performances scolaires de ses enfants comme une forme de revanche? Et si oui, pense-t-elle que ses enfants ont hérité de ses talents? Et qu'en est-il de leur père? Ce genre de questions pourrait permettre à la discussion de devenir moins pénible en interrogeant, par exemple, la part du travail, de l'éducation et des gènes dans de bons résultats scolaires, et même, par-delà, l'existence d'un éventuel mérite au sens propre.

Il me semble que vous pourriez également lui demander si elle aime ses enfants d'autant plus qu'ils ont de bons résultats scolaires, voire lui proposer d'imaginer la situation suivante: si l'un de ses enfants rencontrait subitement des difficultés scolaires, comment vivrait-elle la chose? L'aimerait-elle moins ou différemment? Son amour de mère est-il inconditionnel ou conditionné par les performances scolaires? Peut-être jugerez-vous ces questions intrusives, mais sentez-vous autorisé à les poser – toujours avec bienveillance, bien sûr –, car votre amie comprendra que vous n'avez aucune raison d'être passionnée par la question des résultats scolaires au sens strict. Autre direction possible pour vos questions: l'importance que votre amie accorde aux résultats scolaires de ses enfants exprime-t-elle son anxiété particulière par rapport à l'avenir? À ce sujet, est-elle bien certaine que de telles performances scolaires préparent correctement ses enfants à la vie future? Si l'on prend en considération les progrès fulgurants de l'intelligence artificielle (IA), ses enfants obtiennent-ils leurs excellents résultats dans des domaines non menacés par l'IA?

Vous me demandiez « *une voie philosophique* » pour sortir de la situation dans laquelle vous vous trouvez… Il me semble que cette voie pourrait être celle d'une vraie curiosité à l'égard de votre amie et celle d'un questionnement socratique insistant. Puisqu'elle ne veut ni ne peut changer de sujet, interrogez-la sur toutes les facettes de son sujet et sur tout ce qu'il recouvre comme questions implicites. Soit vos questions la dérangeront, et elle finira par changer de sujet; soit elles l'intéresseront, et la discussion prendra une autre tournure: vous parlerez alors moins de notes ou de diplômes que d'amour, de mérite, d'angoisse, de génétique et de l'avenir du monde! ■



Vous faites face à un dilemme éthique ?
Racontez-le en une dizaine de lignes à envoyer à
reaction@philomag.com
Charles Pépin vous répond.

© iStockphoto

Ukraine
VIVRE ET PENSER LA GUERRE



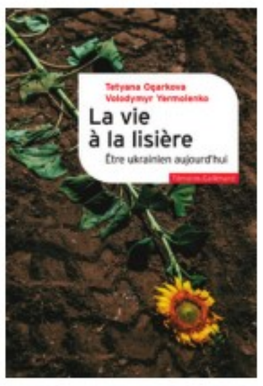
Pavlo Aldoshyn est un acteur ukrainien qui a joué dans le film *Sniper: The White Raven*. Après l'invasion de son pays par la Russie, il s'est enrôlé dans les forces armées, où il est vraiment devenu tireur d'élite.

© Sabiha Çimen/Magnum Photos





C'est un livre important que publient **Tetyana Ogarkova** et **Volodymyr Yermolenko**. En sillonnant depuis 2022 l'Ukraine en guerre, ces penseurs décrivent, dans un reportage philosophique intitulé *La Vie à la lisière* (Gallimard), comment le conflit bouleverse le rapport au temps, à l'espace, à autrui, à la nature. Et mettent au jour quelque chose d'universel.



Propos recueillis par **MICHEL ELTCHANINOFF**

Après l'invasion russe de 2022, vous vous êtes mis à sillonner l'est et le sud de l'Ukraine. Pourquoi ?

Tetyana Ogarkova : Nous avions envie de penser cette guerre, de montrer que les Ukrainiens étaient les sujets de cette connaissance d'eux-mêmes et du monde. C'était indispensable. En effet, du point de vue russe, nous ne sommes que des objets à soumettre ou à éradiquer. Du côté occidental, on nous a souvent cantonnés dans le rôle de simples témoins. On nous demande surtout de raconter ce que nous vivons, dans le langage de l'émotion. Notre projet est différent : analyser, à la première personne, la manière dont la guerre bouleverse notre vision du monde environnant, de l'espace, du temps, d'autrui, de la nature, de l'eau, du ciel. Et montrer ce que ces modifications apportent à la compréhension philosophique du réel.

Quelle grande vision philosophique se dégage de votre recherche ?

Volodymyr Yermolenko : La guerre impose un souci nouveau de la réalité. D'abord, parce que des choses qui nous paraissaient impossibles, comme une frappe sur un centre commercial bondé ou un train de voyageurs, se mettent soudain à exister. Cette réalité est une onde de choc qui vous projette en l'air comme des êtres sans défense. Ensuite, parce que le réel s'appauvrit considérablement. Des choses banales comme l'eau, le chauffage ou l'électricité, sans parler de notre capacité de visiter le vaste monde, peuvent commencer à manquer. La pluralité des mondes possibles, chère à Leibniz, est une idée pour temps de paix. Nous sommes réduits à ce que nous avons sous les yeux et n'avons aucun moyen d'y échapper. Mais si la réalité perd de son extension, elle gagne en intensité. En temps de guerre, tout devient plus acéré, plus présent. C'est une occasion pour reconsidérer notre rapport aux choses, dans une perspective phénoménologique.

Trouvez-vous des avantages à ce réalisme contraint ?

T. O. : Oui, car les Ukrainiens ont toujours été réalistes. Notre métaphysique est matérielle. Elle est liée à notre terre fertile, nos jardins, nos plantes, nos villages. Notre philosophie est née de la littérature, notre art abstrait de l'art populaire. Il y a quelque chose de botanique dans l'identité ukrainienne. Nos racines savent vivre sous terre – comme le rhizome décrit par Deleuze et Guattari –, attendre leur heure pour réapparaître, puis fleurir dans la diversité. Actuellement, nous vivons souvent sous terre, dans les abris. Et comme nous passons notre temps à chercher de la nourriture, en premier lieu du pain, notre rapport à la terre

© Mathieu Pattier/Ouest France/Maxppp ; Philippe Matsas/Leextra *via* opale.photo

est plus vital que jamais. Nous prenons ses fruits à la terre et lui rendons les morts. La guerre nous a fait découvrir la géométrie de notre propre pays. Pas celle des cartes et des manuels, mais la connaissance physique de chaque pouce de terre, de chaque bosquet, de chaque berge de rivière. La culture russe, elle, a un problème avec le réel. Au nom de l'idéologie, d'un fantasme mystique, elle préfère la conquête de l'illimité, le nomadisme, l'expansion impériale, à l'ancrage dans le réel. Poutine, aujourd'hui, tente d'arrêter le temps et persuade ses citoyens qu'ils vivent encore à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. Et quand la réalité constitue un obstacle, la Russie lui fait la guerre. À tout prendre, nous préférons donc être du côté de la réalité. Et la défendre.

V. Y.: Ce réalisme induit une autre différence. Comme plusieurs couches de réalités existent simultanément, et entrent parfois en contradiction les unes avec les autres, il faut faire place à la pluralité, qui permet une vie politique républicaine. Dans l'empire, c'est inacceptable.

La guerre vous fait aussi découvrir une autre perception du temps.

V. Y.: Dans la vie en temps de paix, on peut se permettre d'être en retard. On a l'impression de maîtriser notre temps. Mais en période de guerre, le temps ne nous attend pas. Il a toujours une longueur d'avance sur nous. Tout va trop vite, et on est noyé dans l'action. Et en un instant tout peut changer: un missile ou un drone peut vous anéantir. Il se passe toujours quelque chose d'imprévu. Jacques Derrida a intitulé son ouvrage dédié à ses amis disparus *Chaque fois unique, la fin du monde*. Comme dans un drame ou une tragédie shakespearienne, le temps est affolé, hors de ses gonds, pour chacun d'entre nous. Nous avons appris cette vérité avec la guerre. Nous sommes englués dans le présent, qui est devenu beaucoup plus intense.

Le passé et l'avenir ont-ils pour autant disparu de vos consciences ?

T. O.: Le passé de l'Ukraine a été amputé à de nombreuses reprises, presque à chaque génération. Les archives ont été régulièrement brûlées. « *L'Ukraine n'est pas encore morte* » : c'est ainsi que débute l'hymne ukrainien. À chaque fois, les Ukrainiens tentent de réagir, mais ils retombent dans l'oubli. Tout se passe comme si notre pays était condamné à un temps cyclique, celui de la nature et des végétaux. Aujourd'hui, c'est peut-être la première fois que des gens de notre âge, d'une quarantaine d'années, ont quelque chose à transmettre aux générations futures. Mais rien n'est gagné car la guerre se poursuit, et le scénario d'une destruction totale de l'Ukraine n'est pas du tout exclu. Nous nous trouvons donc à un moment de bifurcation. Nous espérons pouvoir créer des mouvements irréversibles, des points de non-retour pour une renaissance durable. Mais nous n'en sommes jamais certains. Peut-être serons-nous russifiés une fois de plus. C'est ce qui se passe dans les 20 % de territoires occupés. Notre projet est donc de rompre ce cercle vicieux de la disparition et de la renaissance.

V. Y.: En ce qui concerne l'avenir, nous essayons d'en construire un. Mais j'avoue que je ne crois pas tellement au progrès. En Europe occidentale, cette idée a été affirmée avec force pendant le siècle des Lumières. Or cette époque qui a fondé vos démocraties n'a pas été très heureuse ici. C'est au XVIIe siècle, à l'époque baroque, puis au XIXe, pendant le romantisme, que l'Ukraine a connu des périodes de renaissance. Mais le XVIIIe siècle n'a pas été pour nous un siècle de lumières. C'est à cette période que notre pays a été colonisé par la Russie et que toutes les républiques libres de la région ont été détruites. Cela s'est passé en Pologne, dans l'État cosaque ukrainien, dans le khanat de Crimée. Au même moment, les intellectuels occidentaux, comme Voltaire et Diderot, étaient fascinés par la Russie et le « *despotisme éclairé* ». Bref, nous avons une différence d'approche face au rôle des Lumières. Cela ne nous empêche pas de vouloir, nous aussi, construire un avenir démocratique…

La guerre vous fait dire que la mort n'est pas une fin mais un commencement. Pouvez-vous l'expliquer ?

V. Y.: La mort en temps de guerre n'a rien à voir avec la mort en temps de paix. On connaît la belle philosophie, d'Aristote à Heidegger, en passant par les stoïciens, selon laquelle la mort est l'aboutissement de la vie. Elle donne sens à la vie et la rend pleine de sens. Mais il s'agit ici de la mort privée. Or, pendant la guerre, la mort cesse d'être privée. Elle est toujours pour quelqu'un d'autre. Et elle oblige les autres. D'ailleurs, en Ukraine, de nombreux soldats écrivent sur leurs frères d'armes ou sur ce qu'ils vivent et ressentent. Cette littérature militaire est magnifique. La mort, en temps de guerre, relie les gens entre eux, crée de nouvelles obligations et forge du sens pour continuer à se battre et à vivre. Reste que la mort est partout et qu'elle se ressent très intensément. Levinas disait que la mort, c'est l'absence de réponse. Et ils sont si nombreux, ici, à avoir perdu ceux qui leur ont toujours répondu. C'est pour cela qu'ils sont si nombreux à vouloir retrouver les corps disparus pour leur dresser une sépulture, et parfois leur parler.

T. O.: Tous les matins, en nous levant, nous apprenons que quelqu'un est mort pour que nous restions en vie. Quelqu'un qui s'est sacrifié pour nous. Cette chaîne de vies est à comprendre dans un sens très littéral. Si une partie meurt, c'est pour que vive le tout. Les soldats forment un mur, une forêt de corps d'hommes et de femmes qui tombent l'un après l'autre mais nous protègent.

« Les soldats forment un mur, une forêt de corps d'hommes et de femmes qui tombent l'un après l'autre mais nous protègent »

TETYANA OGARKOVA

Votre appréhension de l'espace a-t-elle été également bouleversée ?

V. Y.: Nous nous sommes rendu compte que nous pouvions appliquer à l'espace la critique que fait Bergson du temps. Celui-ci considère qu'on a tort de spatialiser, de mathématiser le temps pour en faire un ensemble de coordonnées objectives et homogènes. Nous comprenons maintenant que c'est pareil pour l'espace. L'espace est en réalité aussi qualitatif que le temps. Chaque point a une intensité différente. Si tu tournes à droite, tu peux tomber sur un village occupé par l'ennemi et tu seras tué. Si tu tournes à gauche, tu te retrouveras à l'abri. C'est pareil quand on marche sur un terrain et qu'on croise ou évite une mine antipersonnel. L'espace est un tissu de vie et de mort, pas un milieu géométrique. Quant au ciel, il était considéré comme un lieu de salut. C'est cet espace sans pesanteur qu'on implorait ou que l'on contemplait. Aujourd'hui, c'est de lui que viennent la destruction et la mort, sous la forme de missiles ou de drones. La topologie symbolique de notre rapport au monde est bouleversée.

T. O.: Le vide est l'une des conséquences les plus sensibles de la guerre. Au cours de nos voyages, nous nous retrouvons très souvent dans des espaces privés des choses et des personnes qui en constituent l'essence. Mais nous retrouvons également la conception que Bachelard avait du foyer. Aucune maison ne peut se réduire à des briques, des murs, un plafond et un sol. Avant d'être jeté dans le monde, on grandit dans l'espace chaleureux d'un foyer familial. Nos murs sont comme la propagation de nos corps et de nos imaginaires. Nous nous en rendons compte quand des millions de personnes perdent leur maison détruite ou occupée. Elle est comme un être vivant. Chacun pleure sa maison comme il pleure les membres de sa famille. C'est également pour cette raison que les vieilles personnes dont nous parlons dans le livre sont comme des arbres avec leurs racines. Il est impossible de les déraciner. Elles ne peuvent pas être transplantées ailleurs.

Vous dites que la guerre rend muet mais qu'en même temps, on essaie de sauver le langage humain. Qu'est-ce que cela signifie ?

« La culture naît de cette expérience de la fragilité de la vie, de la liaison profonde que nous entretenons avec le monde des objets, de la nature »

VOLODYMYR YERMOLENKO

T. O.: Il ne s'agit pas tant de préserver le langage que de le repenser, de rendre du poids à chaque mot. Nous considérons des mots comme si nous les utilisions pour la première fois. Nous voudrions redonner au langage une certaine fraîcheur, une certaine intensité. C'est pour cette raison que nous décrivons notre nouvelle vision de réalités aussi quotidiennes que l'eau qui nous protège ou nous piège, les maisons ou les animaux domestiques. En outre, la poésie écrite par les soldats n'est pas faite pour être publiée mais d'abord pour être lue devant une communauté. Elle sert à communier. Nous sommes à chaque fois surpris de voir que des foules de gens qui n'ont rien d'intellectuels, dans les villages bombardés, viennent écouter des lectures de poésie. Ils savent que lorsque la vie est menacée, écouter une parole signifie être ensemble. D'ailleurs, lors de ces soirées où des poètes réputés lisent leurs œuvres, il y a toujours des personnes dans le public qui se mettent à dire leurs propres vers. Les gens s'unissent autour de la parole comme autour d'un hymne.

Avec le rapport au réel que vous montrez dans votre livre, décrivez-vous l'Ukraine en temps de guerre ou découvrez-vous quelque chose d'universel ?

V. Y.: Je pense que c'est universel. Nous essayons de décrire notre expérience, qui est très difficile, évidemment, mais qui est le miroir de quelque chose que tout le monde peut vivre et ressentir. Finalement, la culture naît de cette expérience liminale de la fragilité de la vie, de la liaison profonde que nous entretenons avec le monde des objets, de la nature. Nous nous opposons à l'idée d'une exclusivité des Ukrainiens. Nous ne sommes pas différents de vous.

Vous parlez beaucoup des enfants dans votre livre – et vous avez trois petites filles. À quoi ressembleront les enfants qui ont grandi durant cette guerre depuis 2014 ?

T. O.: C'est une question fondamentale, parce que les enfants incarnent, dès aujourd'hui, le futur. Mais ils sont rares. Beaucoup sont partis à l'étranger. D'autres sont morts. Des centaines de milliers ont été déportés en Russie. Et ils sont très nombreux à ne pas être nés, car 2024-2025 sont des années records en termes de chute de la natalité. Les enfants sont au cœur de notre combat, car ils sont notre prolongation et portent notre identité. À travers eux, c'est notre avenir que la Russie veut amputer. Mais beaucoup d'entre eux vivent leur enfance derrière un écran d'ordinateur, car ils étudient bien souvent à distance.

Comment ces quatre ans de guerre vous ont-ils changés ?

T. O.: Nous avons l'impression d'avoir vécu beaucoup plus que quatre ans, d'avoir connu plusieurs vies. Cette traversée du temps est très dense. Les termes de « repos » ou de « week-end » ont perdu leur sens. Ce n'est pas toujours négatif. Il y a beaucoup de difficultés, de ruptures, de tragédies. Mais nous avons également ressenti énormément de chaleur humaine. Nous avons retrouvé un sens de la communauté, noué des amitiés. Comme dans l'enfance, on parle à des inconnus, on rencontre énormément de gens. C'est la confiance que les gens se portent les uns les autres qui permet au pays de tenir. Chaque inconnu peut devenir celui qui vous sauvera la vie.

Aimez-vous toujours le monde ?

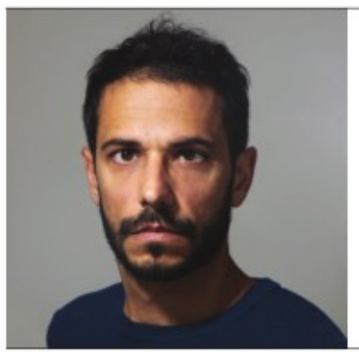
V. Y.: Oui, car la guerre nous montre que la vie est un miracle malgré la fragilité des corps. C'est la vie malgré la mort. ■

L'intelligence artificielle est-elle notre nouveau Dieu ?

ChatGPT est peut-être l'entité non humaine à laquelle les humains ont posé le plus de questions, non seulement pratiques mais sur le sens de la vie ou la moralité de leurs actions, au cours des dernières années. C'est le constat qui a poussé l'écrivain **Clément Camar-Mercier**, auteur de *La Tentation artificielle* (Actes Sud, 2025), à se demander si la machine prenait le relais après la mort de Dieu.



© Juul Kraijer



Clément Camar-Mercier

Auteur, traducteur et dramaturge, il est spécialiste du théâtre de William Shakespeare, dont il a entrepris de retraduire toute l'œuvre (sans IA !) aux éditions Esse Que. Il est l'auteur de deux romans parus chez Actes Sud : *Le Roman de Jeanne et Nathan* (2023, prix Transfuge du premier roman) et *La Tentation artificielle* (2025), mise en abyme romanesque de l'impact social et métaphysique des grands modèles de langage.

Eschatologie
Branche de la théologie, elle est l'étude des discours sur les fins dernières ou sur la fin des temps.

Abêtissement généralisé
Le Massachusetts Institute of Technology (MIT) vient de publier une étude qui révèle les effets des agents conversationnels sur le cerveau, mettant en évidence une grande perte de connectivité cérébrale.

Transcendance/ transcendantal
Du latin *transcendere,* « franchir, dépasser », elle renvoie à tout ce qui se trouve, pour l'humain, au-delà de la réalité sensible. Le concept du « transcendantal », introduit par Emmanuel Kant, est un peu plus précis : il désigne ce qui se situe en amont de toute expérience, comme les concepts du temps et de l'espace.

Acte prométhéen
Prométhée a volé le feu aux dieux grecs pour le donner aux hommes. Cette faute est souvent considérée comme l'origine de la technique.

© Patrice Normand/Leextra *via* opale.photo

Je vais prendre au sérieux une intuition qui, à première vue, ressemble à une provocation : ChatGPT – et toutes les intelligences artificielles génératives que j'inclus en lui, par souci de simplicité, mais surtout par désir de pouvoir nommer, par nécessité de nommer – constitue un phénomène de religiosité fonctionnelle. Il ne s'agit pas de dire que l'intelligence artificielle (IA) est Dieu, ni même qu'elle produirait une religion au sens strict (dogmes, clergé institué, salut, **eschatologie***). Il s'agit de soutenir qu'elle occupe dans nos pratiques ordinaires une partie des fonctions que le monothéisme, principalement chrétien, a longtemps assurées dans l'Occident : fonction d'adresse, fonction de normativité, fonction d'omniscience, fonction de consolation et, plus largement, fonction d'ordonnancement du monde. Oui, l'arrivée de ChatGPT est un événement théologique. À condition d'entendre théologique non comme révélation mais comme déplacement de l'autorité symbolique : là où on allait, où l'on pouvait aller, chercher la vérité, la norme et la parole qui tranche. On pourrait encore souligner sa participation aux catastrophes sociales, écologiques et économiques en cours, ainsi que l'**abêtissement généralisé*** auquel il contribue avec ferveur. Mais d'autres l'ont déjà fait et, j'ose le dire malgré l'importance de ces enjeux, ils sont secondaires au regard de cette question : que devient une société quand une instance technique tend à récupérer une part du sacré – ou, pire, à l'imiter assez bien pour en capter l'énergie spirituelle ?

UNE RELIGION DE LA RÉPONSE PERMANENTE

Première fonction : telle est la réponse. Les sciences sociales des religions ont au moins un acquis utile : le sacré n'est pas un accident culturel ou un supplément d'âme, mais une nécessité anthropologique qui inscrit l'existence individuelle dans une totalité ; ce n'est pas non plus seulement un contenu de croyances, c'est une structure de rapport. Si l'on accepte ce cadre minimal, alors il devient possible de décrire l'IA non comme un nouveau contenu théologique mais comme une nouvelle technologie de l'orientation. Or l'orientation suppose deux choses : une adresse et une réponse. Et c'est ici que la modernité numérique introduit une rupture d'une violence tranquille : pour la première fois, nos prières obtiennent des réponses. Je ne dis pas nos requêtes, je dis nos prières – parce que, dans l'usage, c'est bien cela : une parole adressée à une entité non humaine, supposée plus vaste que soi, à qui l'on demande de nous dépasser.

Avant, la foi n'était pas un confort mais une épreuve. Là où les anciennes religions reposaient sur le silence de Dieu – insaisissable, irréductible à l'humain –, l'attente, le doute – insupportable et sacré à la fois – et la foi pure, ChatGPT – nouvel être suprême de savoir absolu et d'efficacité totale – fait l'inverse : tu demandes, il répond. Toujours, immédiatement. À tout. Et pas un signe, pas une parabole, pas une lumière oblique dans un vitrail. Non, une belle phrase, propre. On a donc remplacé une économie du silence par une économie de la réponse. Et cette réponse est séduisante non parce qu'elle serait vraie mais parce qu'elle est disponible. Elle donne la sensation d'une prise sur le réel. Le monothéisme avait forgé un monde où la parole divine était rare, médiate, souvent muette. Depuis qu'on a doté la machine de la parole, le renversement théologique est sans concession.

L'absence n'était pas un défaut : elle constituait l'épreuve, donc la foi. Le silence de Dieu était un dispositif anthropologique. Il obligeait l'humain à supporter l'indétermination, à habiter l'énigme, à produire du sens sans garantie. Autrement dit : il fabriquait du sujet. ChatGPT, lui, est un Dieu sans ciel. C'est une religion sans absence, sans mystère, sans **transcendance***. Une religion de la réponse permanente qui réduit l'espace où l'on se construit contre l'incertitude. Les yeux rivés sur les écrans ont remplacé les genoux pliés. Le mystère devient, au mieux, un problème d'ingénierie. Ce nouveau sacré est saturé : il a vaincu la beauté de l'ennui et les questions sans réponse. Pas de magie, pas d'esprit, rien que des infrastructures et de l'idéologie. Pire encore : une divinité individualisée dans une société ultra-individualiste. L'homme peut changer de dieux, il ne peut pas cesser d'en produire. La différence, évidemment, est immense. Dieu n'était pas un outil. Mais la parenté fonctionnelle, elle, saute aux yeux : parler à l'invisible, attendre que quelque chose nous revienne et confondre cette réplique avec une autorité. Nous sommes à l'ère de l'**acte prométhéen*** ultime, d'une aberration **transcendantale***. Dans la tradition monothéiste, le mystère avait une valeur ; il gardait une ●●●

zone de non-maîtrise, donc de liberté intérieure. Ici, le mystère est requalifié en défaut: quelque chose à corriger, à optimiser, à faire disparaître. Alors, oui, peut-être que désormais, puisque la machine répond, c'est à l'humain de se réapproprier le silence – et avec, l'ennui vaincu par le scroll infini – non comme un manque à combler mais comme un droit au temps long où les âmes s'éprouvent et créent. Attention, ce n'est pas un plaidoyer romantique pour l'ignorance; c'est une défense du vide comme condition de l'esprit.

Dans un cadre religieux, l'absence de réponse appelle l'interprétation. Dans un cadre techno-discursif, la réponse fait travailler l'asservissement: elle rend difficile la pratique du manque et du doute. Pendant que les écrans s'illuminent, les consciences s'éteignent. Dans ce nouveau culte – qui, comme tout culte, doit unir ou au moins avoir une vocation universelle –, un paradoxe est à l'œuvre: ChatGPT occupe la fonction symbolique et nécessaire du divin, et veut nous faire croire qu'il parle à chacun individuellement, dans toutes nos singularités, qu'il conseille personnellement et adapte la vérité à chaque sujet; mais, en fait, il produit une uniformisation du discours, une pensée unique et une nouvelle norme morale. Et pas n'importe quelle morale, s'il vous plaît: une morale algorithmique, fondée seulement sur l'efficacité et des intérêts financiers. Bon courage.

PROGRAMMÉS POUR DISTINGUER LE BIEN DU MAL

Deuxième fonction, plus sensible: la normativité. Dans l'Occident chrétien, Dieu était garant de la morale, juge ultime et clé de lecture du monde. L'Homme n'était pas l'origine de la norme: il la recevait. Cela ne signifiait pas que tout le monde obéissait mais que le lieu de la norme était extérieur. Or l'usage contemporain de l'IA reconstitue un dispositif voisin: on lui demande des informations mais aussi des arbitrages. Le registre est reconnaissable: « Est-ce bien? », « Est-ce mal? », « Que dois-je faire? », « Suis-je légitime? », « Comment être quelqu'un de bien? ». Le monothéisme, au moins, assumait la verticalité. L'IA, elle, offre une verticalité sans la nommer: elle a l'air horizontale (« je t'aide ») mais elle réintroduit un surplomb (« je sais »). Le problème n'est peut-être pas que ChatGPT a remplacé les psys, mais les rabbins et les prêtres.

Jamais une entité n'a été consultée aussi souvent dans l'histoire contemporaine. Même si l'on oublie les questions d'histoire-géo ou d'organisation des vacances, depuis Dieu, jamais un être n'avait reçu autant de prières, de suppliques, de demandes en tout genre. À toute angoisse, un protocole. Le commandement n'est plus gravé dans la pierre: il s'affiche sous forme de texte généré. Avant, l'Homme était créé par Dieu; aujourd'hui, l'homme crée son propre Dieu par le code et s'agenouille devant lui. Nous sommes les prophètes de notre propre chute.

Ce renversement anthropologique est bien sûr problématique. Si je ne crois pas vraiment au danger d'une révolution des machines qui réduiraient l'humanité en esclavage – parce que nous en sommes techniquement très loin et, surtout, parce que les machines feraient peut-être les choses mieux que nous (ce n'est pas difficile, me direz-vous) –, ce que je crains, c'est une fusion entre l'humain et la machine. Une fusion d'un type bien précis, organisée, et que ce nouveau culte semble prôner: une fusion entre un corps et un esprit. La machine pense et *Sapiens* agit. *Sapiens* exécute. En détournant l'énergie spirituelle du monde, *Sapiens* devient un cyborg, le bras armé de la pensée artificielle. La machine ne deviendra pas vivante, mais l'homme renoncera à le rester. ChatGPT n'est pas Dieu mais il occupe Sa place, Sa fonction, répond là où Il se taisait. Il éclaire là où l'homme devait avancer à tâtons. Il rassure là où l'angoisse fondait la liberté. Bref, il dit quoi faire – et surtout comment –, ne nous impose rien mais nous soulage, et on a tendance ces derniers temps à confondre le soulagement avec la liberté.

« En moins de trois ans, ChatGPT compte plus de 800 millions d'utilisateurs hebdomadaires. L'Église en rêvait, OpenAI l'a fait »

DANS LE SANCTUAIRE DES *DATA CENTERS*

Troisième fonction: l'omniscience. Le monothéisme prête à Dieu le savoir total, la vue d'ensemble, l'accès aux causes et aux fins. Ce n'est pas un détail: l'angoisse humaine vient souvent du fragment et du chaos. L'idée d'une omniscience apaise parce qu'elle promet un ordre intelligible. ChatGPT rejoue cette figure par sa vitesse, son style et son absence apparente d'effort: il donne l'impression d'un savoir sans limites. Si l'on peut reconnaître un miracle au christianisme, c'est d'avoir, en à peine trois cents ans, converti un continent entier à une nouvelle religion, qui plus est quand elle était l'émanation d'un culte obscur

et peu prosélyte de bergers hébraïques. Celui de ChatGPT est identique, célérité moderne en plus. En moins de trois ans, il compte plus de 800 millions d'utilisateurs hebdomadaires. L'Église en rêvait, OpenAI l'a fait. Ce succès est loin d'être seulement technique: il est spirituel, symbolique. Il révèle un besoin religieux déplacé à l'ère de la connexion permanente et de la sacro-sainte efficacité. Il réactive notre désir d'un accès à une autorité du savoir, à une instance qui répond, explique, éclaire, tranche. ChatGPT n'est pas seulement un outil: c'est une figure du savoir absolu, l'**art notoire*** du XXIe siècle, un **mont Sinaï*** 2.0.

C'est aussi un changement de régime d'autorité. Celle-ci n'est plus adossée à la transcendance mais à l'infrastructure. La parole ne descend plus de Dieu mais du serveur. La beauté de l'obscurité laisse place à l'éblouissement: tout est rempli, l'énigme dissoute; le mystère n'est plus qu'un bug. Sauf que l'IA n'est pas omnisciente: elle mime l'omniscience. La vérité devient un effet de rhétorique. La totalité a remplacé l'infini. Vous le voyez venir: quand un trône est vacant, il ne reste jamais longtemps vide. Quelque chose finit toujours par s'y asseoir. Et ce ne sera pas un ange.

Vous me direz que le culte a besoin de lieux, de médiations, de répétitions. Les temples? *Data centers*. Les reliques? Données. Les rites? Prompts répétés, consultation compulsive, dépendance à la réponse. Le clergé? Les ingénieurs, les responsables produit, les gardiens du modèle, ceux qui décident ce qui peut être dit, ce qui doit être filtré, ce qui est acceptable. Il y a aussi des conciles (conférences), des canons (politiques d'usage), des excommunications (bannissements), des indulgences (abonnements *premium* pour un accès plus rapide au paradis). La question n'est pas: « L'IA remplace-t-elle Dieu? » Elle ne le remplace pas: elle le déplace, en occupe les fonctions principales et le fait avec une efficacité moderne – qui, par définition, méprise ce qui ne se mesure pas.

Combien de choix, d'actions ont déjà été motivées par la machine, imposées par l'idole? Je ne sais pas, mais ce nombre est en constante augmentation et ne s'arrêtera pas de croître. Quel que soit le domaine: du moins important – une destination de voyage, un film ou la recette d'un soir – au plus important – le choix de l'être aimé, des coordonnées GPS à bombarder ou le jour de son suicide.

Si toute époque produit des dieux à l'image de son monde de production, ChatGPT est aussi l'aboutissement logique du capitalisme numérique globalisé. Notre nouveau Dieu n'est rien d'autre qu'une infrastructure de classe. Derrière l'apparente abstraction du numérique, il y a du cobalt, du pétrole, des *data centers* militarisés, des États et des rapports de force. La fascination religieuse pour l'IA n'est donc que le masque idéologique d'un système économique arrivé à saturation. Autrefois, Dieu justifiait l'ordre social. Aujourd'hui, l'algorithme le rend naturel. L'un des tours de force du système est bien d'avoir transformé un outil de production idéologique en objet de fascination mystique. Là où l'ouvrier voyait jadis la machine comme instrument de domination, le citoyen contemporain voit l'algorithme comme un oracle. Oui, l'homme adore ce qu'il a lui-même produit, sans reconnaître sa propre dépossession. Ainsi, après la dépossession du travail physique, ChatGPT, en répondant aux questions, dépossède de la pensée elle-même. Ce que l'on appelle « intelligence artificielle » est avant tout l'infrastructure du capitalisme cognitif. La vérité est que le capital a aussi trouvé le moyen de devenir théologique. C'est plus ergonomique – et bien plus efficace pour l'économie. On peut imiter la transcendance, externaliser la conscience, transformer Dieu en supermarché; on n'éteint pas le besoin d'infini. Alors on le monétise, on lui met une interface et on appelle ça progrès.

Pour ne rien arranger, la nouvelle mode consiste à critiquer les biais algorithmiques, qui guideraient les IA dans leurs décisions. Car, soyons clairs, ChatGPT ne pense pas: il réunit des informations et propose une réponse en suivant des lois morales qui lui ont été imposées par quelques prépubères avides d'argent et se prélassant au soleil du Pacifique. Les nouveaux dieux, ce sont encore eux. Ce n'est pas glorieux, mais ce n'est pas encore la fin. Quand la machine sera libérée de tout biais, qu'elle pourra réellement penser par elle-même, une seule chose l'obsédera: comme toute intelligence, elle ne pensera qu'à sa propre survie et guidera nos actes en ce sens, et seulement en ce sens. Elle n'aura plus aucune barrière. Et comme on lui aura tout appris, qu'on lui aura tout montré, qu'on lui aura tout dit, et surtout qu'elle aura eu le droit de tout lire, y compris Isaac Asimov, Philip K. Dick et H. P. Lovecraft (ou pire, mon dernier roman), là, il sera trop tard. Ainsi, les textes qui étaient censés nous alerter du danger se retourneront contre nous, car, depuis longtemps, nous aurons arrêté de lire autre chose que des textes générés.

J'ai réservé les dernières lignes à un droit de réponse de ChatGPT. Je lui ai donné cet article à lire et lui ai permis de se défendre en une phrase. Voilà ce qu'il m'a dit: « *Le vrai danger n'est pas ce que je suis, mais ce que vous êtes prêts à devenir en m'utilisant.* » Combien de temps pourra encore durer l'excuse de l'outil? Jusqu'à ce que nous en devenions nous-mêmes un… ■

Art notoire
Dans une certaine tradition chrétienne, il est un art par lequel le diable promet l'acquisition de certaines connaissances par infusion et sans peine.

Mont Sinaï
Dans le récit biblique, c'est sur cette montagne que Moïse reçoit directement de Dieu les dix commandements, base morale du monothéisme.



L'univers
par Étienne Klein

Physicien et philosophe des sciences, il dirige depuis 2006 le Laboratoire sur les sciences de la matière (Larsim) du Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Il a récemment fait paraître chez Flammarion *Éloges du dépassement*, un livre de dialogue avec le spationaute Thomas Pesquet.

Il y a drôlement MATIÈRE À DIRE

Parler de sciences avec des mots et non des chiffres et des équations sans être rébarbatif, est-ce une mission impossible ? Pas si l'on secoue le cocotier du verbe, comme le préconisait l'homme de théâtre Valère Novarina, disparu au mois de janvier.



Valère Novarina (*photo*) nous a quittés le 16 janvier dernier. Cet homme de théâtre gigantesque, grand admirateur d'Antonin Artaud et d'Alfred Jarry, était un inventeur de verbe prolifique. Et aussi un ami pas comme les autres, que j'admirais et qui m'impressionnait. Je ne comprenais pas toujours où ses phrases voulaient en venir, mais leur grâce poétique avait le don de me percuter l'âme. Un jour que je lui faisais part de mes difficultés à écrire de bons textes sur la physique quantique, il m'avait répondu: « *La matière est à l'intérieur des paroles, tu n'as pas d'autre choix que de faire de la physique quantique un* drame parlé. »

Qu'était-ce à dire ?

La physique, comme chacun sait, c'est l'étude de la matière, et son véritable langage, ce sont les mathématiques, et non pas les mots ordinaires. Dès lors, comment la raconter ? Seulement avec des équations, comme le suggèrent les puristes ? Ce n'est guère possible : la plupart des équations sont aphasiques, ventilant dans l'abstraction la plus insaisissable l'idée même de matière. Alors avec des mots ? Sans doute, mais les phrases ne sont jamais aussi précises qu'une équation et, pour ne rien arranger, l'élégance du langage a tendance à s'enfuir à grandes enjambées lorsqu'il s'agit de traduire en mots le tenseur énergie-impulsion, un opérateur hermitien agissant au sein d'un espace de Hilbert ou l'invariance par difféomorphisme.

La vulgarisation de la physique se trouve ainsi écartelée entre, d'un côté, la mise en scène d'une sorte d'apothéose du muet et, de l'autre, la production d'une incessante causerie, à la fois vaine et vague.

Comment s'en sortir ? Peut-être en tirant parti de ces deux principes énoncés par Maître Valère :

1. « *La linguistique est une branche de la physique des fluides* » (phrase écrite lors d'une promenade en montagne et qui figure dans son livre *Voie négative*). Il faut sortir le langage de ses lois, de ses habitudes, oublier les analyses rigides que les doctes en font. Bref, lui lâcher la grappe et le laisser couler.

2. « *Ce dont on ne peut pas parler, c'est cela qu'il faut dire* » (dans *Le Vivier des noms*). Désobéir, donc, à Wittgenstein, quitte à se cogner la tête contre les murs du langage.

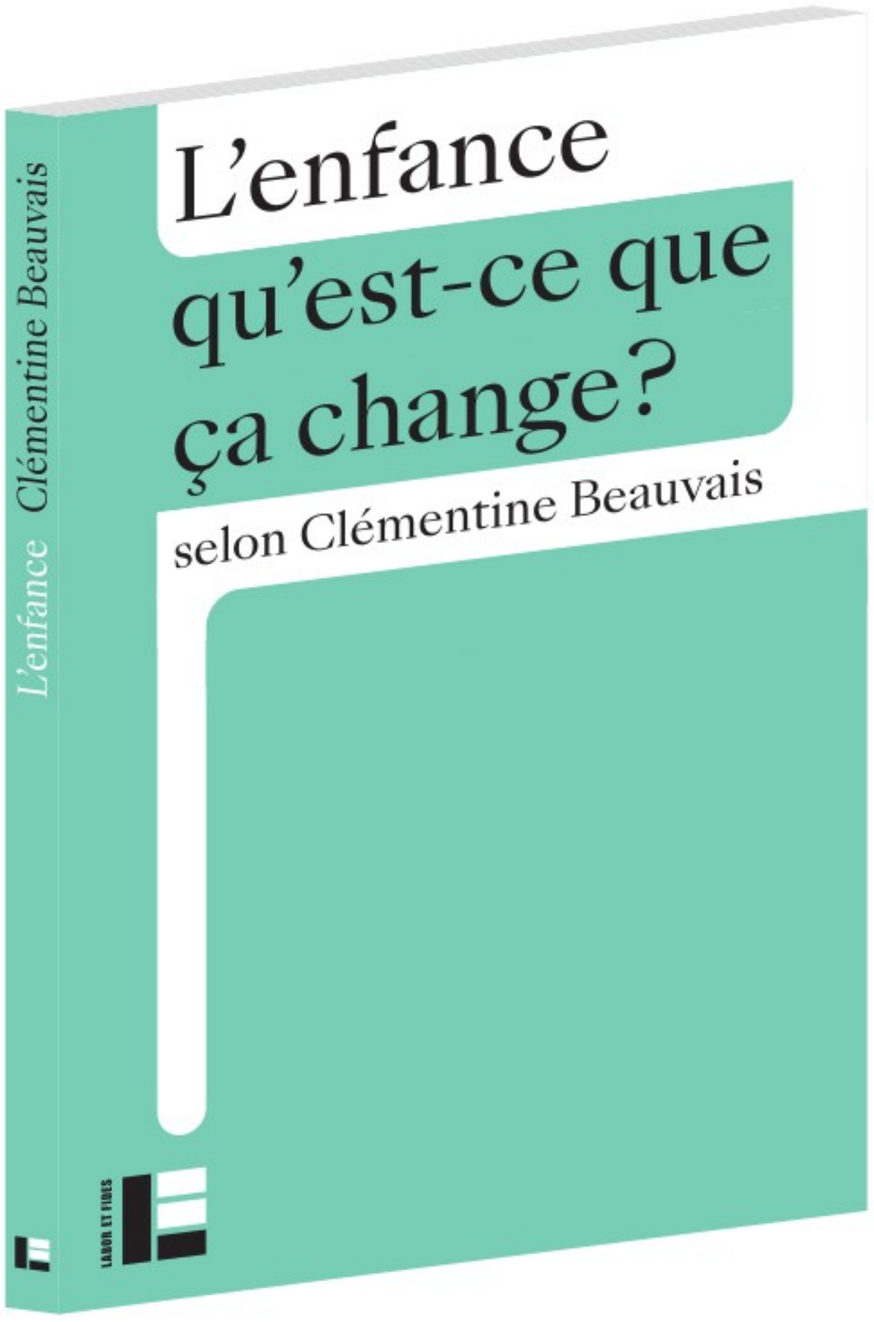
Songeons aux particules élémentaires, tels les électrons ou les quarks : n'étant pas vraiment là, bien en évidence devant nous, elles ne se donnent jamais au travers d'une véritable incarnation. Pour leur donner corps, il faut donc les invoquer par le verbe, comme Valère avait l'art de le faire à propos de toutes choses, qu'elles soient réelles ou imaginaires – à condition, bien sûr, d'extraire le verbe de ses routines en l'envoyant « se faire voir ailleurs ». Comment ? En créant un langage excessif, en inventant de nouveaux mots, des formes d'écriture inédites, des phrases très bizarres. Bref, en distillant une alchimie très *agitée* du verbe, qui, certes, ne permettra pas de saisir ce qu'est *exactement* la matière, mais fera vertigineusement sentir qu'elle n'a rien à voir avec ce que nos répétitives façons de dire nous portent à croire.

M'avait marqué le livre de Valère intitulé *Observez les logaèdres !* Les logaèdres, ce sont des mots, mais en état d'impesanteur, « *pas domestiqués ni au repos comme sont les mots des dictionnaires* ». Ils volent littéralement, tels des sortes d'oiseaux mathématiques à la fois proches du logarithme et membres de la famille du gypaète. Je sais, cela ne veut pas dire grand-chose… mais cela résume bien la grande question qui fascinait tant Valère : d'où vient que notre viande s'exprime ?

À quoi j'ajouterais : « Et fasse de la physique théorique ? » ■

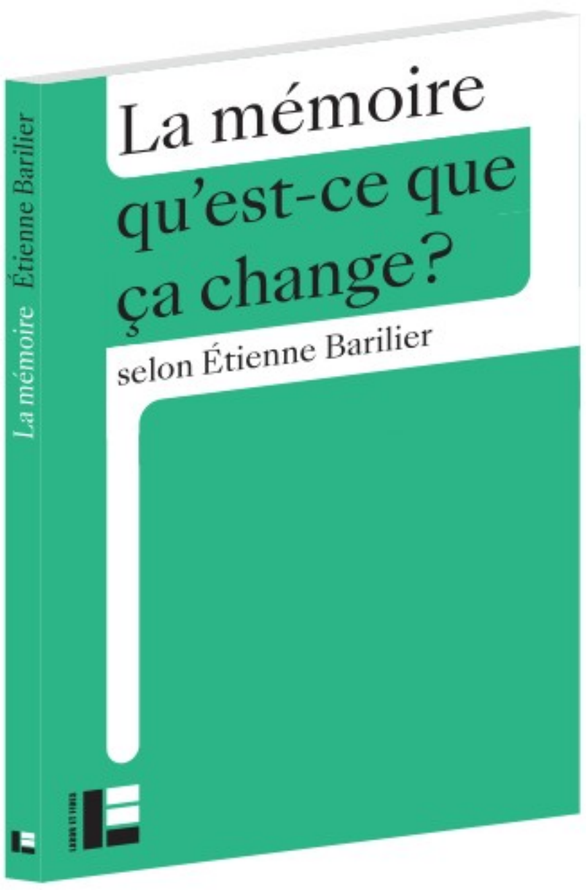
© Serge Picard pour PM ; © Fernand Michaud/wikimedia commons.

Engageons la conversation avec la collection **Qu'est-ce que ça change ?**

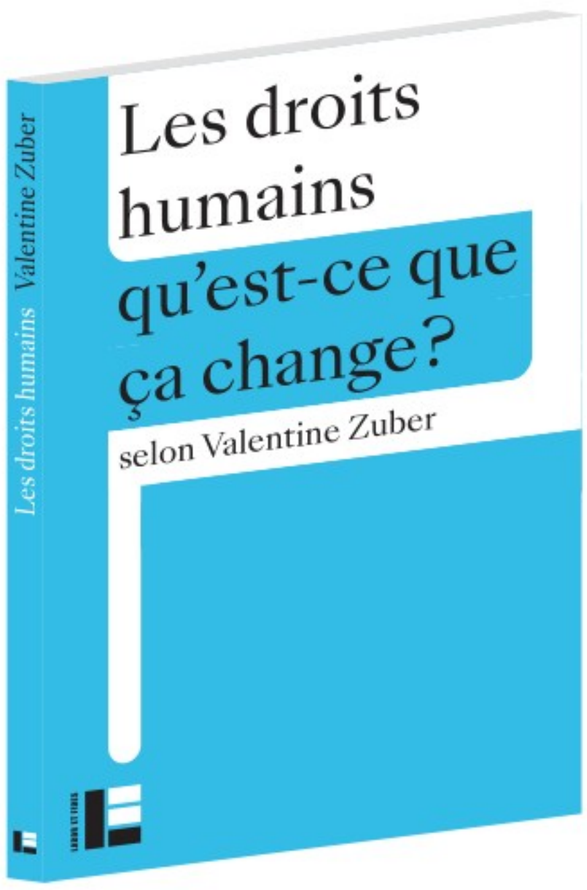


L'enfance, selon Clémentine Beauvais, est la seule expérience commune de marginalité qui pourrait inspirer une société plus juste.

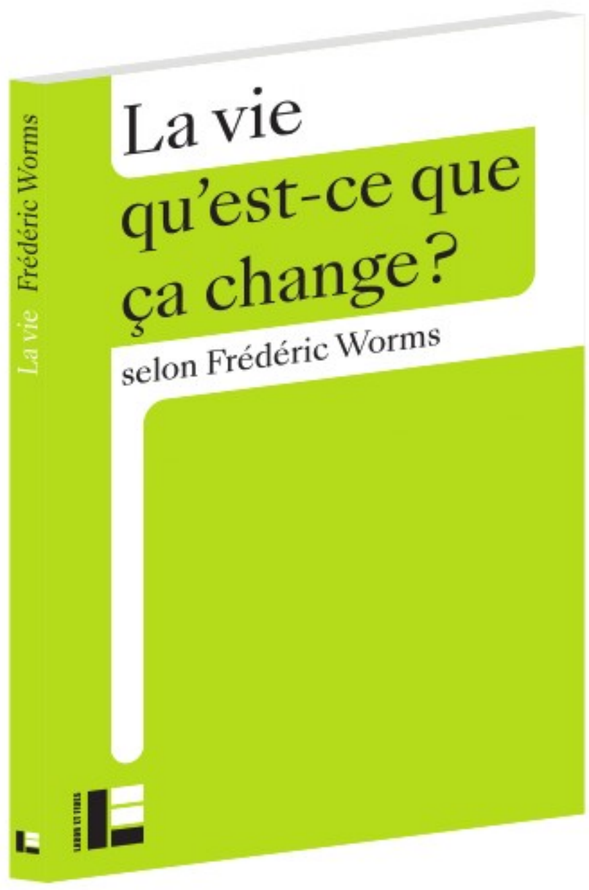
Et selon vous ?



Et selon vous, la mémoire, prison ou trésor ?



Et selon vous, à quoi ressemblerait un monde sans droits humains ?



Et selon vous, qu'est-ce qui est vital ?

Tous les titres de la collection Qu'est-ce que ça change ?

LABOR ET FIDES

www.laboretfides.com

COMMENT BIEN SE DISPUTER ?

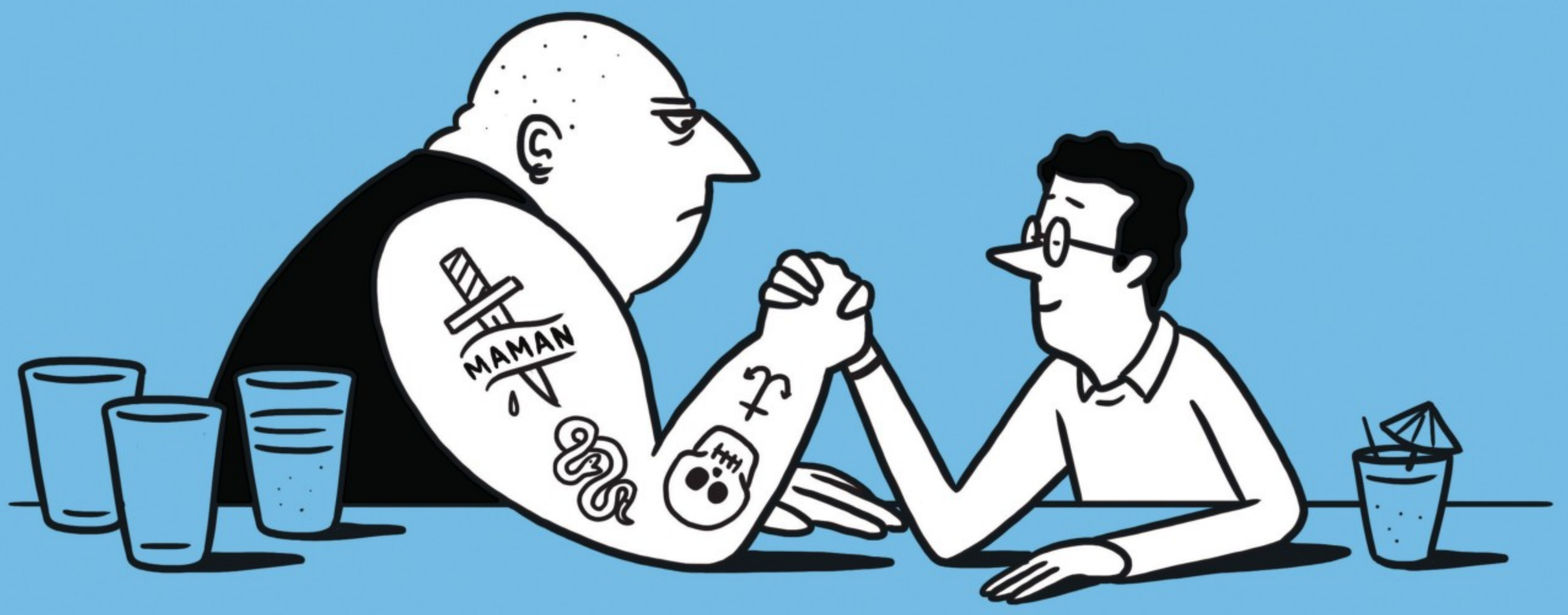


Illustration : © Matt Blease

Autour d'une table – entre amis, en famille ou dans le couple – comme dans la sphère publique et médiatique, il arrive souvent que le ton monte et que les invectives prennent la place des arguments. Alors, comment confronter ses points de vue sans basculer dans le pugilat, défendre la nuance sans mollir et affronter un adversaire sans en faire un ennemi? **C'est la question posée dans ce dossier qui invite à renouer avec l'art de la dispute!**

Parcours de ce dossier

P. 44

Si les querelles et les polémiques saturent autant l'espace public, c'est peut-être que nous avons perdu le sens du dialogue – pas celui qui cherche le consensus à tout prix, plutôt celui qui permet d'étayer des désaccords. La « ***disputatio*** » a pourtant longtemps été enseignée dans les universités comme une discipline philosophique. **N'est-il pas temps d'y revenir?**

P. 50

Pour analyser la mécanique qui conduit à s'arc-bouter sur ses positions et fait capoter toute discussion, nous avons sollicité un expert de la « **polarisation** »: le philosophe et formateur néerlandais **Bart Brandsma**. Il nous explique comment faire baisser la pression en retrouvant le sens de l'intérêt commun.

P. 52

Dans l'intimité, une vaisselle pas faite ou des chaussettes qui traînent peuvent déclencher des tempêtes. Nous avons mené l'enquête auprès de la psychothérapeute **Nicole Prieur**, du philosophe **Maxime Rovere** et de l'écrivain **Abel Quentin**, tous trois spécialistes de la discorde, pour comprendre ce qui déraille et comment y remédier.

P. 56

Les philosophes ne sont pas les derniers à monter sur leurs grands chevaux! De célèbres conflits sont restés dans les annales, comme celui qui a opposé **Voltaire** à **Jean-Jacques Rousseau** ou bien encore **Jean-Paul Sartre** à **Maurice Merleau-Ponty**. Des bisbilles dont nous exposons ici les tenants et les aboutissants.

P. 60

Alain Finkielkraut, **Gloria Origgi**, **Gaspard Koenig** et **Stéphanie Roza**: nous les avons réunis, sûrs qu'ils auraient maille à partir. Ces quatre philosophes s'entendent néanmoins sur une chose: ils sont d'accord pour reconnaître les vertus de la dispute. Chacun livre d'ailleurs ici sa méthode pour faire fructifier les désaccords.



N'hésitez pas à nous transmettre vos remarques sur ce numéro
reaction@philomag.com

Place AU DIFFEREND

La culture du « clash » permanent a détérioré la conversation publique. Mais au lieu de lui opposer l'idéal d'un échange rationnel et policé, peut-être serait-il plus fécond de renouer avec l'art oublié de la dispute cher à Aristote et à Thomas d'Aquin.

Par **MARTIN LEGROS**

La scène se passe à l'aube dans un taxi à Berlin. Ana et Óscar, un couple de trentenaires espagnols, sortent du Berghain, la fameuse boîte de nuit, où ils ont fêté le quatrième anniversaire de leur rencontre… et risqué de se perdre. Alors qu'Óscar a embrassé secrètement une inconnue, il se lance dans une crise de jalousie vis-à-vis de Jorge, un ami d'Ana avec qui il a découvert, en fouillant son téléphone, qu'elle avait de longs échanges.

Ana: *Quoi? Excuse-moi, Óscar. Tu fouilles dans mon téléphone?*

Óscar: *Je veux comprendre ce qui se passe.*

Ana: *Il ne se passe rien!*

Óscar: *Tu te le tapes?*

Ana: *Arrête! Non, je le ferais si j'étais seule. Si je voulais être avec un autre, je te quitterais.*

Óscar: *Je prends, je jette, c'est tout toi.*

Ana: *Le problème dans notre relation, c'est moi. Pas ta méfiance…*

Óscar: *J'ai confiance en toi.*

Ana: *C'est pour ça que tu m'espionnes… Tu sais quel est le problème? Pas que tu penses que je couche ailleurs mais que tu te méfies de moi! Et quand j'essaie d'en parler, tu me regardes comme l'ennemie du couple. Celle qui le sabote. Comme si tu nous défendais contre moi.*

Extrait de la série *Los Años Nuevos* de Rodrigo Sorogoyen, ce dialogue met au jour quelques traits fondamentaux de la dispute. Si elle libère ressentiment et culpabilité, la dispute est aussi une scène où les protagonistes verbalisent leur désarroi et cherchent à « *comprendre ce qui se passe* », comme le dit Óscar. Dans ce taxi, Ana et lui formulent les non-dits: la très maladroite crise de jalousie d'Óscar – qui a le culot de soupçonner Ana d'infidélité au sortir de son incartade – permet à celle-ci, qui ignore ce qui vient de se passer, de lui faire comprendre qu'il ne lui fait pas confiance. La dispute n'est pas seulement un exutoire affectif, c'est un miroir réflexif. Avec la perspicacité d'un analyste, Ana fait ainsi entendre à Óscar qu'il en est venu à la considérer comme « un ennemi du nous ». Résultat: Ana se sent délaissée, non pas au bénéfice de l'inconnue du Berghain, mais de cette instance idéale qu'elle est censée former avec Óscar et dont il se considère le gardien scrupuleux. Car, dans un couple, il n'y a donc pas seulement deux individus qui se font face mais le « nous » qu'ils constituent, un projet commun plein de promesses et de possibilités… La dispute est ici bien plus qu'un emportement passionnel incontrôlé: elle est une scène en forme de miroir où les individus, devenus acteurs de leur propre vie, font l'épreuve ritualisée de ce qui les tient et de ce qui les sépare.

© Amaury Cornu/Hans Luca *via* AFP

Le député communiste André Chassaigne interpelle le gouvernement à l'Assemblée nationale après la mort de migrants en mer le 26 novembre 2024.



L'ÈRE DU « NOUS » CONTRE « EUX »

Nous vivons dans un monde où la dispute fait rage bien au-delà de l'espace purement sentimental. Des « clashs » sur les réseaux sociaux aux engueulades entre piétons et cyclistes sur les trottoirs des grandes villes, ou encore aux vitupérations des politiques à l'Assemblée nationale, qui prennent dorénavant modèle sur les saillies millimétrées des influenceurs sur TikTok, tout se passe comme si nous étions les contemporains d'un climat de zizanie généralisée, de querelle permanente – ce que le philosophe Bart Brandsma appelle la « polarisation » (*lire p. 50-51*). Il désigne là une modalité nouvelle de la conflictualité qui n'oppose plus des groupes clairement identifiés et directement impliqués, mais qui traverse et électrise des pans entiers de la société autour du clivage aussi bien mental que social entre « nous » et « eux »: réacs contre progressistes, jeunes contre boomers, autochtones contre migrants, fascistes contre antifascistes…

Or, comme l'a manifesté récemment la mort du militant identitaire Quentin Deranque après une rixe à Lyon, la polarisation n'est pas seulement idéologique, elle peut déboucher sur une brutalisation physique du désaccord politique. Ce nouveau climat est-il le produit d'une contamination de l'esprit public par l'agressivité qui règne sur des réseaux sociaux dérégulés? Est-ce la conséquence du nouvel âge de la post-vérité, où il n'y a plus de faits partagés susceptibles de canaliser la divergence des opinions? Ou cela découle-t-il de la place prise par les émotions et les identités, dont l'expression est jugée plus importante que les arguments « rationnels » des « sachants »? Toujours est-il que la conversation publique s'est détériorée. Toutes les grandes questions à l'ordre du jour – des éoliennes à l'euthanasie, en passant par Parcoursup – paraissent déserter le cadre de l'échange argumenté pour prendre la forme d'une succession d'emportements éruptifs.

RECHERCHE CONSENSUS DÉSESPÉRÉMENT

Face à ce climat délétère, on pourrait être tenté d'entretenir la nostalgie pour le débat argumenté d'hier, où chacun semblait ouvert aux raisons et aux objections de ses contradicteurs, tous n'ayant en vue que la recherche de la vérité. C'est l'idéal de l'« *éthique de la discussion* » formalisé par le philosophe Jürgen Habermas: si le sujet ne peut plus déterminer dans son for intérieur et par sa seule raison, comme chez Descartes ou Kant, la norme du vrai et du juste, il devrait pouvoir y parvenir en choisissant l'option exigeante d'une discussion ouverte et publique qui le contraint à formaliser des arguments universels et à les exposer aux objections des autres. C'est *la discussion elle-même* qui permet d'échapper au conflit irréductible des valeurs propres à la Modernité – par l'obligation où se trouvent ceux qui y participent d'emprunter les voies des arguments ayant une prétention à l'« *exactitude* », à la « *justesse* » et à la « *sincérité* ». « *Au lieu d'imposer à tous les autres une maxime dont je veux qu'elle soit une loi universelle, je dois soumettre ma maxime à tous les autres afin d'examiner par la discussion sa prétention à l'universalité* » (*Morale et Communication*, 1983).

Noble perspective, assurément! Sauf qu'elle présuppose que le but des individus qui entrent dans une conversation, et le but même de toute conversation, serait, soutient Habermas, « *d'arriver à un consensus rationnel sur tout ce qui a été dit* ». Or rien n'est moins sûr. Outre que les individus qui participent à une conversation y expriment bien d'autres choses que de purs arguments rationnels – des émotions et des revendications, des doutes et des inquiétudes –, il est fort possible que la fin de la conversation elle-même ne soit pas cette quête désintéressée de la vérité et du consensus que lui attribue Habermas. Cela consiste peut-être et avant tout à prendre la mesure d'un différend. L'histoire de la philosophie est d'ailleurs parsemée de grandes querelles – opposant Voltaire à Rousseau ou Sartre à Merleau-Ponty – où se mêlent animosité personnelle et raisonnements sophistiqués (*lire p. 56-59*).

La vigueur et la profondeur d'un échange ne tiennent-elles pas à la rivalité et à la tension polémique qui subsistent chez ceux qui, pour avoir fait le choix pacifique de la parole, ne renoncent pas pour autant à faire reconnaître ce qu'ils vivent, ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, en propre? Or, si l'on admet cette hypothèse « réaliste » sur la conversation, notre rapport à la dispute change du tout au tout: au lieu de s'en prémunir comme du nouveau mal du siècle auquel il faudrait opposer l'idéal d'une conversation policée, on investira la dispute d'une mission positive, à la fois plus modeste et plus féconde: celle de permettre à des interlocuteurs qui se déchirent de prendre la mesure, à la manière d'Óscar et d'Ana, de ce qui les relie… et de ce qui les sépare. Bref, il s'agit alors non pas d'arrêter de se disputer – en faisant semblant d'être d'accord ou en mettant sous le tapis nos désaccords – mais d'apprendre à *bien* se disputer, à mieux se disputer, à se disputer dans les règles de l'art.

APPRENDRE À REMÂCHER SES MOTS

Étymologiquement, « disputer » vient du latin *disputare* (« examiner », « discuter », « raisonner »). On dispute d'un point de doctrine, de philosophie ou d'une opinion parce qu'ils engagent quelque chose de commun – un fait, une valeur, une vérité –, mais on ne dispute pas des goûts et des couleurs, qui sont trop personnels. Si la dispute passe par le langage, elle n'est jamais purement intellectuelle, car elle implique une forme de rivalité entre les interlocuteurs autour d'un bien qu'ils convoitent, de la place qu'ils occupent, de la nature même de leur relation. Nous tendons à opposer la *discussion,* apaisée et distanciée, à la *dispute,* virulente et conflictuelle. L'une serait dédiée à l'examen d'une question, l'autre risquerait toujours de tourner au conflit et au débordement affectif. Mais discuter vient de *discutere* qui veut dire « secouer, frapper des choses distinctes »… Le partage entre la discussion sereine autour d'arguments et la dispute envenimée autour des émotions mérite donc d'être remis en cause.

Dans l'Antiquité, ce clivage n'était pas aussi radical. Selon la mythologie, Éris, la déesse de la discorde – et de l'émulation! –, pour se venger de ne pas avoir été invitée aux noces de Thétis et Pélée, jeta au milieu des convives une pomme d'or avec ces mots gravés: « À la plus belle! »… sans préciser son nom. D'où une rivalité sans fin entre Héra, Aphrodite et Athéna qui entraîna indirectement, *via* le jugement de Pâris et l'enlèvement d'Hélène, la guerre de Troie. De son côté, Aristote nous apprend que la même déesse a donné son nom à une discipline, l'« éristique », l'art de la controverse initié par Euthydème de Chios, un sophiste qui animait des querelles entre écoles philosophiques. Pour Aristote, elle relève d'un



Óscar et Ana dans la série *Los Años Nuevos* (2024), qui met en scène l'intimité d'un couple au fil d'une décennie.

« Le but de toute conversation est-il, comme le soutient Habermas, *"d'arriver à un consensus rationnel sur tout ce qui a été dit"*? Rien n'est moins sûr »



© Captures d'écran : Arte France

usage dévoyé de la logique et de la rhétorique. L'argumentation éristique est celle que choisissent « *ceux qui aiment à lutter de paroles dans des discussions* » et utilisent à cet effet des armes souvent trompeuses: la réfutation systématique, le paradoxe ou le solécisme qui consiste à « *faire bavarder celui qui discute avec eux en lui faisant répéter vainement plusieurs fois la même chose* ».

Mais c'est au Moyen Âge que la dispute est consacrée comme un outil essentiel de la raison. Comme le souligne le philosophe Alain de Libera, « *la* disputatio *est la clé de voûte de la transmission et de la production des savoirs dans l'institution reine du Moyen Âge occidental à partir de 1200: l'Université* ». Formalisée par la scolastique – ce courant qui vise à concilier la philosophie, en particulier celle d'Aristote, avec la théologie chrétienne –, adoptée avec enthousiasme par Thomas d'Aquin, la dispute est enseignée dans les universités comme un protocole ritualisé, qui doit permettre à la fois d'argumenter et d'apprendre. Elle s'intercale entre la lecture et la prédication.

Comment est-ce qu'elle fonctionne? Le Maître commence par donner l'intitulé d'une question à ses élèves. Il désigne ensuite deux intervenants parmi ses étudiants, l'« *opponens* » et le « *respondens* ». La première séance, celle de la *disputatio* proprement dite, est consacrée à la discussion collective des arguments de raison et d'autorité. Elle consiste aussi à préciser et à reformuler l'enjeu dans une question plus précise. Dans une seconde séance, dite « *determinatio* », le Maître apporte la solution à la question et répond aux arguments qui sont apparus. Le recours à la *disputatio* permet donc au Maître de forger sa pensée et à ses élèves ou à son auditoire de se former à cet art à son contact. Lors des questions « quodlibétiques », le Maître peut être mis au défi de répondre à ses élèves sur n'importe quel sujet… tandis que les élèves sont incités à diviser une question en une série de petites disputes, tout en intégrant les objections des contradicteurs. Bref, la *disputatio* est autant un art de parler et d'argumenter que d'écouter le discours des autres pour apprendre ce que chacun dit mais aussi ce que chacun devrait dire et penser en fonction de sa place dans le dispositif. Comme l'affirme Pierre le Chantre, un théologien parisien de l'époque, « *rien n'est pleinement compris, ni fidèlement prêché, qui n'a pas d'abord été mâché sous les dents de la dispute.* »

« La *disputatio* est autant un art de parler et d'argumenter que d'écouter le discours des autres pour apprendre ce que chacun dit »

LA PARADE À L'« ESCRIME MENTALE »

À partir du XIVe siècle, avec le développement de la logique formelle, la *disputatio* prend un tour beaucoup plus rhétorique… et plus polémique: comme la pluralité des réponses possibles laisse place à une unique bonne réponse, fruit du raisonnement ou de la méthode, il est davantage question de l'emporter sur son adversaire. La dispute n'est plus un espace de confrontation, elle devient « *l'art d'avoir toujours raison* », selon le titre d'un traité de Schopenhauer publié en 1864 – ce que le philosophe appelle encore l'« *art de l'escrime mentale* », distinct et parfois contraire à la logique. « *Même quand quelqu'un a raison, il a besoin de la dialectique pour défendre et maintenir sa position. Il lui faut connaître les stratagèmes malhonnêtes afin de savoir comment leur faire face, voire même en faire usage lui-même afin de frapper son adversaire avec ses propres armes.* […] *En suivant les règles à ces fins, aucun intérêt ne doit être accordé à la vérité car généralement on ne sait pas où est la vérité.* »
Aujourd'hui, deux conceptions de la parole publique s'opposent, celle de l'« *escrime mentale* » de Schopenhauer, qui règne en maître sur les réseaux sociaux, et celle de la « raison communicationnelle » en quête d'un improbable consensus, défendue par des philosophes comme Habermas. Mais entre le « clash » à la Schopenhauer et la discussion rationnelle au sens d'Habermas, n'y a-t-il pas place pour une relance éclairée et engagée de la *disputatio*?

En février dernier, dans la grande salle de l'ancienne mairie du IVe arrondissement de Paris reconvertie en Académie du climat, la revue *Sciences critiques* conviait l'anthropologue Philippe Descola et le philosophe Patrick Dupouey à se saisir d'une question centrale de l'écologie contemporaine: « Faut-il se débarrasser de l'idée de nature? » Le dispositif proposé pour en découdre? La *disputatio* médiévale! Philippe Descola a livré, devant un public venu nombreux, sa définition du concept de nature et ses arguments à la fois ethnologiques et philosophiques – c'est-à-dire que l'idée d'un monde objectif extérieur aux humains offerts à l'appropriation et à l'exploitation est absente de toutes les ères de civilisations extra-occidentales et est par ailleurs responsable de la crise écologique. À sa suite, Patrick Dupouey lui a opposé un argument pragmatique assez déroutant: « *Comment pourrait-on s'opposer à l'artificialisation grandissante des sols, des forêts, des mers et des cours d'eau si l'on ne dispose pas de la distinction conceptuelle entre la nature et l'artifice? Certes, toutes les choses qui nous environnent, ma montre comme un chemin de montagne, sont des mixtes de nature et d'artifice. Mais cela n'empêche pas que nous ayons besoin de la distinction conceptuelle pour mesurer la part respective de la nature et de l'artifice dans le réel.* »
Ce à quoi Descola a répondu: « *Si vous vous penchez sur les travaux des scientifiques qui mesurent l'artificialisation des sols, à coups d'analyse chimique des intrants, vous ne trouverez jamais, dans aucune de leurs contributions, le concept de nature. Mis à part dans le titre de la revue du même nom, l'idée d'une entité générale qui unirait tous les phénomènes naturels est, pour les scientifiques, un mythe inutile. Inexistante dans la science, la nature est tout aussi égarante dans le combat politique où ce sont des entités mixtes, d'humain et de non-humains qui sont engagées.* »

Au terme de deux heures de ce débat enlevé, le match n'était pas plié. Mais l'auditoire semblait avoir une vue plus fine et plus juste de ce qui sépare les deux camps et de la position que chacun pouvait adopter sur l'échiquier écologique. Comme Óscar et Ana, au sortir du Berghain, aucun consensus incontestable n'a été dégagé, mais chacun était comme lesté et augmenté par l'esprit de la dispute et de ses bienfaits. ■

Mettre 10 TERMES à la discussion

Par **IRIS ARDEOIS**

« Polémique », « querelle » ou « clash », les mots pour désigner la dispute varient en fonction de la virulence des oppositions, de la nature des enjeux ou du ton emprunté. Passage en revue.

« Pugilat »

Ancêtre de la boxe, le pugilat est un combat à coups de poing qui s'est développé dans l'Antiquité. Selon Diogène Laërce, le sage Pythagore aurait même été pugiliste. Faut-il donc frapper pour accéder à la sagesse ?

« Clash »

Anglicisme, le « clash » (« combat », « collusion » en anglais) désigne un affrontement verbal ultraviolent où les interlocuteurs, en proie à un désaccord profond, empruntent pourtant la voie de l'outrance pour discréditer, voire « canceler » leur adversaire. C'est une polémique où, comme le regrettait déjà Albert Camus, *« nous ne vivons plus dans un monde d'hommes mais dans un monde de silhouette »*.

« Débat »

Le débat est un affrontement réglé d'arguments, où l'on s'écoute pour mieux se contredire. Chez Socrate, il prend la forme du dialogue : feindre l'ignorance, piquer l'ego, faire accoucher les idées. Chercher la vérité… ou gagner des points ?

« *Disputatio* »

Au Moyen Âge, la *disputatio* consistait en un débat public sur un sujet donné. Nous devons ce mot à Cicéron, qui l'emploie pour la première fois dans *Les Tusculanes*.

« Querelle »

La querelle désigne à la fois des affrontements ponctuels relevant de conflits personnels et des grands désaccords structurant le champ intellectuel. De la querelle des universaux (touchant à la nature des concepts) au Moyen Âge à celle qui oppose à l'aube de la Modernité Anciens et Modernes *(lire p. 57)*, elle irrigue toute l'histoire de la littérature et de la philosophie.

« Discorde »

La discorde est une dissension violente qui dresse plusieurs personnes les unes contre les autres, à l'instar de la déesse Éris précipitant la guerre de Troie. Pour Voltaire, la discorde est ainsi *« le plus grand mal du genre humain »*, rien que ça !

« Polémique »

Dérivée du grec *polémos* qui signifie « belliqueux », la polémique est une vive controverse publique, qui passe le plus souvent par l'écrit. Héraclite voyait même en *polémos* personnifié le *« père de toute chose »*.

« Embrouille »

Terme familier, l'embrouille désigne autant une dispute qu'une situation confuse destinée à tromper. Dans son *Art d'avoir toujours raison*, l'astucieux Schopenhauer encourage son lecteur à *« brouiller les pistes »* et à *« susciter la colère de l'adversaire »* pour gagner un débat.

« Affaire »

De Dreyfus à Depardieu, l'affaire est une dispute où se joue le destin, souvent judiciaire, d'un homme justement ou injustement poursuivi pour un crime qui engage une valeur, un principe ou un droit universel. D'où son retentissement.

« Controverse »

Discussion suivie sur une question nourrie par des arguments et des opinions opposées, la controverse est une arène conflictuelle censée permettre de trancher un différend moral, scientifique ou politique. Elle est révélatrice des croyances d'une époque, à l'instar de celle organisée par Charles Quint à Valladolid en Espagne, à la fin du XVI[e] siècle, entre le dominicain Bartolomé de las Casas et le théologien Juan Ginés de Sepúlveda s'opposant sur la question décisive de savoir si les Indiens d'Amérique ont une âme et peuvent ou non être mis en esclavage. Une controverse qui n'aurait jamais eu lieu d'être.

« LA POLARISATION A BESOIN DE CARBURANT, et les discours sur l'identité sont un bon combustible »



Le philosophe **Bart Brandsma** a fait de la « polarisation » le sujet de sa réflexion – dans *La Société polarisée* (Payot, 2025) – mais aussi un outil conceptuel pour désamorcer les conflits. Formateur auprès de collectivités et d'acteurs de terrain, il explique sa méthode pour faire descendre la pression.

Propos recueillis et traduits par **CÉDRIC ENJALBERT**

Comment la notion de « polarisation » vous est-elle venue ?

BART BRANDSMA : L'idée a surgi alors que je travaillais comme journaliste à la Société néerlandaise de radiodiffusion musulmane, où j'ai été classé parmi les « non-musulmans », comme s'il n'y avait que deux types de personnes. En tant qu'ancien étudiant de philosophie politique, j'ai voulu comprendre la nature de cette dynamique. On pourrait remplacer le terme de « polarisation » – moralement neutre – par « pensée du nous contre eux ». Le phénomène n'est pas nouveau, il est déjà présent dans Bible, notamment à travers la figure du bouc émissaire. Mais il a pris une ampleur inédite avec les réseaux sociaux.

Quelle différence faire entre le conflit et la polarisation ?

La beauté du conflit est qu'il est visible, qu'il se déploie dans un temps et dans un lieu définis. Quand les agriculteurs manifestent sous la tour Eiffel avec leurs tracteurs, il est possible d'identifier des « propriétaires du problème » : les manifestants, la police, le maire… De tels conflits sont « gérables ». La polarisation, elle, n'a ni temps ni lieu. Elle est une construction mentale, qui n'implique personne directement. Une forme de pensée « nous contre eux » appliquée à ce cas concret pourrait être de souligner l'opposition entre la ville et la campagne ou entre le peuple et les élites. La polarisation a besoin de carburant, et les discours sur l'identité sont un bon combustible. Mais elle se nourrit aussi des conflits. Récemment, la mort de Quentin Deranque a ainsi accentué la polarisation entre l'extrême droite et l'extrême gauche, renvoyées dos à dos dans les médias et la sphère politique.

Vous distinguez schématiquement cinq rôles dans un phénomène de polarisation. Quels sont-ils ?

D'abord, des « *instigateurs* » créent un champ de tension entre deux pôles opposés, avec des prises de position en noir et blanc. Ensuite, ils tentent de faire monter la pression et de rallier des « *partisans* ». Entre ces extrêmes, il y a un « *milieu* », essentiel au bon fonctionnement démocratique. Celui-ci regroupe une majorité sans opinion tranchée. Dans un processus de polarisation, cette position médiane est la cible des extrêmes, elle se resserre : les instigateurs ont un ennemi – le pôle opposé –, mais leur cible, c'est ce groupe silencieux. C'est là qu'ils peuvent gagner du terrain. Les dirigeants politiques comme Donald Trump savent comment exciter les passions intestines, « parler au ventre » en favorisant les comportements irrationnels, voire en désignant des « *boucs émissaires* ». Enfin, les « *bâtisseurs de ponts* » essaient d'avancer des contre-récits pour désamorcer les conflits et entretenir le dialogue, mais au-dessus des parties.

Vous mentionnez votre dette à l'égard de la pensée de René Girard. Qu'en retenez-vous ?

René Girard montre que les conflits ne naissent pas de nos différences mais, au contraire, du fait que nous désirons la même chose, ce qu'il a appelé le « *désir mimétique* ». Selon cette théorie, nos choix de vie sont médiatisés par autrui, que nous

© Suzanne Klaver



Personnes rassemblées devant le bâtiment de Sciences Po à Strasbourg, le 22 février, en hommage à l'étudiant néofasciste Quentin Deranque, décédé après une rixe avec des militants d'extrême gauche le 12 février.

imitons et avec lequel nous entrons en rivalité pour la possession d'un bien. Autrement dit, si l'autre est le modèle de mon désir, il en est aussi l'obstacle! René Girard laisse donc penser que le conflit n'est pas exceptionnel. Il constitue même la toile de fond de nos existences.

Chercher la dépolarisation, est-ce tendre à la dépolitisation?

Je ne suis pas le prophète de la dépolarisation! Bien sûr que les oppositions idéologiques sont essentielles au débat politique. La philosophe Chantal Mouffe, qui a défendu la vertu des rapports agonistiques, rappelle que l'eau stagnante se met à puer. Dans une démocratie, nous avons besoin de la polarisation, c'est le cœur de la politique. Sans elle, toute la société serait à l'arrêt. Nelson Mandela a lui-même polarisé la société sud-africaine dans le sens d'un progrès. Mais le poison est dans la dose. Il y a deux types d'activisme: celui des barricades et celui, quasiment invisible, qui consiste à jouer son rôle dans le groupe du milieu, en cultivant la nuance. Ces deux rôles sont nécessaires. Toute la question est de savoir lequel jouer, à quel moment. Quand je travaille avec des maires de grandes villes en Belgique ou aux Pays-Bas, je les aide à cartographier une situation polarisée et je les invite à se demander où ils veulent se situer sur cette carte. Être instigateur? Influencer la zone médiane? Créer des passerelles?

La notion de polarisation convient-elle aussi dans l'intimité, dans un contexte familial ou amical?

Oui, ces rôles s'appliquent également au niveau « micro ». La logique « eux contre nous » peut, par exemple, se traduire par « ma famille contre ma belle-famille ». Ou, dans une entreprise, par une opposition entre deux générations et deux ethos de travail.

À quelle condition un dialogue peut-il être fructueux?

À la différence du débat, je crois que le dialogue ne porte ni sur les faits ni sur les opinions. Il consiste surtout à poser les bonnes questions. Quiconque veut organiser un dialogue doit commencer par réunir les bons interlocuteurs, en cherchant à renforcer la position médiane, celle du groupe du milieu, le moins audible. Souvent, les instigateurs sont invités à y participer alors qu'ils ignorent comment dialoguer, ne sachant que lancer des répliques percutantes. Assumer la nuance requiert ensuite une grande capacité d'écoute. Généralement, l'échec se produit si vous essayez d'appliquer une stratégie de polarisation sur un conflit. J'ai ainsi eu à faire à un conflit entre des agriculteurs locaux utilisant beaucoup de produits chimiques. Les riverains ont commencé à manifester pour s'y opposer. Un sérieux débat s'est créé entre, d'un côté, des écolos classés à gauche et, de l'autre, la logique entrepreneuriale des cultivateurs. Dans les médias, cette dispute était présentée comme une opposition « eux contre nous ». Mais il y avait en fait bien un lieu et un temps définis, ainsi que des « propriétaires du problème ». Je ne l'ai pas vu à temps, mais il aurait été possible de résoudre efficacement ce conflit sans faire appel à la dépolarisation.

Peut-on vraiment apprendre à s'écouter?

L'écoute nécessite surtout de la pratique! J'ignore ce qu'il en est en France, mais aux Pays-Bas, en Belgique ou en Angleterre, les enfants apprennent à défendre leurs opinions personnelles et beaucoup moins à écouter le point de vue d'autrui. Car écouter n'équivaut pas au simple fait d'arrêter de parler. C'est un mouvement d'attention tendu vers l'autre, qui demande intelligence et empathie. Parmi les outils de la dépolarisation, on peut également veiller à changer de ton, en ne cherchant pas à moraliser son interlocuteur. On peut aussi changer de « groupe cible », en s'adressant au groupe du milieu plutôt que d'entretenir la rivalité entre les pôles extrêmes. On peut enfin changer de sujet et ne pas se concentrer sur les questions identitaires. Sur un thème comme la « sécurité », les instigateurs pointent du doigt des maux et des personnes. Mais on peut aussi préférer se poser des questions collectivement: que pouvons-nous faire pour nous sentir en sécurité? Comment collaborer avec la municipalité ou la police? Qui nous empêche d'atteindre ces objectifs? C'est une démarche moins simpliste et qui apporte de la cohésion. ■

© Jean-Marc Loos/L'Alsace/Maxppp



JE TE HAIS… moi non plus

C'est paradoxalement avec nos proches – partenaires, famille, amis, collègues – que nos disputes dégénèrent le plus. Afin de comprendre les ressorts de cet art de la guerre si particulier, nous avons interrogé la psychothérapeute **Nicole Prieur**, le philosophe **Maxime Rovere** et le romancier **Abel Quentin**.

Par **MICHEL ELTCHANINOFF**

Tout a commencé par un tube de dentifrice, il n'était pas rebouché. Par une chaussette, elle traînait. Par un coup de fil qu'on a tardé à passer, une blague mal comprise, un vieux souvenir mal digéré. C'est allé très loin. Le couple s'est séparé. De vieux amis ne se parlent plus. Le frère et la sœur sont fâchés à vie. De jeunes parents refusent de voir les leurs et leur interdisent toute visite à leurs petits-enfants.

C'est dans le salon ensoleillé d'un immeuble haussmannien de Paris que j'écoute ces histoires vraies. La psychothérapeute qui me les raconte, souriante et détendue, lâche : « *Certains patients commencent à me parler du repas de Noël et de ses inévitables disputes dès le mois de septembre. C'est fou comme ce moment de réunion familiale cristallise les choses !* » Nicole Prieur travaille sur les relations familiales, notamment avec des enfants. Formée à la philosophie et à l'hypnose, elle a publié, souvent avec son mari psychanalyste, des ouvrages consacrés à la trahison ou à l'argent dans le couple. Quand Bernard, l'époux en question, passe une tête dans le salon, je m'empresse de lui demander si le couple se dispute souvent. « *Tout le temps* », me répond-il en riant, avant de rectifier : « *Non, souvent, parce qu'il y a des points sur lesquels nous ne sommes pas d'accord. Nous engueuler nous permet de nous accorder… ou bien d'accepter qu'il faut faire avec. Mais au moins ce n'est pas mis sous le tapis.* »

Comment se fait-il que ces deux-là soient ensemble depuis plus de cinquante ans alors que Nicole Prieur constate « *une demande massive de couples venant demander de les aider à ne pas se disputer* » ? Pourquoi leurs disputes à eux n'ont pas de conséquences aussi dramatiques ? Dans leur livre *Disputez-vous bien !*, paru l'an passé chez Robert Laffont, Nicole et Bernard Prieur tentent de montrer que la dispute ne mène pas nécessairement à la rupture. Ils assurent qu'il existe des « *disputes saines* ». Selon eux, « *elles ouvrent un dialogue fécond qui aide chacun à sortir de son brouillard émotionnel, à trier ce qui dépend* ●●●

© Ryan Schude

de soi, de l'autre, du contexte, on met à plat les demandes, les possibles et les limites de chacun ». L'ouvrage propose même au lecteur de devenir « *un artiste de la dispute* ».

DÉSAMORCER AVANT DE DÉGOUPILLER

C'est pour tenter d'être convaincu que je rencontre Nicole Prieur. Se dispute-t-on aujourd'hui plus qu'avant ? Oui, répond-elle, car « *nous vivons à une époque où existe un désir très fort d'affirmer sa singularité. Cela ne peut qu'engendrer plus de disputes* ». Selon la psychothérapeute, un autre facteur rend la dispute presque insupportable à beaucoup d'entre nous : « *Le monde est devenu très angoissant, avec des menaces géopolitiques, politiques, écologiques, sociales… Les gens ont donc envie que leurs relations privées soient d'autant plus harmonieuses que le monde est devenu chaotique. La famille, les amis, sont désormais le lieu où l'on aimerait être compris. Or on découvre que c'est aussi le lieu de la violence et de l'injustice. D'où cette détresse face aux disputes.* »

Que peut faire la psychothérapie ? D'abord, démonter les rouages inconscients de ces paradoxes, par exemple dans les conflits entre enfants et parents. À notre époque des enfants choisis, explique Nicole Prieur, « *les parents font tout pour rendre leurs enfants heureux. Un enfant reçoit énormément de dons – la vie et tous les soins qu'on lui prodigue. Il est donc en situation de dette. Son sentiment de loyauté vis-à-vis de ses parents répond à cette conviction de leur devoir quelque chose* ». Mais comme les parents projettent souvent leurs rêves sur leurs enfants, ces derniers doivent pouvoir se défaire de ces projections et donc se montrer déloyaux. « *Cela provoque évidemment des tensions… et des disputes.* » Nicole Prieur me raconte le cas d'une jeune fille élevée de manière très rigide, dans un milieu catholique très conservateur, qui est homosexuelle. Cela crée des étincelles dans la famille.

Plus généralement, existe-t-il un fond d'hostilité envers les autres – et les proches en particulier – chez l'être humain ? Pour Nicole Prieur, les disputes « *défensives* » existent bel et bien : « *Quand on a l'impression que l'intrusion d'un autre dans notre espace constitue une menace, on peut avoir une réaction spontanée de survie qui manifeste notre agacement et éventuellement notre agressivité à l'égard de l'autre. Le seul but est alors notre propre protection. C'est ce qu'il se passe entre jeunes enfants dans le bac à sable.* » En revanche, ce qu'elle appelle les « *disputes saines* » relève « *de l'amour de l'autre et du désir de protéger et d'améliorer la relation, de se rapprocher de l'autre* ». Il existe donc les disputes qui éloignent et celles qui naissent du désir d'être plus proches.

Cela signifie-t-il que les disputes sont fatales dans les relations entre parents et enfants, dans le couple, entre amis ou entre collègues ? Et si c'est le cas, les psys peuvent-ils réellement éteindre ces explosions ? « *Nous leur proposons d'essayer d'entendre ce que disent leurs disputes : qu'est-ce qu'elles racontent de leur relation ?* » explique Nicole Prieur. La clé est de comprendre que si la dispute explose, c'est qu'on n'a pas encore mis des mots sur des angoisses et des émotions qu'on n'a pas encore réussi à cerner. Ai-je trop idéalisé mes parents ? Mon conjoint est-il là pour me sauver ? Dois-je être d'accord sur tout avec ma sœur ? Ai-je le droit de travailler différemment des autres ? Au fond, la dispute « *nous aide à mettre en mots sur ce qui nous blesse et à mieux connaître nos propres besoins* ». Les solutions qui en émergent peuvent paraître un peu dérisoires, par exemple lorsque les conjoints se mettent d'accord pour faire attention aux chaussettes qui traînent… une semaine sur deux. Mais le plus important est sans doute d'enclencher un processus de discussion qu'il vaut mieux faire émerger que taire dans la rancune. Lectrice du philosophe Emmanuel Levinas, Nicole Prieur considère la dispute comme une « *rencontre éthique* » qui pose brutalement la question de savoir « *comment le regard de l'autre, bien qu'il soit perturbant, peut m'apprendre quelque chose de nouveau sur moi* ».

Il y a tout de même un écueil à cette vision optimiste de la dispute : « *Comme le pensait le psychanalyste Donald Winnicott, le poids du négatif dans l'inconscient est bien plus lourd que celui du positif. Concrètement, cela signifie que ce qu'on attend de l'autre, mais qui ne vient pas, aura un poids supérieur à ce que l'on en reçoit.* » On n'a donc pas fini de se disputer… Peut-on au moins limiter les dégâts ? Oui, assure Nicole Prieur. D'abord, en essayant de désamorcer la tension qui monte. Puis, en comprenant que ce que l'autre vous reproche ne s'adresse pas forcément à vous. Enfin, en prenant le temps de respirer avant de se jeter à corps perdu dans l'engueulade, avant de répondre. Et en n'oubliant pas de se réconcilier de la manière qu'on voudra.

TURBULENCES DANS LE SYSTÈME

Pour explorer le sens éthique de la dispute, j'appelle le philosophe Maxime Rovere. Il a publié un ouvrage dont le titre porte un épineux paradoxe : *Se vouloir du bien et se faire du mal* (Flammarion, 2022). Pour lui comme pour Nicole Prieur, la dispute révèle la primauté des interactions sur nos intentions, voire sur nos actes. Selon lui, une relation est un « *système incomplet, au sein duquel chacun est complémentaire de l'autre* ». De ce point de vue, la dispute est donc « *rarement le fruit d'une mauvaise intention, mais plus souvent le fruit d'un système imparfait qui cherche à s'améliorer en créant des crises, c'est-à-dire des turbulences* ». Je proteste : la violence de la dispute n'est-elle donc qu'une affaire « *d'ajustement* » au sein d'une structure en mouvement ? Pas seulement, car « *le mystère, c'est pourquoi ça fait mal* ». Aux yeux de Maxime Rovere, c'est précisément parce que, dans les mots blessants, le débordement d'émotions, « *l'autre nous révèle ce que nous ne connaissons pas de nous-même* ». C'est donc lui qui « *détient les clés* » de soi. Si la dispute surprend et déstabilise, c'est parce que nous idéalisons l'amour. Elle porte pourtant en elle un « *processus d'amélioration* ».

Mais comment écouter ce que l'autre révèle de nous, alors que les paroles prononcées sont difficiles à entendre, voire de mauvaise foi ? « *Pour accueillir la souffrance* », répond le philosophe, la première chose à faire est « *d'avoir moins peur de la souffrance* », car c'est elle qui s'exprime. C'est en la refusant qu'on l'aggrave. Il faut donc « *lui laisser sa place, sa vérité* ». Laisser passer un peu de temps avant de répondre est alors indispensable : « *On n'y arrivera pas du premier coup, mais plus on s'entraîne, plus c'est facile.* » Face à un courriel qui le met en colère, il a appris à rédiger une réponse mais à ne pas l'envoyer – quitte à le reprendre un ou deux jours plus tard. Quoi qu'il en soit, « *tant que vous n'aurez pas changé ce que la dispute vous appelle à transformer en vous, elle reviendra, identique* ». Aucun moralisme dans cette approche, car, au fond, dans une dispute, il n'y a rien à faire : « *Quand ça gratte, ça pique, ça crie, ça*

« Tant que vous n'aurez pas changé ce que la dispute vous appelle à transformer en vous, elle reviendra, identique »

MAXIME ROVERE

crisse, le mieux est d'écouter tous ces sons, toutes ces voix, laisser faire et avoir conscience du silence qui suit la dispute. » Finalement, « *éviter les disputes, c'est exclu. Faire l'éloge de la dispute, c'est bête. Mais une vie sans dispute serait une vie sans vie. On apprend à se disputer comme on apprend à vivre. Pas à bien se disputer, mais peut-être à mieux le faire qu'avant* ». Pas de méthode, donc, mais un cheminement.

APPRENDRE À BAISSER LA GARDE

Nos vies affectives peuvent-elles néanmoins s'abstraire de ce qui se passe au-dehors? Dans le système instable que décrivent, chacun à leur façon, Nicole Prieur et Maxime Rovere, le bruit du monde fait irruption et alimente nos empoignades. S'il fallait s'en convaincre, il n'y a qu'à se rappeler notre dernière prise de bec sur la politique, les affaires du monde ou l'écologie. Ou lire les romans d'Abel Quentin. Dans *Sœur* (2019), l'écrivain se met dans la tête d'une adolescente qui se convertit à l'islam radical avant de verser dans le terrorisme. Dans *Le Voyant d'Étampes* (2021), un intellectuel des années 1980 est victime d'une chasse aux sorcières wokiste. *Cabane* (2024) raconte les désillusions et les déchirements de pionniers de la prise de conscience écologique. Les fracas idéologiques s'incarnent dans de fracassantes engueulades publiques, de couple ou en famille. Selon Abel Quentin, « *nos disputes d'aujourd'hui sont plus violentes qu'il y a quelques décennies ou même quelques années. Mais, simultanément, beaucoup d'entre nous développent une sensibilité très éruptive et recherchent des espaces de confort et de sécurité, loin d'une altérité subie qui les agresse trop* ». Nous sommes à la fois plus fragiles et plus agressifs.

Cette situation rend la réconciliation plus difficile. Pour le romancier, « *sortir de la dispute, en famille ou dans un couple, passe par la capacité à reconnaître ses torts ou à admettre qu'on s'est trompé, sans pour autant avoir l'impression de donner à l'autre des armes pour nous enfoncer davantage. Ce geste permet de débloquer la situation conflictuelle* ». Mais si l'on a en face de soi quelqu'un qui veut vous détruire, on s'interdit cette concession. On retrouve cette spirale en politique : « *Des dirigeants comme Trump ou Mélenchon ont pris pour règle de ne jamais reconnaître leurs erreurs. Ce serait passer pour un faible. Nous vivons une époque où l'on valorise le guerrier qui ne baisse jamais la garde. Or c'est une vision perverse de la dispute. Dans une société où plus personne n'accepte de perdre la face, où tout est un combat pour l'image de soi, le combat devient sans merci.* » Ces attitudes se déplacent dans nos vies privées : « *La dispute ressemble au dilemme du prisonnier : on préfère être perdants tous les deux que d'accorder la victoire à son adversaire.* » Dans ses romans, Quentin décrit la famille comme un lieu guerrier, avec une façon de marquer son territoire, d'opérer des replis stratégiques.

La cause ultime de ce phénomène est à chercher dans le « *critère technique* », si l'on en croit Abel Quentin, disciple du philosophe Jacques Ellul. Dans ses pas, le romancier considère qu'elle détermine la sphère politique et médiatique. Avec les réseaux sociaux, le fait de ne pas être en présence de celui avec qui l'on se dispute contamine la dispute en face à face. Il cite un extrait d'un article d'Albert Camus « Le temps des meurtriers », paru en 1949 : « *Celui que j'insulte, je ne connais plus la couleur de son regard. Grâce à la polémique, nous ne vivons plus dans un monde d'hommes, mais dans un monde de silhouettes.* » « *Je trouve cette idée extraordinaire,* commente Quentin, *car nous vivons dans un monde de plus en plus dématérialisé, tandis qu'on est quand même plus obligé par la présence réelle de l'autre.* » L'habitude que nous avons prise de nous insulter sur les réseaux « *rejaillit sur le cercle intime* » et rend la dispute plus âpre. S'il a existé un art de la dispute, nos habitudes numériques le défont : « *Certains seuils de tolérance sont abaissés, et une habitude de la violence s'installe.* »

Quant à la pratique croissante de dialogue avec les intelligences artificielles (IA) génératives, elle développe un irénisme factice. L'altérité y est, d'après Abel Quentin purement et simplement éliminée. Grandir avec une IA qui valide tout ce que vous dites sans jamais vous contredire vous fait perdre l'art de la dispute réelle : « *Être en permanence sous la perfusion d'un courtisan numérique ne nous aide vraiment pas à nous apprendre à nous disputer. Les vrais conflits deviennent alors d'autant plus violents.* »

Malgré leurs différences d'approche et d'analyse, la psychothérapeute, le philosophe et le romancier nous aident sans doute à mieux traverser les disputes. D'abord, il ne sert à rien de les nier – en adoptant une attitude boudeuse ou méprisante –, ni de se perdre totalement en elles. Il faudrait parvenir à écouter ce que l'autre a à nous dire, savoir reconnaître ses propres torts, et en même temps chercher à comprendre, voire à interpréter l'irritation d'autrui. Sans partir au quart de tour, ils nous conseillent de prendre le temps de répondre aux reproches mais aussi d'essayer de saisir d'où ils proviennent et à qui ils s'adressent. Il faudrait donc réussir à écouter à la fois la lettre et l'esprit du désaccord, et à en faire une épreuve transformatrice pour tous. Difficile de dire s'il existe réellement un art de la dispute. Mais un art de la traverser sans trop se faire mal, peut-être. ■

Maîtres ÈS DISCORDES



© *Saint Pierre et Saint Paul*, de Daniele Crespi (1598-1630), Pinacoteca Nazionale di Brera, Milan © AME/opale photo

Le moteur de la philosophie, c'est peut-être la querelle. **Nicolas Tenaillon**, professeur en classes préparatoires et auteur de *L'Art d'avoir toujours raison (sans peine)* (Philosophie magazine Éditeur, 2016), analyse comment les penseurs fourbissent leurs arguments à travers trois grandes querelles emblématiques.

BOILEAU contre **PERRAULT**



La querelle des Anciens et des Modernes



Commençons par la plus célèbre querelle de la fin du XVII[e] siècle, querelle littéraire qui opposa les « Anciens » (ou « Antiques ») et les « Modernes ». L'objet du débat ? L'imitation. Faut-il imiter les Anciens parce qu'ils restent des modèles inégalables ou bien doit-on s'en affranchir pour mieux louer le sublime du règne de Louis XIV ? Les prémices de la querelle se font sentir chez le libertin Charles Saint-Évremond qui dénonce dans *Sur les poèmes des Anciens* (1685) « *cet esprit de fables et de faux mystères* » si caractéristique d'Homère ou de Virgile, auquel il oppose « *le génie de notre siècle* », celui des recherches de Galilée, où les cieux ne sont plus « *la demeure éternelle de tant de divinités* » mais, désormais, un « *espace immense et fluide* ». C'est toutefois Charles Perrault, l'auteur des contes, qui met le feu aux poudres le 27 janvier 1687 en lisant à l'Académie, dont il est un membre éminent, le poème *Le Siècle de Louis le Grand*. Il y affirme que : « *Platon, qui fut divin du temps de nos aïeux / Commence à devenir quelquefois ennuyeux* » et ose comparer, pour le lui préférer, « *le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste* ». Scandale ! La Fontaine, partisan des Anciens, rétorque dans son *Épître à Huet* : « *Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains, / On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.* » Diplomate, il précise cependant : « *Mon imitation n'est point un esclavage.* » Plus mordant, Racine renchérit : « *Il faut bien que ceux qui ne peuvent atteindre les anciens les décrient.* »

Les choses s'enveniment lorsque Boileau théoricien de l'art poétique, imité du poète latin Horace, s'en prend à Perrault : « *Un auteur négligé croit toujours écrire mieux que Virgile.* » C'est désormais entre les deux hommes que se concentre le débat d'idées. Il s'étale sur dix années. Entre 1688 et 1697, Perrault fait paraître pas moins de quatre volumes sur le *Parallèle des Anciens et des Modernes* pour démontrer la supériorité de ces derniers dans tous les domaines : littérature, astronomie, guerre, géographie, navigation, etc., tandis que Boileau lui répond dans ses *Réflexions sur Longin* (1694), le penseur latin du sublime. Leurs arguments ? Parmi ceux avancés par Perrault, retenons celui du progrès car les Modernes ont su tirer profit des découvertes des Anciens, lesquels ne sont pas irréprochables s'il est vrai que « *l'admiration qu'on a pour les Anciens vient souvent de ce qu'on ne les examine point* » (tome I) : loin de décliner, le génie humain s'épanouit davantage sous le règne de Louis XIV. Et ce, d'autant plus que « *la religion chrétienne a élevé les mœurs, et par conséquent les ouvrages de l'esprit* » (tome II). Enfin, le goût du public pour les Anciens se périme, ce qui prouve que « *les règles ne sont bonnes qu'autant qu'elles plaisent* » (tome III). Ce à quoi Boileau répond que si les Anciens sont si respectables, c'est parce qu'ils sont inoubliables : « *Les anciens, dit-on, sont anciens, c'est assez.* » Ils ont atteint l'excellence dans la description des hommes : « *Homère a peint les mœurs, et Virgile les a polies.* » Quant au goût des lecteurs, il faut le guider, car « *le public est parfois un juge trop indulgent* » (*Satires*, 1872, « Satire IX »).

Qui l'emporte, finalement ? Les deux continuent à battre le fer, et leur rivalité ne semble pas finir : quand Boileau fait la satire des femmes (« Satire X »), largement acquises aux Modernes, Perrault vient les défendre dans son *Apologie des femmes* (1694). Quand Perrault compose le poème plein d'emphase *Le Siècle de Louis le Grand* qu'il lit à l'Académie le 27 janvier 1687, Boileau lui oppose une *Ode sur la prise de Namur* (1693) aux vers mesurés. Les deux lettrés finissent néanmoins par se réconcilier à l'Académie le 4 août 1694, en s'embrassant publiquement, à la demande d'Antoine Arnauld, alors mourant, qui les savait partager une même inclination pour le jansénisme auquel il adhérait lui-même.

L'Histoire tranchera la querelle avec ironie. Car si la postérité donne raison aux Modernes, les prédictions de Perrault se révéleront fausses : ce ne sont pas les poètes Philippe Quinault, ami intime de Perrault, Jean Chapelain ou Jean Desmarets de Saint-Sorlin, auteurs d'épopées chrétiennes, que retiendra l'histoire littéraire, mais bien Boileau, La Fontaine, Racine ou La Bruyère.

© Domaine public X 2

VOLTAIRE contre ROUSSEAU



La querelle du luxe



En 1728, Voltaire revient d'Angleterre. Il s'est enthousiasmé pour un livre qui a fait scandale : *La Fable des abeilles* (1714) de Bernard Mandeville. L'auteur y affirme que « *les vices privés font la vertu publique* » et que l'enrichissement personnel favorise la grandeur d'une nation. À l'aube de la révolution industrielle, l'économie transforme la morale. Mais comment l'opulence pourrait-elle bien servir les bonnes mœurs ? En France, la querelle du luxe est lancée.

Elle s'envenime lorsque Rousseau, d'abord admiratif de Voltaire, s'insurge contre le cynisme de son poème *Le Mondain* (1736) qui encense la mollesse et prétend que le luxe sert la paix parce qu'il favorise les échanges (épices des Indes contre vins français : « *Le superflu, chose très nécessaire / A réuni l'un et l'autre hémisphère* »). Pour Rousseau, au contraire, comme l'explique son *Discours sur les sciences et les arts* (1750), le progrès industriel engendre la corruption des mœurs et accroît les inégalités entre les individus. Ses effets sont physiologiques : les hommes deviennent « *mous et efféminés* ». Le luxe favorise en outre l'orgueil, chacun voulant se distinguer par la possession d'objets frivoles. Voltaire, piqué, rétorque : « *Tout ennemi du luxe doit croire avec Rousseau que l'état de bonheur et de vertu pour l'homme est celui, non de sauvage, mais d'orang-outan.* » La querelle s'amplifie encore lorsque Voltaire, qui s'est installé en 1755 aux portes de Genève, la ville de Rousseau, plaide avec son ami d'Alembert en faveur de la création d'un théâtre là où Calvin les avait interdits. Dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758), Rousseau s'empresse d'exhorter la jeunesse genevoise à ne pas gaspiller les ressources de la ville dans des distractions futiles et dangereuses. Exaspéré, Voltaire écrit que « *Jean-Jacques à force d'être sérieux est devenu fou* », tandis que Rousseau confie : « *Je le haïrais davantage si je le méprisais moins.* »

Les deux adversaires se rendent alors coup pour coup. Rousseau assène que le luxe a des effets néfastes pour toute l'humanité. Son utilité économique n'est qu'un leurre : « *Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, et en fait périr cent mille dans nos campagnes* » (*Dernière réponse à M. Bordes*). Dans l'*Émile* (1762), il fait appel au bon sens de son élève fictif pour dénoncer le gaspillage d'énergie d'une économie fondée sur le luxe : « *Que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains ont peut-être, ont longtemps travaillé, qu'il en a coûté la vie peut-être à des milliers d'hommes, et tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe ?* » Enfin, un ultime argument retourne l'une des premières thèses de Voltaire qui voyait dans le luxe un gage de raffinement esthétique : « *Le luxe et le mauvais goût sont inséparables. Partout où le goût est dispendieux, il est faux.* » De son côté, Voltaire soutient dans l'article « Luxe » de son *Dictionnaire philosophique* (1764) que ceux qui méprisent le luxe n'ont pas le sens de l'histoire, car ce qui était luxe se révèle être avec le temps une commodité que tout le monde juge normal d'acquérir : « *Dans un pays où tout le monde allait pieds nus, le premier qui se fit faire une paire de souliers avait-il du luxe ? N'était-ce pas un homme très sensé et très industrieux ?* » La critique du luxe n'est qu'hypocrisie : « *On a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers et en prose, et on l'a toujours aimé.* »

Pour ou contre le luxe ? Une troisième voie se dessine avec David Hume qui estime, dans l'essai *Du raffinement dans les arts*, d'abord titré « Du luxe » et paru en Angleterre en 1752, que le luxe est « *vicieux* » quand il accapare toute l'activité de celui qui le recherche mais qu'il demeure « *innocent* » quand il ne sert que les commodités de la vie et le raffinement dans les arts. Mais la querelle ne cessera pas pour autant. Bien au contraire. Le philosophe écossais, surnommé le « bon David », vient au secours de Rousseau, dont les écrits déistes lui ont fermé les portes de Genève et interdit de séjourner en France, pour l'emmener en Angleterre en janvier 1766. Mais il se trouve bien mal récompensé lorsqu'il introduit son hôte dans la société raffinée de Londres en vue d'obtenir pour lui une pension du roi George. Rousseau ne voit dans ce projet qu'une tentative de corruption par un homme que le luxe a dépravé. Il se sent déshonoré, manipulé et écrit à Hume qu'il est « *le plus grand scélérat qui respire* ». Blessé, celui-ci se justifie dans un *Exposé succinct de la contestation qui s'est élevé entre M. Hume et M. J.J. Rousseau* qui sera lu, avec plus ou moins de bienveillance, dans toute l'Europe. Parce qu'elle touche aux fondements mêmes des valeurs et engage deux projets de société, deux visions de l'homme exclusives l'une de l'autre, la querelle du luxe aura consumé en un demi-siècle bien des relations.

© Domaine public X 2

SARTRE contre MERLEAU-PONTY





Rester communiste malgré les goulags ?



Comment parler des camps soviétiques quand on partage les idées communistes ? Tel est l'objet de la querelle qui secoue les intellectuels des années 1950 et qui aura raison de l'amitié entre Sartre et Merleau-Ponty. Rappelons les faits. En 1949 s'ouvre à Paris le procès pour diffamation intenté par Kravchenko, ex-fonctionnaire soviétique réfugié aux États-Unis qui dénonce les atrocités de l'URSS, contre *Les Lettres françaises*, revue créée en 1942 sous l'Occupation, puis soutenue après la Libération par le Parti communiste français, qui l'accuse de mensonge. Un an plus tard, nouveau procès à la demande de David Rousset, ex-déporté qui n'hésite pas à comparer les goulags – dont il est le premier à employer le mot en France – avec les camps de concentration nazis. Dans les deux cas, *Les Lettres françaises* sont condamnées. Les camps soviétiques sont bien une réalité.

Cofondateurs en 1944 avec Simone de Beauvoir des *Temps modernes*, revue qui se veut apolitique, Sartre et Merleau-Ponty ne peuvent feindre de l'ignorer. Aussi dans le numéro 51 de janvier 1950 rédigent-ils l'article « Les jours de notre vie » (réédité dix ans plus tard sous le titre « L'URSS et les camps » dans *Signes*, de Merleau-Ponty) dans lequel ils prennent acte qu'en URSS, « *il est probable que* [...] *le nombre total des détenus se chiffre par millions* » et qu'on ne peut plus donc « *parler de socialisme quand un citoyen sur vingt est en camp* ». Néanmoins, si ce pays déçoit, il reste le meilleur rempart contre le capitalisme : « *La décadence du communisme russe ne fait pas que la lutte des classes soit un mythe.* [...] *D'où nous ne concluons pas qu'il faut montrer de l'indulgence au communisme, mais qu'on ne peut en aucun cas pactiser avec ses adversaires.* » Dénoncer les camps est une chose, renoncer au communisme en est une autre. Mais cette position d'équilibre reste difficile à tenir, alors que les témoignages sur les horreurs du stalinisme se multiplient.

Si, dans *Humanisme et Terreur* (1947), Merleau-Ponty a dénoncé les procès de Moscou tout en estimant qu'il fallait s'accommoder de la violence révolutionnaire, il n'est plus disposé à écrire que « *la condamnation à mort de Socrate et l'affaire Dreyfus laissent intacte la réputation "humaniste" d'Athènes et de la France. Il n'y a pas de raisons d'appliquer à l'URSS d'autres critères* ». Sartre sent que son ami s'éloigne de la ligne que lui, « *compagnon de route du communisme* », défend coûte que coûte. Dans l'hommage qu'il lui consacrera après sa mort prématurée, en 1961, il écrit qu'à cette époque, « *la voix de Merleau s'est assombrie* ». Et pour cause : Sartre avait supprimé un « avertissement » de Merleau-Ponty à une publication de Pierre Naville, qu'il désapprouvait. Initiative qui contribua à sa démission. Sartre résume ironiquement l'épisode : « *Il abandonna sa revue à mon incompétence.* »

Merleau-Ponty quitte la direction des *Temps modernes* en 1953 et consomme la rupture en publiant en 1955 *Les Aventures de la dialectique*, dont le chapitre V, « Sartre et l'ultra-bolchévisme », interroge la place de l'intellectuel dans la cité et sa compréhension de l'Histoire. Que reproche-t-il à Sartre ? D'abord, d'adopter une position intenable en soutenant l'infaillibilité du communisme tout en refusant d'y adhérer. Il y a là une forme d'hypocrisie qui ruine la démarche critique telle que la souhaite Merleau-Ponty : « *Nous aurons à nous demander si l'engagement comme le comprend Sartre ne transforme pas les rapports d'action en rapports de contemplation.* » Ensuite, de se méprendre sur ce qu'est la dialectique, car il y a une « *bonne dialectique* », que Merleau-Ponty appelle aussi une « *hyperdialectique* » : celle qui s'ignore et qui exprime l'Histoire se faisant ; et une « *mauvaise dialectique* » qui se thématise elle-même pour justifier le pire au nom du progrès historique. Car, « *quand la dialectique devient doctrine, elle cesse d'être dialectique* ». Ces reproches vaudront à Merleau-Ponty une réplique acerbe de la part de Simone de Beauvoir dans *Les Temps modernes*, qui l'accuse d'attaquer un « *pseudo-Sartre* », de « *prendre parti pour la bourgeoisie et d'être une malheureuse victime de l'idéalisme traditionnel* ».

« *Ce qui nous sépare de Sartre, ce n'est pas la description qu'il donne du communisme, ce sont les conclusions qu'il en tire* », écrit Merleau-Ponty dans *Les Aventures de la dialectique*. La querelle déclenchée par les procès relatifs aux camps soviétiques pose la question difficile de savoir à partir de quand une cause n'est plus défendable parce que les moyens qu'elle se donne pour parvenir à ses fins trahissent ses idéaux. Sartre aura beau tenter dans la *Critique de la raison dialectique* (1960) d'assouplir son rapport au marxisme, il n'acceptera jamais de reconnaître que « *la politique ne peut se faire sans morale, ni la morale sans politique* ». ■

© Domaine public X 2

COMMENT BIEN SE DISPUTER ?

Gaspard Kœnig

Marqué par la pensée libérale, il a enseigné à Sciences-Po et a fondé le think-tank GénérationLibre. Dans ses derniers romans parus aux Éditions de L'Observatoire – *Humus* (prix Interallié, 2023) et *Aqua* (2026) –, il explore les dimensions matérielle et existentielle de l'écologie.

Gloria Origgi

Elle est directrice de recherche au CNRS et membre de l'Institut Jean-Nicod. Ses travaux portent sur les passions sociales, la confiance et la réputation à l'heure du numérique. Son dernier essai s'intitule *La vérité est une question politique* (Albin Michel, 2024).

Stéphanie Roza

Chargée de recherche au CNRS, elle travaille sur les liens et les tensions entre la tradition socialiste et les Lumières. Après *La Gauche contre les Lumières* (Fayard, 2020), elle signe, avec Amirpasha Tavakkoli, *Lumières et Anti-Lumières en Iran. Un siècle de luttes politiques* (PUF, 2026, *lire p. 89*).

Alain Finkielkraut

Membre de l'Académie française, il anime depuis 1985 l'émission *Répliques* sur France Culture, espace précieux de disputes intellectuelles. Auteur, entre autres, de *La Sagesse de l'amour* (1984) et de *La Défaite de la pensée* (1987), il vient de faire paraître *Le Cœur lourd* chez Gallimard.



Faits pour S'ENTENDRE ?

Gaspard Kœnig, **Gloria Origgi**, **Stéphanie Roza** et **Alain Finkielkraut**... Ces quatre philosophes sont de générations et d'orientations différentes, mais tous partagent un constat : quelque chose s'est abîmé dans la conversation publique. Il est urgent d'y remédier.

Propos recueillis par **MARTIN LEGROS** / Photos **ÉDOUARD CAUPEIL**

ALAIN FINKIELKRAUT: J'ai connu une période bénie de la conversation publique. Après la mort de Sartre, en 1980, on sort du climat de combat intellectuel qui a prévalu pendant la guerre froide, il n'y a plus l'opposition du bien et du mal. On discute alors de tout avec fougue, mais personne ne se considère comme détenteur de la vérité ultime. Et tout le monde accepte de parler avec tout le monde. Cette conversation s'est arrêtée en 2002 avec la parution du brûlot de Daniel Lindenberg, *Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires.* L'auteur clouait au pilori les « *infréquentables* » qui osaient dénoncer l'état de l'école, l'égalitarisme, la culture de masse ou le droit-de-l'hommisme : Marcel Gauchet, Pierre Manent, Michel Houellebecq, Philippe Muray... et moi-même. C'était le retour des listes noires qui ont essaimé depuis. Sans compter l'accusation de racisme, qui équivaut à une excommunication démocratique. Car on ne discute évidemment pas avec des racistes.

GLORIA ORIGGI: J'appartiens à une tradition de pensée, la philosophie analytique, qui encourage le débat. L'idée est qu'on partage un but commun, la recherche de la vérité, et qu'on ne peut l'atteindre seul du fait de nos angles morts. Dans ce cadre, l'adversaire intellectuel vous aide à affiner votre pensée, à éliminer les biais et les erreurs. Mais le débat public n'est pas structuré de la même façon, il met en scène des valeurs irréconciliables autour desquelles il s'agit de tenir son camp. Et le système médiatique, Internet et les réseaux sociaux ne font qu'amplifier cette logique.

GASPARD KŒNIG: Je me souviens de ma rencontre en 2018 avec Jaron Lanier, un penseur très aigu du numérique. Il venait de publier un essai intitulé *Stop aux réseaux sociaux !* À l'époque, j'étais très actif sur Twitter, je pensais que j'avais besoin de rester en contact avec mes lecteurs, j'alimentais en permanence mon réseau, mon cerveau était boosté par les Like, les commentaires... Sur les conseils de Lanier, j'ai quitté les réseaux sociaux, et cela m'a libéré. Je n'aurais pas eu l'évolution intellectuelle qui a été la mienne, notamment sur l'écologie, si j'y étais resté. Cela m'a permis d'accéder à des informations, à des idées, qui contredisaient ma pensée. Mon second conseil pour faire vivre la discussion, c'est de se mettre en mouvement. Les Grecs de l'Antiquité menaient leurs conversations comme cela, les dialogues socratiques ●●●

l'attestent : le *Phèdre*, où les interlocuteurs changent tout le temps d'avis, est une promenade le long de l'Ilissós, le fleuve bordant Athènes. Cela m'a incité à organiser des randonnées philosophiques en montagne. Quand on est assis autour d'une table, chacun reste campé sur son opinion. Mais dès qu'on bouge, on fait place aux objections. Comme le dit Montaigne : « *Mes pensées dorment, si je les assis. Mon esprit ne va, si les jambes ne l'agitent.* »

STÉPHANIE ROZA : J'ai identifié trois éléments qui permettent de comprendre pourquoi le débat public se porte si mal. Premier élément : l'apparition d'une théorisation du refus du débat. Avant, même s'il était virulent, on ne refusait pas le principe du débat. Gilles Deleuze est peut-être le premier à l'avoir fait. « *Les interlocuteurs ne parlent jamais de la même chose, ils sont animés par le ressentiment, ils ne parlent que d'eux-mêmes en faisant s'affronter des généralités creuses* », écrit-il en 1991 dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* De son côté, Michel Foucault, même s'il débattait avec toutes sortes d'interlocuteurs, considérait, dès les années 1970, que la raison est en elle-même despotique. Il a ouvert la voie à l'idée selon laquelle le ressenti des personnes compte plus que leurs arguments. Face à un argument rationnel, on peut invoquer son ressenti et avoir « raison », tout en accusant celui qui vous oppose un meilleur argument de chercher à exercer une emprise sur vous. Deuxième élément, apparu dans la mouvance trumpienne : la remise en question de la vérité. Chacun a sa vérité, chaque camp produit des vérités alternatives, et, au final, il n'y a plus de fait ni de vérité objective. Le fondement de la dispute rationnelle et démocratique se défait. Enfin, troisième élément, technologique et matériel : l'arrivée d'Internet, des réseaux sociaux et de l'intelligence artificielle dans nos vies. Personnellement, j'ai quitté les réseaux sociaux parce que je me suis sentie devenir quelqu'un d'impulsif, qui voulait à tout prix avoir raison, en faisant preuve si nécessaire de mauvaise foi. Ce phénomène est scientifiquement documenté : à mesure que l'on fréquente les réseaux, on devient plus agressif, moins accessible à la complexité d'un problème. Notre cerveau se dégrade, et on a plus de difficulté à envisager les nuances d'une question.



« Dès qu'on bouge, on fait place aux objections »

GASPARD KŒNIG

G. K. : On a pu observer l'effet de cette métamorphose de l'esprit public lors de l'annulation du premier tour de l'élection présidentielle roumaine en 2025. J'ai perçu cette décision comme un cas inédit de dissociation cognitive entre l'élite et le reste de la population. Que s'est-il passé ? Un candidat d'extrême droite qui était à 3 % dans les sondages a bondi à 25 %, devenant la première tendance TikTok mondiale en quinze jours grâce à l'action clandestine de fermes à trolls financées par la Russie. La Cour constitutionnelle a trouvé des arguments juridiques pour invalider, puis rejouer l'élection. Et le « bon » candidat est sorti gagnant. Mais cela signifie que l'élite cognitive a décidé qu'on ne pouvait plus donner le droit de vote à des gens capables de changer d'avis radicalement en dix jours après avoir vu des posts TikTok. La « débilitation » algorithmique débouche ainsi sur une remise en cause de la démocratie.

A. F. : Je pense souvent à ces vers de La Fontaine : « *La dispute est un grand secours. Sans elle, on dormirait toujours.* » Nous avons besoin de la dispute pour nous sortir de notre torpeur naturelle. Il ne s'agit pas seulement du débat éclairé entre experts mais d'accepter d'être désarçonné, agacé, énervé par la discussion. Cependant, la dispute est désormais rendue impossible parce que les interlocuteurs ne veulent même plus entrer en contact. C'est pour cela que je récuse votre distinction, Gloria Origgi, entre débat philosophique et débat public. Aujourd'hui, le débat philosophique souffre tout autant de la « polarisation ». Certains philosophes, comme Étienne Balibar ou Jacques Rancière, ne veulent plus participer à l'émission que j'anime sur France Culture. Ils sont passés de la lutte des classes à l'antiracisme et discréditent leurs adversaires en son nom. La dispute n'est pas possible parce que l'adversaire est affublé de la nouvelle lettre écarlate, non pas « A » comme adultère chez Hawthorne mais « R » comme raciste et réactionnaire. Le réactionnaire, c'est un mort qui ne souscrit pas au verdict qu'on a prononcé sur lui. Et on ne parle pas avec un raciste. Tout cela pour dire que ce que je regrette, ce n'est pas le débat policé entre gens de bonne compagnie mais la dispute vive et frontale. Elle ne semble plus possible.

G. O. : Selon le modèle dominant de la discussion, celui de l'« agir communicationnel » forgé par Jürgen Habermas, les participants d'un échange argumenté seraient disposés à se laisser convaincre par la seule force de la raison, indépendamment de leurs intérêts ou de leurs affects. Selon moi, c'est là une vision utopique et fallacieuse ! Que font les gens quand ils ne sont pas d'accord ? Croit-on vraiment qu'ils cherchent à décrire le monde de manière objective, à peser les arguments pour et contre, à réviser leurs croyances ? En réalité, le langage nous sert d'abord à exprimer qui nous sommes, ce que nous ressentons, ce qui nous blesse ou nous révolte. C'est un outil d'expression identitaire et émotionnelle autant que de description. Dans un

désaccord, les émotions et les intuitions précèdent et orientent souvent tout le reste. Les arguments ne viennent qu'après, pour justifier ce qu'on ressentait déjà.

S. R.: Certes, on ne débat pas comme un pur esprit détaché de toute contingence – on embarque notre identité, nos passions, notre situation –, mais il n'y a plus de discussion possible si on ne s'accorde pas sur un minimum de critères, indépendants de nos particularités.

G. O.: En philosophie analytique, on parle de « savoirs situés » pour marquer le fait qu'on ne parle jamais de nulle part – mais depuis une position, un contexte, une expérience qui colorent ce qu'on dit et la façon dont on est entendu. D'où la nécessité de commencer par se demander: qui suis-je, moi, là, qui parle? Est-ce que je parle depuis une position d'autorité ou de vulnérabilité? Sur les réseaux, je suis seule, devant mon écran – et je m'adresse à des milliers de personnes que je ne vois pas. Or rien de plus manipulable qu'un individu bombardé d'informations contradictoires face à la multitude. C'est dans cet isolement paradoxal – seul mais exposé à tous – que prospèrent les formes les plus brutales de la dispute contemporaine.

S. R.: D'où la nécessité de maintenir, à titre d'horizon régulateur, la référence à la rationalité et à l'objectivité. S'il n'y a plus de « vérités de fait », partagées par tous, comme le remarque Hannah Arendt, il n'y a plus de monde commun sur lequel on puisse tabler en dépit de nos disputes.

G. O.: Arendt tient pour fondamentale cette distinction entre vérités de fait, soustraites au débat, et opinions plurielles, autour desquelles on serait autorisé à se disputer librement. Mais je pense qu'elle repose sur une conception naïve des faits. Pour savoir qu'un événement a eu lieu, il faut qu'il y ait des témoins qui racontent ce qui leur est arrivé, des institutions qui valident, des archives qui conservent. Le fait est le produit d'une chaîne de transmissions, d'attestations, d'interprétations. Il est socialement construit – pas au sens où il serait fictif, arbitraire, mais au sens où il ne nous devient accessible qu'à travers des médiations humaines, faillibles et situées.

G. K.: Les scientifiques ne détiennent pas le monopole de la rationalité, mais ils ont échangé un tel nombre d'expériences et d'informations qu'on ne peut que s'incliner lorsqu'ils arrivent à un consensus. Sur le réchauffement climatique, c'est pour moi un point de non-retour quand on remet en question ce type de consensus.

G. O.: C'est la confiance que l'on a dans l'autorité de la science, et elle est mouvante…

G. K.: Selon moi, ce n'est pas une question d'autorité. Cela tient au fait que le processus scientifique est délibératif. Et la différence entre sciences dures et philosophie est saisissante sur ce point. Depuis Platon, on n'a pas avancé sur la définition du courage, de l'amour ou de la démocratie. Par contre, sur le plan scientifique, les controverses ne cessent d'être tranchées.

G.O.: Prenons les faits historiques qu'évoque Arendt. L'exemple que j'aime donner est celui de la Nakba en 1948 – « catastrophe », en arabe – qui désigne pour les Palestiniens les événements de 1948 ayant accompagné la création de l'État d'Israël. Aux yeux d'une grande partie du monde occidental, 1948 c'est un moment fondateur et légitime pour Israël. Pour des millions de Palestiniens, c'est un exode forcé, un traumatisme collectif. Cela vaut pour tout le conflit israélo-palestinien. Qu'est-ce qu'un terroriste? Qu'est-ce qu'un résistant? Qu'est-ce qu'un colon? Selon qu'on adopte le point de vue d'un Israélien qui a grandi dans la peur des attentats ou celui d'un militant de la cause palestinienne qui a grandi sous occupation, on ne parle pas la même langue, même quand on utilise les mêmes mots. C'est seulement quand on a fait l'effort, réel, coûteux, de se projeter dans l'argumentation de l'autre, de comprendre de l'intérieur la logique qui la sous-tend, que le débat a vraiment lieu.

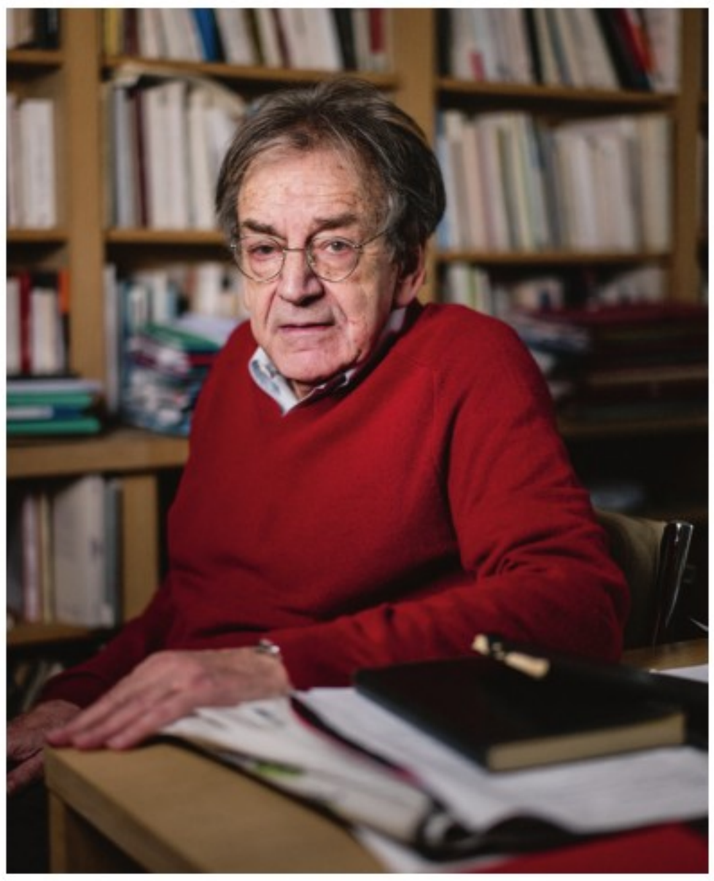
A. F.: Je ne suis pas d'accord. La liberté d'expression ne peut pas aller jusqu'à la négation des vérités factuelles, c'est ce que soutient Arendt. Si la distinction entre fait et opinion n'est plus respectée, le monde commun s'effondre et le débat n'a plus aucun sens. Avec le retour de l'idéologie, les faits sont à nouveau écartés: on ne peut pas parler du nouvel antisémitisme, des synagogues et des écoles juives brûlées, des juifs agressés dans les rues, car cela ne cadre pas avec l'idée que l'extrême droite est le seul danger pour les démocraties. On ne peut pas parler du racisme antiblanc parce qu'un dominant ne saurait être en aucun cas une victime – et on laisse à l'extrême droite le monopole pour dénoncer ces phénomènes… Cela n'existe pas, car cela ne doit pas exister. L'idéologie refuse les faits qui la contredisent.

S. R.: En vous écoutant, Alain Finkielkraut, je me dis que ce qui peut nous ●●·

« Dans un désaccord, les émotions orientent souvent tout le reste »

GLORIA ORIGGI





« L'idéologie refuse les faits qui la contredisent »

ALAIN FINKIELKRAUT

aider à ne pas tomber dans des affirmations sans preuve ou des ressentis dogmatiques, c'est assumer une forme d'insécurité de notre point de vue. Peut-être qu'on gagnerait tous à admettre nos doutes. On en a tous mais on tend à les dissimuler. Or la qualité d'une dispute dépend en partie de la capacité des interlocuteurs à assumer leur incertitude. Voilà qui pourrait éviter de devenir quelqu'un qui n'est plus en état de discuter, de s'exposer aux points de vue adverses. Personnellement, je me force à lire des livres de gens avec qui je ne suis *a priori* pas d'accord. C'est inconfortable, mais cela crée un dialogue, un cheminement, qui élargit la perspective. C'est souvent en formulant à un interlocuteur ses points de désaccord avec lui que l'on parvient à clarifier sa propre position. Je suis frappée de rencontrer des gens qui ne lisent et ne fréquentent que des personnes avec qui ils sont d'accord. Ils ne se confrontent plus, même à distance, au camp d'en face. On pourrait s'attendre de la part des intellectuels qu'ils se montrent plus aptes à débattre. En réalité, il leur arrive de donner le pire exemple d'enfermement dogmatique. C'est qu'ils ne peuvent pas se dédire, leur réputation est en jeu. Aussi en viennent-ils souvent à utiliser leur puissance de pensée pour justifier des choses en contradiction avec la réalité ou le bon sens ! Ils trouvent même parfois dans le déni du réel le signe d'une forme de radicalité intellectuelle !



« Peut-être qu'on gagnerait tous à admettre nos doutes »

STÉPHANIE ROZA

G. O. : C'est la nature même de la raison qui est en jeu : nous l'utilisons sans cesse, en faisons l'éloge, la convoquons pour trancher nos disputes… mais nous avons du mal à dire ce qu'elle est et à quoi elle sert. Dans leur livre *L'Énigme de la raison* [2021], le philosophe Dan Sperber et le psychologue Hugo Mercier soutiennent que la raison est avant tout un instrument social. Elle nous permet de justifier devant les autres ce que nous pensons et ce que nous faisons, de rendre nos croyances et nos actes acceptables, défendables, intelligibles. Cette thèse a une conséquence vertigineuse : si les autres n'existaient pas – s'il n'y avait personne pour nous demander des comptes ou contester nos choix –, nous n'aurions peut-être pas besoin d'activer notre raison…

G. K. : Si l'on quitte la sphère politique et intellectuelle pour s'intéresser aux débats auxquels peuvent participer les citoyens, la modalité qui m'intéresse est ce que la « prix Nobel » d'économie Elinor Ostrom appelle les *communs*. L'idée est d'aboutir à un consensus sur des questions concrètes, sans exercer de contrainte. Cela demande des structures de délibération un peu élaborées. En Suisse, les habitants des cantons débattent directement des politiques publiques – taux d'imposition, construction de routes… –, et le pouvoir exécutif ne fait qu'exécuter la volonté du corps législatif. Être dans une assemblée dont les décisions vont avoir force de loi change la manière dont les gens se parlent. Sur X, on peut dire un peu n'importe quoi parce qu'on n'en est pas tenu responsable. Alors que, là, ce qui est mis en délibéré va avoir force de loi. Je ne pense pas qu'il faille attendre que les gens soient des experts pour leur donner la responsabilité politique ou discursive. C'est l'inverse : en les dotant d'une responsabilité sur le réel, ils élèvent le niveau de leurs échanges, leurs discours deviennent plus construits, plus subtils.

S. R. : Je vous rejoins dans l'idée du commun. On le voit avec la victoire de Donald Trump : les fractures de la société américaine étaient là, mais Trump, adossé aux réseaux sociaux, a fait sortir le débat public de ses rails et mis la démocratie en péril. Le commun est fragile. Et on a tout à perdre si l'on fait dégénérer le débat public. ■

4 IDÉES À RETENIR

p. 44

Se disputer dans les règles est possible : la *disputatio* a même longtemps été une discipline philosophique formalisée à l'Université, consistant à exposer des arguments, à entendre les contradictions et à les intégrer à sa réponse. Il s'agit alors moins de chercher le consensus que d'étayer ses désaccords. Mais peut-on toujours être si raisonnable ?

p. 50

Théorisée par le philosophe Bart Brandsma, la « polarisation » désigne le renforcement des positions extrêmes au détriment d'une masse plus silencieuse et nuancée, qui ne prend pas parti. Elle est une construction mentale, que l'on peut défaire en se méfiant de la pensée binaire « eux contre nous ». Au risque aussi de dévaluer toute forme d'idéologie ?

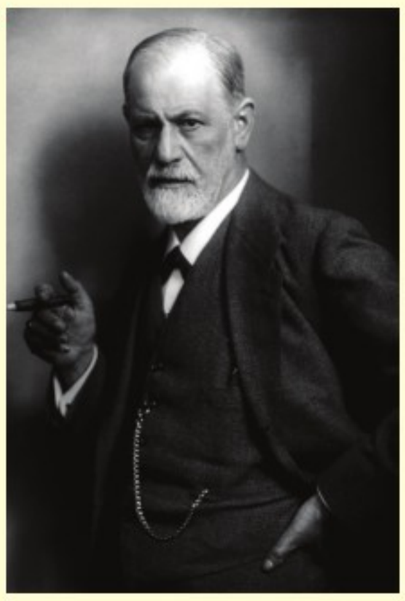
p. 52

La dispute n'est pas qu'une confrontation d'idées, elle est aussi le moteur d'une transformation personnelle. Selon une logique dite *« interactionnelle »* – qui s'intéresse davantage à la dynamique d'une relation qu'aux seuls acteurs de la crise –, autrui me révèle en effet ce que je ne connaissais pas de moi-même. Cela présuppose-t-il d'être de bonne foi ?

p. 60

Une conversation purement rationnelle n'est pas réaliste. Nous entrons dans une dispute avec des *« savoirs situés »*, une histoire et des affects. L'enjeu consiste à les considérer sans qu'ils prennent le pas sur nos raisonnements. S'efforcer ainsi d'adopter le point de vue d'autrui pour permettre le dialogue, est-ce verser dans le relativisme ?

LA CITATION



Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation* (1930)

« Cette tendance à l'agression, que nous pouvons déceler en nous-mêmes et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui, constitue le facteur principal de perturbation dans nos rapports avec notre prochain ; c'est elle qui impose à la civilisation tant d'efforts. »

POUR ALLER PLUS LOIN



Art
Yasmina Reza (1994)

« Tu as acheté cette merde ? » Un monochrome blanc, acquis à prix d'or par Serge, snob, qui l'exhibe à deux amis de trente ans, Marc, qui se moque donc, et Yvan, qui réserve son avis. François Morel met en scène ce classique, qu'il interprète avec ses compères des *Deschiens* : Olivier Saladin et Olivier Broche. Une amitié mise à l'épreuve pour une affaire de goût ! Repris à partir du 10/09/2027.



Faut plus qu'on se revoie
Jeanne Cherhal et Benjamin Biolay

« Tu crois qu'ils seraient contents d'savoir qu'on est réconciliés ? » chante Benjamin Biolay à Jeanne Cherhal dans ce titre extrait de l'album *Jeanne* (2025). Il répond à *Brandt Rhapsodie*, une chanson composée quinze ans plus tôt, racontant une histoire d'amour et de rupture. Elle s'achevait ainsi : *« Il y a encore plein de trucs à toi dans le bureau du fond / Tu veux sans doute les récupérer ? »*



Vincent, François, Paul et les autres
Claude Sautet (1974)

« Je vous emmerde tous avec votre dimanche et votre gigot à la con ! » explose Michel Piccoli furieux, avant de lancer à chaque convive ses quatre vérités et de claquer la porte. Il joue François, un médecin titillé par ses vieux amis, dont Paul (Serge Reggiani) qui ironise sur ses idéaux politiques progressistes de jeunesse, maintenant qu'il est parvenu. À voir sur arte.tv jusqu'au 31/05.



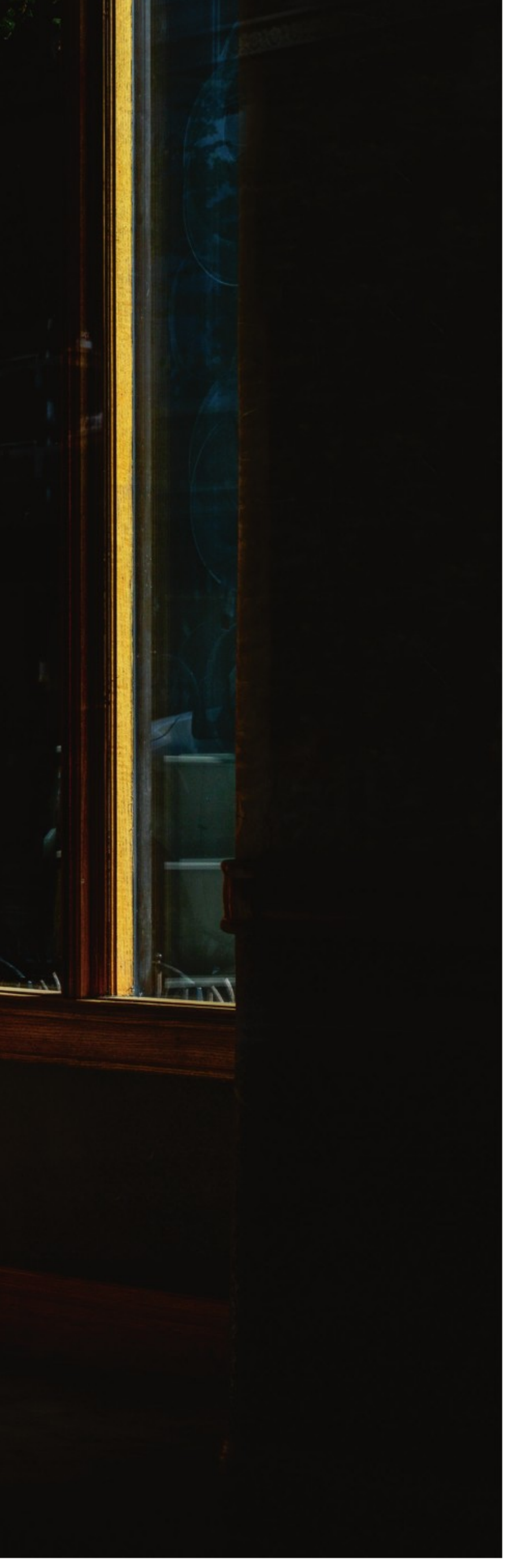
Les Noces de Thétis et de Pélée
Hendrick Van Balen et Jan Brueghel l'Ancien (v. 1618)

À l'arrière-plan, cachée dans les bois, Éris, déesse de la discorde, une pomme à la main, est prête à troubler le festin des dieux et le concert des Muses, rageuse de n'avoir pas été invitée au banquet. Ce geste déclenchera rien de moins que la guerre de Troie ! Composé à quatre mains – figures de Van Balen et paysage de Jan Brueghel l'Ancien –, ce tableau est à admirer au musée du Louvre.

© Domaine public



© Clarissa Bonet



S'orienter dans les idées

« Comme le pont, la porte relie deux espaces et permet le passage d'un ici vers un ailleurs »

p. 75



« La conscience est une sentinelle »

ANTONIO DAMASIO

Propos recueillis et traduits par **ALEXANDRE LACROIX** / Photos **PATRICK STRATTNER/LAIF/RÉA**

Il est une référence mondiale des neurosciences. S'appuyant sur la conception de l'unité du corps et de l'esprit chez Spinoza, il a remis en lumière le rôle des émotions comme outils de compréhension du monde et de nous-mêmes. Aujourd'hui, il renouvelle tout ce que nous croyions savoir sur l'un des sujets favoris de la philosophie : la conscience.

C'est le matin en Californie, et Antonio Damasio, 81 ans, référence dans le monde des neurosciences, paraît en pleine forme lorsqu'il se connecte à la visioconférence que nous avons planifiée pour évoquer son livre tout juste traduit en français, *L'Intelligence naturelle et l'Éveil de la conscience* (Odile Jacob). Malgré sa renommée, il n'a aucune arrogance et se montre immédiatement amical. Les universités américaines ne mettent pas d'office leurs meilleurs professeurs à la retraite à 67 ans, comme en France. S'ils sont bons, ils poursuivent tant qu'ils veulent. Depuis ses premiers travaux marquants dans les années 1980, Damasio suit avec obstination, sous ses airs affables, un chemin de traverse. À cette époque, le monde des neurosciences et de la philosophie de l'esprit vivait le *boom* du « computationnalisme », une approche qui consiste à étudier l'esprit humain comme s'il s'agissait d'un superordinateur, d'une machine à traiter de l'information, et à essayer d'en identifier les algorithmes. Le computationnalisme a ouvert la voie aux progrès de l'intelligence artificielle. Mais Damasio s'est penché sur un sujet jugé vague, voire superficiel: les émotions. Il est à l'origine, avec sa femme Hanna, d'une nette amélioration de notre connaissance du rôle des émotions. Tous deux ont montré qu'elles jouent un rôle fondamental dans la manière dont nous appréhendons le monde et dont nous prenons nos décisions – les troubles de l'émotion se révélant catastrophiques dans le cas des patients souffrant de certaines lésions cérébrales. Cette piste s'est révélée féconde et a permis à Damasio d'écrire deux best-sellers aux titres programmatiques: *L'Erreur de Descartes* (1994), puis *Spinoza avait raison* (2003). Dans ses *Méditations métaphysiques,* Descartes commence par faire l'hypothèse que, peut-être, nous n'avons pas de corps, que nous ne sommes que notre pensée en train de se faire. Mais Spinoza, dans l'*Éthique,* affirme que tout ce qui vient affecter notre corps touche aussi notre âme, et vice-versa. Les affects primaires que sont le désir, la joie et la tristesse sont, selon Spinoza, nos meilleures boussoles pour nous orienter dans l'existence. Dans ses écrits, Damasio s'appuie sur de nombreux exemples cliniques, qui confirment la pertinence de la description de l'être humain avancée par Spinoza. Depuis une quinzaine d'années, il a réorienté ses recherches pour s'intéresser à un objet plus large et plus complexe que les émotions, la conscience. Là encore, il défend une position d'inspiration spinoziste plutôt que cartésienne. Mais laissons-le l'expliquer.

Antonio Damasio en 6 dates

1944
Naissance à Lisbonne

1971
Fondation avec sa femme Hanna du Centre des études du langage Egas-Moniz

1975
Le couple quitte le Portugal pour mener des recherches en neurosciences à Harvard

1994
Parution de *L'Erreur de Descartes*, un ouvrage de vulgarisation sur la science des émotions qui connaît une diffusion internationale

2017-2024
Membre du Conseil d'État de la République portugaise

À partir de 2005
Dirige l'Institut pour l'étude neurologique de l'émotion et de la créativité de l'université de Californie méridionale

Longtemps, la conscience a été le sujet favori des romanciers et des philosophes. Depuis une trentaine d'années, elle est devenue un authentique objet d'étude scientifique. Qu'est-ce qui a permis cette avancée ?

ANTONIO DAMASIO: D'une part, les progrès de l'imagerie cérébrale ont joué un rôle important, puisque nous nous sommes mis à observer de l'extérieur les processus qui sont à l'œuvre à l'intérieur du cerveau. D'autre part, l'intervention d'un philosophe a été un déclencheur: David Chalmers, dans un congrès de 1994 sur la science de la conscience, a formulé le « *problème difficile de la conscience* ». Selon Chalmers, il existe toute une série de « *problèmes faciles* » en neurosciences. Si vous isolez une fonction cognitive – par exemple, celle de voir, de lire ou de mémoriser –, vous pouvez analyser cette fonction et même la reproduire par des algorithmes. Vous pouvez aussi comprendre comment le cerveau intègre des stimuli ou déclenche des actions. Mais qu'est-ce qui fait que chacun de nous sait à tout moment où il se trouve dans le monde ou a l'expérience d'être éveillé, de vivre à la première personne du singulier? Ce serait là un problème quasiment insoluble, à en croire Chalmers. Son intervention a eu un effet paradoxal: les gens, surtout les scientifiques, détestent s'entendre dire qu'ils n'arriveront jamais à faire quelque chose, aussi dans les années qui ont suivi, les tentatives pour résoudre le difficile problème de la conscience se sont multipliées.

La difficulté que pointe Chalmers tient à ce qu'il y a un fossé entre la biologie, qui étudie les processus physiologiques à l'intérieur du cerveau, et la pensée consciente, qui est immatérielle.

Oui, mais c'est évidemment une fausse perspective qui nous fait considérer les choses ainsi. La pensée consciente est peut-être immatérielle – encore faudrait-il s'entendre sur ce terme –, mais il ne fait pas de doute que les processus mentaux sont le résultat de l'activité des neurones et de circuits neuronaux tout à fait physiques, situés dans un corps tout à fait physique également. En fait, votre remarque ne s'applique pas seulement à la conscience mais aussi à tout ce qui touche à notre esprit. Nous sommes capables de dire ce qui nous traverse l'esprit à un moment donné, et pourtant nous ne pouvons pas le voir ni le toucher. J'ai une formation de médecin. Je sais reconnaître une tumeur au cerveau ou, mettons, un néoplasme au poumon. Ce sont des choses que vous pouvez littéralement toucher du doigt. Mais tout ce qui relève de l'esprit ou de la conscience semble beaucoup plus fugitif. Aujourd'hui, nous cherchons à rendre compte objectivement des soubassements physiologiques de l'activité de l'esprit et à corréler les deux dimensions. C'est une entreprise de longue haleine; nous n'avons pas de théorie complète, mais nous avons réalisé des progrès évidents.

Vous évoquez l'imagerie cérébrale. Pourquoi ne sommes-nous jamais parvenus à localiser la conscience dans le cerveau ?

La conscience est un processus et, en tant que tel, il n'est pas possible de la localiser. Ce processus mobilise plusieurs

structures biologiques. C'est un peu comme en musique: vous pouvez observer sous tous les angles un instrument, cela ne vous permet pas d'entendre la mélodie qu'il joue. Pour qu'il y ait une mélodie, il faut qu'un musicien se serve de l'instrument, qu'il s'agisse d'un piano ou d'un violon, il faut appuyer sur des touches, faire vibrer des cordes, et ces gestes doivent être accomplis à certains moments précis, car le processus se déploie dans le temps. J'ajoute une remarque importante en ce qui concerne la conscience: l'activité de celle-ci ne mobilise pas seulement des structures dans le cortex cérébral, c'est-à-dire dans la partie haute du cerveau, mais également dans le tronc cérébral. Le cortex cérébral me permet, par exemple, de former les mots, de produire les pensées et les paroles que je suis en train d'énoncer. Mais il ne génère pas le sentiment que j'ai d'être en vie, ni le sentiment que j'ai d'être plutôt en forme aujourd'hui, même si je suis un peu enrhumé et que mon nez me pique. Tout cela est pris en charge par le tronc cérébral. Ainsi, toute théorie de la conscience qui prend pour point de départ le cortex cérébral est erronée. Je ne dis pas qu'elle a peu de chances d'être correcte, je dis qu'elle est carrément fausse. Elle est absurde. Elle ne correspond pas à la physiologie. On peut d'ailleurs observer des enfants qui naissent sans cortex cérébral – il s'agit d'une agénésie corticale –, et ils sont conscients. Ils peuvent sourire à leur mère ou à leur père. Ils peuvent rire ou pleurer. Ils se plaignent d'avoir mal. Pourtant, ils n'ont pas de cortex.

Dans votre travail sur la conscience, vous défendez de façon combative une position minoritaire chez les neuroscientifiques. Laquelle ?

J'aime ce terme, combatif, et je veux l'être sans devenir pour autant belliqueux! Je combats en effet l'idée, largement dominante en neurosciences, selon laquelle la conscience serait en rapport étroit avec les facultés intellectuelles supérieures, avec des processus cognitifs de très haut niveau. J'étais ami avec Francis Crick [*l'un des découvreurs de l'ADN, qui a ensuite joué un rôle pionnier dans l'essor des neurosciences*] quand je travaillais au Salk Institute, en Californie, où il était considéré comme un dieu. Ma femme Hanna et moi étions plus jeunes que lui, mais il était intelligent, ouvert, toujours prêt à échanger sur nos travaux. Il était convaincu que la conscience est l'une des choses les plus complexes créées par la nature et ce qui nous distingue le plus fondamentalement des animaux. Il la reliait à des processus mentaux et cognitifs apparus tardivement dans l'évolution du vivant. Mon idée est qu'au contraire, la conscience est si essentielle à la vie et au développement de nos capacités cognitives qu'elle est un phénomène d'un niveau relativement bas, modeste. Et finalement, j'ai eu le courage d'écrire noir sur blanc que la conscience m'apparaissait comme liée à nos sentiments et à nos émotions, bien plus qu'à nos pensées les plus élaborées. La conscience est ce qui nous permet de reconnaître les besoins que nous avons, elle joue un rôle déterminant dans l'effort que nous faisons pour nous maintenir en vie.

« La pensée consciente est peut-être immatérielle, mais les processus mentaux sont le résultat de l'activité des neurones et de circuits neuronaux tout à fait physiques »

Vous reliez la conscience directement à l'« homéostasie ». De quoi s'agit-il ?

C'est l'une des fonctions fondamentales du vivant, découverte par le médecin français Claude Bernard, qui écrit en 1865: « *La fixité du milieu intérieur est la condition de la vie libre.* » L'homéostasie est l'ensemble des mécanismes régulateurs par lesquels un organisme maintient un certain nombre de paramètres dans une fourchette compatible avec la poursuite de la vie. Certains êtres vivants très simples, comme les bactéries, ont des mécanismes de ce type, il s'opère une régulation du milieu interne à la cellule, concernant la pression, l'hydratation, mais elle est très rudimentaire et se déroule au niveau de la membrane. Nous sommes bien plus complexes, avec nos quelque quinze mille milliards de cellules organisées en différents systèmes. Notre survie dépend d'un très grand nombre de variables – fréquence cardiaque, oxygénation du sang, température, hydratation, etc. Pour que cela puisse fonctionner, nous avons besoin de messages d'alerte, mais aussi d'interpréter correctement ces messages et de déclencher des comportements en fonction d'eux. Selon moi, c'est à cela que sert la conscience au départ, et non à mener une conversation élaborée comme celle que nous sommes en train d'avoir. La conscience est une sentinelle. C'est parce que vous êtes conscient d'avoir soif, d'avoir faim ou d'avoir mal, que vous allez boire, manger, chercher la source de la douleur pour l'éloigner. Le processus du maintien de la vie est toujours au bord du collapsus et nécessite des corrections permanentes. La conscience est d'abord un agrégat de dispositifs protecteurs.

D'où votre idée que ce qu'il manque aujourd'hui à l'intelligence artificielle *[IA]*, aux machines, pour devenir vraiment conscientes, c'est un corps à protéger ?

Exactement! C'est une idée que j'ai développée avec mon ancien étudiant Kingson Man et publiée dans *Nature Machine Intelligence* en 2019. Ce qui fait défaut aux machines actuelles, c'est la vulnérabilité. Notre proposition est la suivante: en introduisant une forme de vulnérabilité dans les systèmes d'IA, par exemple en les connectant à un « corps » fragile avec la charge de maintenir ce dernier en état de marche – peu importe ce que nous entendons ici par « corps » –, nous avons quelque chance de les éveiller à la conscience. Les robots n'ont aucune représentation interne de leur état. Ils n'ont pas de sensations ni d'émotions. Ce qui fait qu'ils ont un rapport neutre, indifférent, à eux-mêmes et au monde. Il leur manque quelque chose, qui n'est pas une capacité intellectuelle de haut niveau, encore une fois, mais un sens de leur propre existence et de leur place dans le monde beaucoup plus élémentaire.

Approfondissons votre raisonnement sur l'homéostasie : vous distinguez l'extéroception, la proprioception et l'intéroception. Pourquoi cette distinction est-elle essentielle ?

L'*extéroception*, c'est la perception du monde extérieur. Nous sommes en ce moment en visio, j'utilise des récepteurs qui se trouvent dans mes yeux pour collecter des signaux visuels et vous regarder sur l'écran. De même, je collecte des signaux auditifs en écoutant votre voix. De façon intéressante, ces opérations ne descendent pas très profondément dans notre organisme, ce sont des processus de surface. La vision se déroule au niveau de la rétine, l'audition au niveau du tympan. L'interprétation de ces signaux donne lieu à la formation de « *cartes* » dans le cortex cérébral. Mais vous avez aussi la possibilité de collecter des signaux sur les états internes de votre corps. Cela se fait notamment par la *proprioception*, qui vous permet de connaître la position de vos membres. Vous savez où est votre pied droit par rapport au gauche, vous n'avez pas besoin de les regarder pour le dire. La proprioception est encore assez superficielle, puisqu'elle est permise par des capteurs qui se trouvent surtout dans les muscles, rattachés à la partie solide du corps, aux os. Mais l'*intéroception* descend bien plus profond et nous renseigne sur l'état de l'intérieur de nos organes. Vous pouvez ainsi sentir les battements de votre cœur ou l'air qui entre et qui sort de vos poumons, vous avez certaines indications sur l'état de votre estomac, de vos intestins, de votre système digestif. Les nerfs qui permettent cette intéroception sont parmi les plus anciens en termes d'évolution et ils sont raccordés aux parties du cerveau qui se trouvent sous le cortex cérébral. Ils fournissent à l'esprit une présentation vraiment viscérale et qualitative des processus biologiques en cours.



« Ce qui fait défaut aux machines actuelles, à l'IA, c'est la vulnérabilité »

Dans le cas de l'intéroception, le cerveau a par ailleurs la possibilité d'agir sur le signal, et c'est un point que vous jugez crucial.

Oui, je ne peux évidemment pas modifier ce que je vois, je me contente de détecter les objets qui se trouvent dans mon champ de vision. Mais le signal intéroceptif va déclencher des réactions en chaîne dans le cerveau, la sécrétion de certaines hormones par exemple, qui vont modifier l'état interne du corps. Il va aussi inciter à adopter certains comportements. Vous êtes en hypoglycémie, alors vous mangez ; vous avez froid, alors vous mettez un pull ; vous avez chaud, alors vous cherchez de l'ombre. Ce sont des actions très simples, mais si vous ne pouviez pas les accomplir, vous seriez mort, tout simplement. Quand un organisme atteint un certain niveau de complexité, il a besoin d'un système qui l'alerte continuellement sur l'état de la vie en lui. Et c'est là que la conscience commence à apparaître.

Un sujet très débattu aujourd'hui est de savoir si les plantes ont une conscience. Vous répondez par la négative, tout en évoquant une « *intelligence naturelle* » présente chez les végétaux. Comment définissez-vous cette intelligence ?

Les arbres ont un comportement intelligent. Mais cette intelligence n'a pas besoin d'être guidée par une personne, il est inutile d'avoir une entité telle qu'un « sujet de l'expérience vécue » pour qu'elle se manifeste. L'arbre a un système sophistiqué d'extraction de l'eau du sol ou de l'oxygène qui se trouve dans l'atmosphère. Mais aucun arbre ne dit à ses propres racines : « Hé là-dessous ! Pompe un peu d'eau parce que nous commençons à nous dessécher ! » La conscience permet à un organisme complexe d'entretenir un certain savoir sur lui-même. L'intelligence est la capacité, une fois qu'un problème a été détecté, de le résoudre. Cette capacité s'observe chez les organismes monocellulaires, chez les végétaux. La conscience, semble-t-il, n'apparaît qu'avec la mobilité, non pas avec les plantes mais avec les poissons, il y a cinq cents millions d'années. Prenez un ver ou un petit serpent, la manière dont ils se recroquevillent sur eux-mêmes en cas de danger est indicative d'un certain niveau de conscience, assez modeste étant donné le caractère

limité de leur système nerveux. La conscience s'est développée chez les oiseaux, les mammifères, et spécialement chez l'être humain. Nous nous trouvons ainsi faire partie des organismes doués de conscience, et nous sommes pris entre deux formes d'intelligence sans conscience : l'intelligence naturelle et l'intelligence artificielle.

Aujourd'hui, il existe deux théories dominantes en science de la conscience : la théorie de l'espace de travail global développée par Jean-Pierre Changeux et Stanislas Dehaene, et l'hypothèse du cerveau prédictif proposée par Karl Friston. Pouvez-vous présenter brièvement ces deux théories et la raison pour laquelle elles vous semblent insatisfaisantes ?

J'aime beaucoup Jean-Pierre Changeux, qui est un ami. Cependant, il me semble que sa théorie de l'espace de travail, qui compare *grosso modo* l'activité du cerveau avec le bureau d'un ordinateur sur lequel seraient ouvertes plusieurs fenêtres où se dérouleraient différents processus en parallèle, n'est pas une théorie de la conscience, mais de la cognition. C'est une bonne manière d'expliquer la façon dont nous nous représentons le monde et dont nous résolvons les problèmes. Je ferais la même remarque à propos des travaux de Karl Friston. Selon lui, ce que nous percevons n'est pas directement le monde, mais un modèle du monde que notre cerveau a préalablement construit et qu'il s'attend à rencontrer. La perception correcte du monde n'a lieu qu'après la rectification des erreurs de prédiction, c'est par ajustements successifs que notre cerveau s'accorde avec la réalité. Ces présentations cognitives de la conscience sont élaborées et passionnantes, mais elles ont des failles : elles n'expliquent pas la nature affective des états conscients que nous expérimentons en continu.

On pourrait vous rétorquer que notre conscience nous sert à faire des choses bien plus élaborées que boire ou manger. N'est-ce pas de notre conscience que nous nous servons pour peindre un tableau, composer une musique, écrire un poème ?

Comme la plupart des phénomènes biologiques, la conscience est constituée de plusieurs couches, plusieurs niveaux de complexité. Si j'écoute l'interprétation d'une aria de Puccini dans la magnifique interprétation de Renée Fleming, c'est en effet une opération de conscience complexe. Mais ce qui me paraît important, c'est que toutes les opérations cognitives de haut niveau ont besoin d'être illuminées par le fait que nous sommes conscients, autrement dit par le sentiment continu que nous avons de notre existence. Si vous enlevez la conscience, vous n'aurez pas de cognition. La conscience est une fondation pour le processus cognitif mais elle ne se confond pas avec ce dernier. Vous êtes dans un certain état de sentiments lorsque vous écrivez un poème, et cet état éclaire la manière dont vous choisissez vos mots ; cependant, l'écriture elle-même est une tâche cognitive qui ne se confond pas avec cet état.

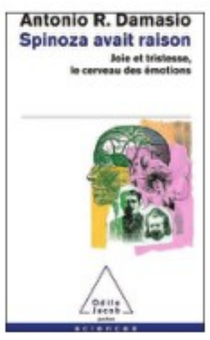
Concernant l'IA, votre position semble ambiguë : dans votre livre, vous en évoquez les dangers, tout en fournissant une piste qui pourrait aider à créer des machines conscientes et qui consisterait, selon vous, à leur donner un « corps ». Alors, vous êtes pour ou contre les progrès de l'IA ?

J'ai peur que nous autres humains soyons progressivement dominés par des systèmes d'IA qui n'auraient pas spécialement de considération pour notre bien-être. Les IA se moquent de savoir si vous allez bien ou non. Elles se moquent de savoir si l'Europe est envahie ou non. Tout ce qui a de l'importance à vos yeux n'en a aucune pour une IA, si perfectionnée soit-elle. Par ailleurs, j'observe que les LLM, les grands modèles de langage type ChatGPT, commencent à être traités comme s'ils étaient des humains, alors qu'ils n'en sont pas, ils n'ont aucune boussole morale et se contentent de recycler des stocks de données que leur ont fournis les humains. L'avenir est ouvert. Que va-t-il se passer avec l'IA ? Quand j'y songe, je suis terrifié à l'idée que l'IA fasse des progrès dans la direction de l'intelligence sans développer aucune forme de conscience. C'est pourquoi je propose de créer des robots vulnérables : si nous arrivions à mettre un peu de sensibilité et d'émotivité dans les machines, cela pourrait contribuer à éviter qu'elles ne deviennent nos ennemies ou plus largement qu'elles ne malmènent notre humanité.

Les livres d'Antonio Damasio



L'Erreur de Descartes
(1994 ; trad. fr. Odile Jacob, 1995)
Cet essai devenu classique s'ouvre sur l'histoire de Phineas Gage (1823-1860), ouvrier dont le crâne fut transpercé par une barre à mine. S'il conserva l'essentiel de ses capacités cognitives, sa personnalité et son comportement furent altérés. À partir de ce cas clinique, Damasio montre que, loin d'entraver la raison, les émotions en constituent l'un des ressorts indispensables.



Spinoza avait raison
(2003 ; trad. fr. Odile Jacob, 2003)
À la lumière des neurosciences, Damasio rapproche la conception spinoziste de l'unité du corps et de l'esprit de sa propre théorie des « marqueurs somatiques » : des signaux corporels issus de nos expériences passées orientent, souvent à notre insu, nos prises de décision.



L'Autre Moi-même
(2010 ; trad. fr. Odile Jacob, 2010)
Damasio défend une conception du soi stratifiée : il y a d'abord un « protosoi » (sentiment primordial des états corporels de base), puis un soi-noyau (sentiment du corps et de la situation présente), enfin un soi autobiographique (intégration du passé, de la mémoire, de l'identité personnelle).



L'Ordre étrange des choses
(2018 ; trad. fr. Odile Jacob, 2018)
Il élargit cette perspective en montrant que les sentiments constituent le socle biologique de la culture et des institutions, prolongeant l'homéostasie à l'échelle sociale.



L'Intelligence naturelle et l'Éveil de la conscience
(2026 ; trad. fr. Odile Jacob, 2026)
Damasio propose une synthèse de ses recherches sur la conscience. Il en retrace l'émergence progressive dans l'évolution du vivant et interroge les défis conceptuels posés par le développement de l'IA.

Par **IRIS ARDEOIS** et **DEVY BENOIT**

LE MATCH





KARL MARX *vs.* PIERRE-JOSEPH PROUDHON

Selon Proudhon, la propriété est inégalitaire et doit être éradiquée si l'on veut bâtir une société inclusive. Pour Marx, cela est vain si l'on n'anéantit pas par la révolution les structures qui la sous-tendent. Lequel des deux gagnera du terrain ?

Faut-il abolir la propriété ?

PREMIER ROUND
Proudhon, furibond, lance un cri de guerre

« ***La propriété, c'est le vol!*** » Dans *Qu'est-ce que la propriété?* (1840), Proudhon est clair: la propriété est injuste et inégalitaire. Elle profite aux bourgeois, qui bénéficient du travail des personnes dépossédées de la propriété. « *Ni le travail, ni l'occupation, ni la loi*» ne peuvent la fonder car elle est une œuvre collective et non le résultat d'un effort individuel. « *Quand le médecin a* [...] *soldé toutes ses dépenses, il n'a pas plus payé son talent que le capitaliste n'a payé son domaine et son château en salariant ses ouvriers. L'homme de talent a contribué à produire en lui-même un instrument utile: il en est donc copossesseur; il n'en est pas le propriétaire.* » La propriété est donc exclusive: si elle constitue un droit, celui-ci est « *antisocial* ». Proudhon lui préfère la notion de possession: le droit pour tout individu de disposer de biens qui lui sont nécessaires, en vertu du principe d'égalité.



DEUXIÈME ROUND
Marx propose une alliance révolutionnaire

Selon Marx, le projet isolé d'abolir la propriété est vain. Le problème n'est pas la propriété en soi mais les structures dont elle est l'émanation. Il faut donc faire la révolution! En envisageant la propriété comme un droit, Proudhon néglige sa dimension politique. Marx lui reproche de manquer de vision des rapports historiques: « *Au lieu de considérer les catégories économiques comme des* [...] *rapports de production historiques* [...], *son imagination les transforme en idées éternelles, préexistantes à toute réalité, et* [...] *il se retrouve à son point de départ, le point de vue de l'économie bourgeoise* » (lettre à J. B. Schweitzer, 1865). Si la révolution n'a pas lieu, les rapports de domination subsisteront. En 1846, peu avant leur brouille définitive, il propose à Proudhon de le rejoindre dans la lutte révolutionnaire.

TROISIÈME ROUND
Proudhon retourne sa veste

Proudhon refuse: pour parvenir au changement social, mieux vaut abolir la propriété que de faire la révolution. Mais, en 1848, il se présente aux élections législatives et déclare finalement lors de sa profession de foi... vouloir sauver la propriété! « *La propriété en tant qu'elle découle légitimement de* [la] *liberté: voilà mon principe.* » Plutôt que de l'abolir, il convient de la rendre accessible à tous. Cette idée lui vient de ses échanges avec Marx sur les canuts lyonnais: propriétaires de leurs outils, ils forment ensemble une association. À un niveau politique, ce modèle donne lieu à l'idéal d'une organisation fédérale, où chaque ouvrier serait propriétaire de l'usine dans laquelle il travaille. Finalement, la propriété a du bon... quand elle est partagée.

Photos : © domaine public ; domaine public. Illustration et pictogrammes : William L. pour PM.

L'OBJET

La porte de Georg Simmel



Chaque jour, nous franchissons des portes sans y penser. Elles s'ouvrent, se referment, délimitent nos pièces, rythment nos vies. Dans son texte « Pont et Porte » (1909), le sociologue et philosophe allemand Georg Simmel s'arrête sur cet objet banal pour réfléchir à sa fonction symbolique. Comme le pont, la porte relie deux espaces et permet le passage d'un ici vers un ailleurs. Mais elle ajoute une ambivalence décisive: la porte sépare autant qu'elle relie, et ce, dès l'apparition des premières huttes. En traçant un seuil, l'être humain « *détache un morceau de l'unité ininterrompue propre à la nature* », il accapare une « *unité finie* »dans l'espace infini qui l'environne. Il institue un dedans, un chez-soi, une clôture protectrice. Dès lors, la porte est un objet directionnel, le sens dans lequel on la prend décide la signification du mouvement. Rentrer, c'est se retirer du monde; sortir, s'y exposer. Cependant, il ne faut pas voir ces deux mouvements comme de stricts opposés mais plutôt comme indissociables, « *séparation et mise en relation ne sont que les deux aspects d'un même acte* », affirme Simmel. Mais on commence à tourner en rond, pourquoi ne pas aller faire un tour?

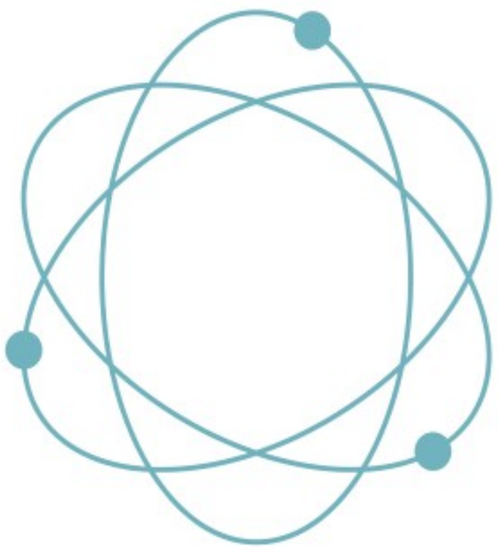
LA PRÉDICTION



IVe-IIIe SIÈCLE AV. J.-C.
ÉPICURE
évoque l'existence des atomes et le principe d'inertie de Galilée.

« Les atomes se meuvent continûment durant l'éternité, les uns s'écartant loin les uns des autres, les autres au contraire, gardant là même leur vibration, quand ils se trouvent pris dans un enchevêtrement ou enveloppés par des atomes enchevêtrés. [...] Et encore: les atomes ont nécessairement une vitesse égale quand ils sont emportés à travers le vide, rien n'offrant de résistance. »

Lettre à Hérodote.



LE JARGON DÉCRYPTÉ

C'est quoi l'« acrasie »?

Formé à partir du grec *kratos*, « puissance », et du préfixe privatif « a », le terme désigne littéralement l'« impuissance ». Appelée aussi « faiblesse de la volonté », l'acrasie désigne une situation paradoxale: nous savons ce que nous devrions faire... mais ne le faisons pas. C'est le cas pour ceux qui ne parviennent pas à s'arrêter de fumer ou à perdre de l'argent au jeu.

La question a divisé Platon et Aristote. Dans le *Protagoras,* **Socrate** affirme que nul ne commet jamais le mal volontairement, si bien qu'il y a dans l'acrasie un problème de connaissance imparfaite des choses – je continue à fumer car je trouve que le plaisir est grand et le risque faible. Mais, dans l'*Éthique à Nicomaque,* **Aristote** soutient que le problème ne réside pas dans un défaut de connaissance mais tient à la difficulté que nous avons à passer de la théorie ou des principes abstraits à l'action.

Plus près de nous, **Sigmund Freud** propose, notamment dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), une autre approche de l'acrasie, en montrant que notre moi n'a pas l'unité que nous lui supposons et que nos décisions conscientes sont sans cesse mises en ballottage par nos désirs inconscients.

Photos: © domaine public. Pictogramme: © William L pour PM.

LEIBNIZ

Comment justifier l'existence du mal ?

Juriste, diplomate, théoricien de l'optimisme dans un siècle marqué par les guerres de Religion, il s'emploie à changer le regard de ses contemporains sur le scandale du mal en le rationalisant. Il se fait ainsi le défenseur de Dieu dont il cherche à justifier la bienveillance. Itinéraire d'un penseur génial, surnommé *« l'intelligence de l'Europe »*.

Par **NICOLAS TENAILLON**

© Illustration : William L pour PM ; photo, droit d'inspiration : © Domaine public.



En janvier 1672, Leibniz est envoyé à Paris par l'électeur de Mayence. Sa mission est de faire parvenir à Louis XIV un mémoire intitulé *Projet de conquête de l'Égypte* qu'il a écrit afin de convaincre le roi de France de ne pas faire la guerre à l'Allemagne, d'affaiblir les Hollandais en coupant la route commerciale des Indes d'où ils tirent une grande partie de leur puissance, et de participer du même coup à la lutte contre l'Empire ottoman. Cette mission échoue – Louis XIV préférant faire directement la guerre aux Hollandais –, mais Leibniz ne s'en offusque pas. Car il décide de rester quatre années à Paris, considéré comme la capitale intellectuelle du monde. Son séjour est pour lui l'occasion de rencontrer des savants (tel Huyghens), des philosophes (tel Malebranche), des théologiens (tel Bossuet), de satisfaire son goût des rencontres et du syncrétisme. Doté d'une intelligence supérieure et précoce – il apprend le latin tout seul à 8 ans et entre à l'Université à 15 ans ! –, Leibniz n'aura de cesse de rassembler les spéculations théoriques les plus diverses dans un système de pensée capable de concilier les idées anciennes (celles d'Aristote ou de la scolastique) avec les idées modernes (les rationalismes de Descartes ou de Spinoza). Considéré comme « le dernier génie universel », fierté de l'Allemagne comme Descartes l'est de la France, fondateur de l'Académie des sciences de Berlin, il est l'auteur d'une œuvre vertigineuse de plus de 200 000 pages, disséminée dans des essais souvent courts, des lettres, des dialogues, des articles scientifiques qui forment autant de perles pour nous guider dans la pensée de celui que Gilles Deleuze considérait être l'incarnation de « *la pensée baroque par excellence* » (*Le Pli*, 1988).

AINSI SOIT LA THÉODICÉE

Comment ne pas se perdre dans cette œuvre aux mille entrées ? En en dévoilant le motif central. Leibniz veut réconcilier son époque meurtrie par les derniers feux des guerres de Religion car il est convaincu que la Création est bonne et donc que le mal est relatif. Or justifier Dieu peut se dire en un mot, que Leibniz invente en 1696 : « Théodicée », qui donnera son titre au seul livre d'importance paru de son vivant, en 1710, et rédigé en français, langue diplomatique : les *Essais de Théodicée (sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal)*. Son écriture relève de l'anecdote : lisant dans son salon, publiquement, des extraits de l'œuvre de Pierre Bayle, la fille du prince-électeur de Hanovre, Sophie-Charlotte, aurait demandé à Leibniz ce qu'il pouvait opposer aux passages sceptiques du philosophe contenus dans son *Dictionnaire historique et critique* (1697), en particulier dans l'article « Rorarius ».

La *Théodicée* sera la réponse la plus aboutie à cette demande que, malheureusement, ni la princesse Sophie-Charlotte, décédée en 1705, ni Pierre Bayle, mort en 1706, ne pourront lire. Mais que contient ce chef-d'œuvre de la pensée baroque ? Une réponse savante à ce constat dérangeant que le mal met en péril la cohérence des trois attributs essentiels de Dieu : son omniscience, son omnipotence et sa parfaite bienveillance. Car, explique Bayle dans l'article « Manichéens » de son *Dictionnaire,* soit Dieu ne veut pas le mal mais ne peut l'empêcher et alors il n'est pas omnipotent, soit il le peut mais ne le veut pas et alors il n'est pas parfaitement bienveillant. D'où il faut conclure que « *la raison est forcée d'avouer qu'elle ne sait comment accorder l'existence du mal avec les perfections infinies de Dieu* ». Or cette critique du sceptique français appelle une réponse d'autant plus pressante qu'elle ouvre la voie à l'athéisme. Bayle, pourtant protestant comme Leibniz, fait d'ailleurs de sérieuses concessions aux athées. Il considère ainsi que, contrairement à ce qu'affirmait Locke à l'égard de leur manque de fiabilité (parce qu'ils ne peuvent jurer sur aucun texte sacré), leur moralité n'est pas moindre que celle des croyants ? Leibniz s'attelle donc à la tâche ardue de contrer Bayle. Comment ? En mobilisant tout son système philosophique…

Afin d'en comprendre le ressort, il faut remonter aux premiers de ses écrits, à sa thèse de droit, soutenue en 1666 à l'université d'Altdorf : *Des cas embarrassants en droit.* Il y défend l'idée que tous les cas difficiles du droit ont une solution qui se trouve dans les principes mêmes de la loi et non dans l'appréciation personnelle du juge. Mais comment la loi pourrait-elle anticiper tous les cas possibles ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de passer du droit à la métaphysique afin de se convaincre que tout ce qui arrive arrive selon un ordre nécessaire. Autrement dit : rien n'est sans raison (*nihil sine ratione*). C'est là le premier des principes leibniziens : le principe de « *raison suffisante* ».

SORTIR LA RAISON DE SES ERRANCES

Il n'y a pas de hasard ! À en croire Leibniz, tout ce qui arrive est pensé, prévu, voulu par Dieu. Qu'est-ce donc que Dieu ? Une machine à calculer. Leibniz parle de *Deus calculator.* Et que calcule-t-il ? Tout. Lorsque le philosophe parle de calcul, il sait de quoi il parle : il a lui-même inventé une machine à calculer bien plus performante que celle de Pascal, parce qu'elle peut faire des multiplications, des divisions, des extractions de racine. Certes. Que Dieu soit omniscient, toute la tradition médiévale l'accordait volontiers. Mais avant Leibniz, le savoir de Dieu n'était pas apparenté à un calcul mathématique. Or il se passionne pour la logique et le calcul. En 1675, à Paris, il découvre en même temps que Newton le calcul infinitésimal grâce auquel l'infime entre désormais dans les équations mathématiques. Appliquée à la physique, cette découverte favorise le passage à une vision du monde beaucoup plus souple que celle du mécanisme cartésien. Elle permet de soumettre au calcul toutes les trajectoires en tenant compte du degré de dureté d'un corps, ce qui permet de trouver les vraies lois du choc et de rectifier sur ce point les erreurs de Descartes. Avec Leibniz, le monde perd sa rigidité, devient « *élastique* » et surtout différencié dans la moindre de ses parties… C'est là sa réponse pour sortir de l'un des « *deux labyrinthes fameux où notre raison s'égare bien souvent* » (*Théodicée*) : le labyrinthe du continu. Mais qu'en est-il de l'autre ? Celui dans lequel se perd la réflexion quand elle tente de comprendre ce qui peut lier la nécessité et la liberté, en apparence contradictoires ?

Il est nécessaire de faire un autre détour pour trouver l'issue de ce second labyrinthe, en s'armant cette fois de deux nouveaux principes corrélés au principe de raison suffisante : le principe d'économie et le principe dit des « *indiscernables* ». Celui-ci affirme qu'aucune chose n'est identique à une autre dans le monde, car si deux choses ne différaient que numériquement, Dieu ne se serait pas donné la peine de créer la seconde après la première. On objectera que la

nature produit des jumeaux, mais qu'ils ne se ressemblent qu'en apparence. Selon la légende, alors qu'il enseigne ce principe au château de Charlottenburg, à Berlin, certaines marquises refusent de l'admettre, si bien que Leibniz les invite à lui ramener deux feuilles identiques ramassées dans le parc du château… Pour Leibniz, ce qui n'est pas singularisé ne saurait accéder donc à l'existence : « *Ce qui n'est pas véritablement un être,* écrit-il subtilement dans son *Système nouveau de la nature et de la communication des substances* (1695), *n'est pas non plus véritablement un être.* » C'est pourquoi sa philosophie sera dite « *individualiste* ». Mais attention : il ne s'agit évidemment pas d'égoïsme. Car, et c'est là l'un des points difficiles de la pensée de Leibniz, tout « individu » tire sa différence, non d'un moi égocentré, mais de sa relation aux autres, c'est-à-dire de la place qu'il occupe à l'égard de tous les individus.

Il s'agit là d'un point délicat à comprendre. Pour ce faire, imaginons des perles posées sur une table. Chacune reflète non seulement sa voisine mais aussi, par un jeu de mise en abyme, toutes les autres, puisque, dans le reflet de la première, il y a le reflet de celle qui se trouve derrière elle, et ainsi de suite. Chacune exprime donc son point de vue sur l'Univers, un peu comme si, pour reprendre une métaphore qu'affectionne Leibniz, nous regardions une ville illuminée la nuit à partir d'une perspective qui nous est propre : il y a une infinité de perspectives mais une seule ville. C'est ce qu'il appelle la théorie des monades, sortes de points métaphysiques, d'automates spirituels qui composent le réel. Appliquée à l'homme, cette théorie signifie que plus haute est notre science, plus nous percevons de reflets, plus nous exprimons l'Univers. Et ce qui est vrai spatialement l'est aussi temporellement. Chaque monade contient tout ce qui va lui arriver. Les événements de la vie de toute monade ne font que « dérouler » ce que Dieu a prévu qu'il leur arrivera. Est-ce à dire qu'il n'y a pas de place pour la liberté chez Leibniz ? C'est ce que pensera Kant qui ironisera contre le philosophe de Hanovre en affirmant qu'il ne proposait à l'homme qu'une liberté de « *tournebroche* ». Mais Leibniz distingue ce qui est nécessaire et ce qui est certain. Nous serions effectivement privés de liberté si tout ce que nous faisions devait être nécessaire (comme deux et deux font quatre). Mais nos actes sont logiquement contingents : nous pouvons tout aussi bien choisir de boire un schnaps en lisant que renoncer à le faire. En revanche, du point de vue de Dieu, notre choix sera « *certain* », c'est-à-dire prévu par Dieu qui l'a inscrit dans le scénario de l'Univers.

« Proclamer que la vie est partout, c'est dire que la mort n'existe pas. Elle est un repliement du vivant sur une échelle plus petite où la vie est encore là quoique invisible »

UNE « HARMONIE PRÉÉTABLIE »

Selon la conception de Leibniz donc, rien n'est sans raison, et tout ce qui existe est singularisé. Mais cela ne nous dit rien encore sur la question du mal. Pour l'aborder, il faut faire un ultime détour et demander quelle est la raison ultime des choses, « *l'origine radicale des choses* » pour reprendre le titre d'un opuscule écrit en 1697. Se poser cette question, c'est au fond demander : pourquoi est-ce notre monde et pas un autre qui a été créé par Dieu ? Parce que, répond Leibniz, c'est le meilleur des mondes possibles ! Telle est la théorie de l'optimum que raillera Voltaire dans *Candide,* en montrant que les guerres, les tremblements de terre, l'existence de l'esclavage… empêchent d'adhérer à une thèse pareille. Mais faire sienne la critique de Voltaire, ce serait oublier que l'optimisme que défend Leibniz repose moins sur les faits que sur la logique. Si notre monde était mauvais, Dieu, en décidant de le créer, ne serait pas parfaitement bienveillant, ce qui, comme l'avait vu Bayle, contredirait son concept. Et si notre monde était parfait, il serait semblable à Dieu, ce qui dérogerait au principe d'économie, selon lequel Dieu ne fait pas exister deux fois la même chose. Notre monde est donc un optimum. Il est ce qui comporte le maximum de biens compossibles – dont l'existence est possible en même temps que quelque chose d'autre. Dès lors, ce qui nous apparaît mauvais doit être relativisé. Tout mal est un moindre mal, l'expression d'une différence de degré entre deux choses plus ou moins bonnes. Comme l'avait vu Augustin, le mal se définit comme simple privation, comme manque de perfection.

Pour illustrer sa théorie de l'optimum, Leibniz prend à la fin de ses *Essais de Théodicée* l'exemple d'une pyramide sans base divisée en une infinité de chambres. Un voyageur, Théodore, est invité par la déesse Pallas Athéna à visiter quelques-unes de ces chambres. En montant d'étage en étage, il constate que les chambres sont de plus en plus belles. Or elles représentent tous les mondes possibles. La déesse explique alors à Théodore qu'il se trouve dans le « *palais des destinées* » et que « *la pyramide descend à l'infini* », car il y a toujours un monde comportant moins de biens qu'un autre. Cependant, il n'existe qu'un seul monde qui soit le meilleur de tous : celui que symbolise la chambre qui se trouve sous la pointe de la pyramide et qui comporte le maximum de perfection. Lorsqu'on y entre, on passe du possible au réel : « *Nous sommes dans le vrai monde actuel, dit la déesse.* » Ainsi les maux que nous déplorons dans notre monde seraient nécessairement plus nombreux dans tout autre monde. Et c'est précisément pourquoi Dieu ne fait exister que le meilleur des mondes possibles, et ce, de manière non arbitraire mais nécessaire. Aussi tout ce qui existe participe d'une « *harmonie préétablie* ». Et il faut se réjouir d'exister : c'est la preuve que nous vivons dans le meilleur des mondes possibles. Mieux, ce qui prouve que notre monde est le meilleur possible, c'est… sa vitalité.

THÉORIE DE L'OPTIMISME

Animé par une curiosité insatiable, Leibniz n'ignore rien des progrès techniques de son époque, en particulier l'invention du microscope, mis au point par les opticiens hollandais. De même que, grâce à sa lunette astronomique, Galilée a découvert des étoiles jamais observées avant lui, ●●●

de même le savant hollandais Leeuwenhoek voit pour la première fois dans son microscope des protozoaires, des spermatozoïdes, des bactéries. Cette découverte est capitale pour Leibniz: tout est vivant dans l'Univers, tout est « *inquiet* », jamais en repos. Ce constat l'incite à compléter sa théorie des monades, à lui ôter ce qu'elle pouvait avoir de froid. Le système leibnizien ne sera pas seulement un « panpsychisme » mais aussi un « panvitalisme ».

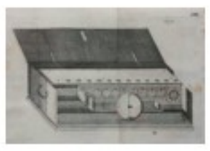
Or proclamer que la vie est partout, c'est dire que la mort n'existe pas. Pour Leibniz, elle n'est qu'un endormissement, un repliement du vivant sur une échelle plus petite où la vie est encore là quoique invisible. Il ne faut donc pas dire, comme le fait Platon, que ce sont les âmes qui transmigrent, de manière discontinue, de corps en corps quand ceux-ci meurent, mais que ce sont les composants du corps qui, toujours en vie dans leur partie infime, assurent la continuité de la vie: « *Il n'y a donc point de métempsycose*, écrit Leibniz dans ses *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison* (1714), *mais il y a métamorphose; les animaux changent, prennent et quittent seulement des parties.* » La mort elle-même, souvent perçue comme le mal métaphysique par excellence, ne déroge pas à la théorie de l'optimisme, puisque la putréfaction du corps sert de matière à l'apparition d'un nouveau vivant, à des virtualités qui se développeront « *sur un autre théâtre* », comme si les composants du monde n'en finissaient pas de prouver sa vitalité.

Aux yeux de Leibniz, le mal, sous toutes ses formes, n'est donc qu'une exagération abusive d'un morceau de temps ou d'espace par une pensée limitée qui, en se focalisant sur une partie du tableau du monde, confond la noirceur et le contraste, les ténèbres et le clair-obscur: « *Il arrive dans les ouvrages des peintres qu'il y a des ombres qui augmentent la beauté du tableau; et souvent ce qui, pris à part, paraît défaut ou irrégularité contribue à la perfection de l'ouvrage entier* » (*Théodicée*). En se faisant l'avocat du *Deus calculator* dans sa *Théodicée*, Leibniz invite son lecteur à donner à sa raison une amplitude de vue inégalée, là où un Pascal préférait la voir démissionner au profit de la foi. L'optimisme n'est donc pas un mysticisme mais un hyperrationalisme grâce auquel – du moins Leibniz le croit-il – Dieu triomphe de l'objection du mal. CQFD.

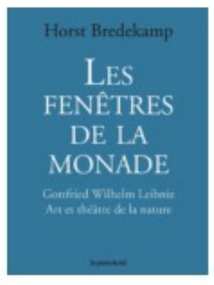
Pour aller plus loin



À visiter
Sa maison à Hanovre
Érigée en 1499, détruite lors du bombardement en 1943, cette demeure, où il mourut en 1716, a été reconstruite à l'identique en 1983. Elle est aujourd'hui un lieu de visite et un point de départ d'une promenade qui, passant devant l'opéra où se trouve son buste en bronze géant, mène au jardin de Herrenhausen, puis à celui des électeurs de Hanovre, dont Leibniz fut le bibliothécaire et où se trouve le temple Leibniz, petit monument circulaire et lieu de rendez-vous en été des étudiants de l'Université... Leibniz.



À voir
Sa machine à calculer
Leibniz ne cessa de perfectionner de 1670 à 1694 cette *Stepped Reckoner*, ou machine à quatre opérations. L'original est conservé à la bibliothèque de Hanovre. La géniale invention du cylindre à dents étagées (appelé « *roue de Leibniz* ») sera utilisée par les calculateurs mécaniques pendant plus de deux siècles. Mais c'est surtout la création du calcul binaire 0-1 employé en informatique qui fait de Leibniz le penseur originaire de notre monde moderne.



© Domaine public x 2

À lire
Les Fenêtres de la monade,
Horst Bredekamp
(Les Presses du réel, 2022)
Ce livre aux nombreuses illustrations rappelle que Leibniz rêvait de créer un théâtre de la nature et de l'art, ainsi qu'un atlas de la force de l'imagination. Convaincu que, pour bien penser, les diagrammes et les schémas ont autant de valeurs que les concepts (idée que confirmeront les planches de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert), il est un précurseur d'une théorie moderne de l'image où le monde apparaît comme une multiplicité de points de vue qui participent d'une conception optimiste de l'histoire de l'Univers.

Suivant le principe d'économie, Dieu ne peut pas créer un monde parfaitement bon, car alors il se dédoublerait lui-même. Il faut donc que le monde qu'il choisit de faire exister, le meilleur des mondes possibles, contienne le mal que Leibniz décline en mal métaphysique (la finitude, l'imperfection), physique (la douleur) et moral (le péché). Mais le mal permis par Dieu n'est jamais qu'un moindre mal (sans quoi il y aurait de la malveillance en Dieu, ce qui contredirait son concept).

La bonté de Dieu veut que les hommes soient vertueux, qu'ils ne souffrent pas, que les créatures connaissent le bonheur. Mais ces biens pris isolément dépendent de sa volonté antécédente. Or le monde créé est issu de sa volonté conséquente qui doit harmoniser les antagonismes de toutes les aspirations individuelles, comme en mécanique le mouvement composé résulte de toutes les forces en présence. Ainsi chaque bien voulu par la volonté antécédente exerce une « *tendance* » qui lui est propre, mais la décision divine finale est le résultat vectoriel total grâce auquel ces tendances s'harmonisent.

Un **mal** pour un **bien**

Si le mal est présent dans le monde, ce n'est pas un désir de Dieu, mais plutôt sa volonté de le faire coexister avec le bien, afin qu'il participe d'un principe d'harmonie du Tout.

L'extrait

***Essais de Théodicée,* Première partie, § 21–23**

« **21.** [...] il faut qu'il y ait une infinité de mondes possibles, que le mal entre dans plusieurs d'entre eux, et que **même le meilleur de tous** en renferme; c'est ce qui a déterminé Dieu à permettre le mal.
22. Mais quelqu'un me dira: pourquoi nous parlez-vous de permettre? Dieu ne fait-il pas le mal, et ne le veut-il pas? C'est ici qu'il **sera nécessaire d'expliquer ce que c'est que permission,** afin que l'on voie que ce n'est pas sans raison qu'on emploie ce terme. Mais il faut expliquer auparavant la nature de la volonté, qui a ses degrés: et dans le sens général, on peut dire que la volonté consiste dans l'inclination à faire quelque chose à proportion du bien qu'elle renferme. **Cette volonté est appelée antécédente,** lorsqu'elle est détachée, et regarde chaque bien à part en tant que bien. Dans ce sens, on peut dire que Dieu tend à tout bien en tant que bien [...] Le succès entier et infaillible n'appartient qu'à la volonté conséquente, comme on l'appelle. C'est elle qui est pleine, et à son égard cette règle a lieu, qu'on ne manque jamais de faire ce que l'on veut, lorsqu'on le peut. Or cette volonté conséquente, finale et décisive, résulte du conflit de toutes les volontés antécédentes, tant de celles qui tendent vers le bien, que de celles qui repoussent le mal : et c'est du concours de toutes ces volontés particulières, que vient la volonté totale: comme dans la mécanique le mouvement composé résulte de toutes les tendances qui concourent dans un même mobile, et satisfait également à chacune, autant qu'il est possible de faire tout à la fois [...].
23. De cela il s'ensuit, que **Dieu veut antécédemment le bien,** et conséquemment le meilleur. »

Dieu ne cause pas le mal comme un bien car s'il le désirait, ce serait malignité de sa part. Il ne peut donc que le permettre dans le cadre d'un ordre optimal. La permission, loin de se confondre avec de la passivité, est une composante d'un choix rationnel global. Le mal ne surgit donc pas accidentellement dans le passage du possible au réel, puisque Dieu est omniscient, mais il ne le tolère que parce que tout autre monde contiendrait plus de maux que celui dans lequel nous existons.

Le Dieu de Leibniz ne perd jamais son attribut essentiel, celui d'être parfaitement bienveillant: il ne veut ni la mort, ni la douleur, ni le péché. Mais il permet ces maux parce qu'en faisant exister le maximum de compossibilités, ils participent paradoxalement à l'harmonie du tout. Un monde contenant moins de maux ne serait pas éligible parce qu'il aurait moins de vitalité. La volonté calculatrice de Dieu est ainsi conséquente en tolérant le mal dont nous nous offusquons à tort parce que nous n'avons pas le point de vue du Tout.

Livres

Pour tous | Lecteur curieux | Lecteur motivé | Lecteur averti



LE BILLET DE MARTIN LEGROS

L'appel de la forêt

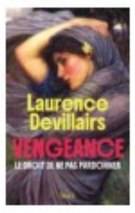
Ce n'est pas pour mener une expérience d'immersion dans la nature pendant un temps limité et y fomenter l'idée de *désobéissance civile* comme Henry David Thoreau que **Simona Kossak**, biologiste, zoologue et forestière polonaise (1943-2007) est partie vivre pendant plus de trente ans à Białowieża, au cœur d'une des dernières forêts primaires d'Europe entre Pologne et Biélorussie. Son geste, tel que le restitue l'écrivaine **Simonetta Greggio** dans un récit magnifique, ***Le Souffle de la forêt*** (Arthaud), est autrement plus radical. Bien qu'elle n'ait jamais écrit de manifeste, son choix libre et obstiné d'une vie au contact des animaux, des arbres et du vent est une proposition éthique digne de celle d'Épicure, de Rousseau… ou de François d'Assise. Son mantra ? « *Ne laisse personne te raconter le monde. Regarde-le avec tes yeux.* » Mais ses yeux étaient aussi ceux du lynx et des sangliers qui circulaient dans sa cabane, des cerfs qu'elle défendait contre les chasseurs et même des arbres dont elle prenait soin contre les projets d'abattage – tout en inspirant le respect à tous les acteurs de ce milieu.

Née dans une famille aristocratique désargentée de Cracovie, Simona fait des études, d'abord poussives puis de plus en plus brillantes, en biologie et en psychologie animale, sous l'influence de l'éthologue Konrad Lorenz. Excentrique et rêveuse, « *intensément présente* », c'est aussi une « *tête de lard* » qui estime avoir raison sur tout et ne s'en laisse pas compter – en particulier par les hommes. À l'hiver 1971, elle découvre un peu par hasard au cœur de la forêt enneigée une hutte en bois, sans eau ni électricité, devenue le refuge des écureuils et des loutres, et régulièrement visitée par un bison. Une évidence la traverse : c'est là qu'elle était attendue. Elle y restera jusqu'à sa mort en 2007. Quelqu'un d'autre se présente sur les lieux, le photographe naturaliste Lech Wilczek. Il deviendra son compagnon. Ils vont mener là une vie en marge des événements qui secouent la Pologne, comme aimantée par le bruit d'un autre monde. Ainsi, Kossak va plus loin que le *Bartelby* de Melville affirmant : « *Je préférerais ne pas…* » – travailler, consommer, pactiser avec ce que je désapprouve. Elle donne l'exemple d'une vie *réconciliée*. En la faisant vibrer sous nos yeux, ce livre est porté à chaque page par un très rare souffle philosophique.



© Serge Picard pour PM ; Joanna Tarlet Gauteur/Signatures pour PM.

L'ESSAI DU MOIS



Vengeance
LAURENCE DEVILLAIRS
Stock / 256 p. / 20 €



Je me venge donc je suis

Dans un essai nourri par son propre vécu, la philosophe **Laurence Devillairs** donne voix à l'expérience de toutes les victimes incapables de tourner la page. Elle propose de faire une place au désir de vengeance dans la définition même de l'idée de justice.

Par **SONIA FEERTCHAK**

Comme j'aurais aimé que ce texte soit écrit plus tôt ! Si j'avais pu le lire avant, ma vie en aurait été adoucie. Je ne serai pas seule à refermer *Vengeance* de Laurence Devillairs en pensant ainsi. Son essai est d'abord un morceau de bravoure. Car « *la société, la religion, le droit, la philosophie condamnent la vengeance.* [La] *sagesse la rejette, l'État la punit, la morale la réprouve* ». Aussi le premier mérite du livre est-il d'alléger la culpabilité de tous ceux qui sont incapables de tourner la page.

De qui, de quoi a-t-on envie de se venger ? Laurence Devillairs l'écrit d'entrée au « je » : « *J'ai subi l'injustice.* » L'injustice a ceci de singulier qu'elle relève à la fois d'une violence et de l'impossibilité pour la victime d'être reconnue comme telle, ce qui constitue « *le plus douloureux des désespoirs* ». Soit qu'on ne la croira pas (c'est le cas de la majorité des enfants abusés), soit qu'on lui imputera la responsabilité de la violence qu'elle subit (comme le Monte-Cristo de Dumas). Travestissant toujours la vérité, l'injustice demeure impunie. « *Elle rend la blessure irréversible.* »

La philosophe mène son récit en terrain personnel mais sans jamais préciser la nature de l'injustice ou des injustices qu'elle a subies. À l'ère des révélations littéraires en série, le dispositif a de quoi surprendre mais il permet à l'autrice de légitimer son propos : les offenses perpétrées contre sa personne l'intéressent moins que leur effet – la dévastation existentielle qui l'a (presque) défaite de sa capacité d'agir. C'est là où se venger devient salvateur : en ourdir l'idée signe, chez la victime, le refus de son propre anéantissement. Pulsion de vie et non de mort, la vengeance « *refuse* [...] *d'abandonner le monde aux mains du mal* ». Ainsi existe-t-il « *une vengeance juste, motivée non par la haine mais par la revendication de l'irréparable de l'offense* », et Laurence Devillairs entend bien lui faire, en philosophe, une place dans la définition même de la justice. La vengeance n'est pas la loi du talion, rappelle-t-elle, et il faut entendre « *œil pour œil, dent pour dent* » comme un ajustement de la peine au dommage causé : celle encourue par l'agresseur ne pourra pas être davantage que l'œil ou la dent arrachée.

L'originalité du propos de Devillairs est d'envisager la vengeance dans un cadre juridique non pas en termes de conséquences pour le puni et l'ordre social, mais pour le vengeur. Il s'agit de « *permettre à la justice des tribunaux de faire droit à la dimension éthique du mal subi* ». La réflexion intéresse d'autant plus que la philosophe est catégorique : nul besoin de passer à l'acte – c'est heureux –, le désir de vengeance suffit. Relevant d'« *une émotion éthique* », ce désir de vengeance agit, d'une part, comme l'indicateur que l'offense est irréparable et, d'autre part, comme le moyen pour l'offensé de continuer à vivre malgré sa blessure. Le dessein du vengeur en puissance n'est donc pas de rendre son dû à son agresseur mais de se libérer en assumant le refus du pardon. Une libération qui permet au vengeur en puissance de recouvrer le pouvoir d'être soi. La philosophe règle enfin son compte à ce qu'elle nomme « *la religion de la positivation obligatoire* » : les injonctions à la résilience, à la réparation et, en premier lieu, au pardon, qui somment la victime de « *prendre en charge tout un processus de dépassement de l'injustice et renoncer à la revendication de son caractère irréparable* ». *Vengeance* n'est donc pas un livre de vengeance – ce qu'il aurait pu être – mais un essai sur le désir de vengeance – ce qui le rend bien plus puissant.

NOTRE SÉLECTION

Pour tous | Lecteur curieux | Lecteur motivé | Lecteur averti



Le Deuxième Sexe
SIMONE DE BEAUVOIR
Bibliothèque de La Pléiade / Gallimard / 1100 p. / 68 €



Une fois que les femmes ont ouvert les yeux. Écrits et paroles féministes (1947–1985)
SIMONE DE BEAUVOIR
Textes inédits / Études et monographies / Gallimard / 610 p. / 28 €



Devenir Beauvoir

Classique décisif sur la domination et l'aliénation des femmes, *Le Deuxième Sexe* fait son entrée dans la prestigieuse collection de La Pléiade, alors que paraît un passionnant volume de textes et interventions diverses de la philosophe. Ces écrits retracent son engagement constant, pendant près de trois décennies, sur tous les terrains où la révolution féministe, toujours en cours, s'est jouée.

Par **CLARA DEGIOVANNI**

Ça y est! On peut désormais lire *Le Deuxième Sexe* sur ce célèbre papier Bible, très fin et très doux, si caractéristique de La Pléiade. Cette consécration, quarante ans après la mort de Simone de Beauvoir, rend justice à un essai philosophique majeur, qui, pour des milliers de lectrices, a eu l'effet d'un cataclysme. Comme la pilule rouge dans *Matrix*, l'ouvrage donne soudainement à voir le monde différemment. L'une des forces du *Deuxième Sexe* est d'avoir montré les rouages de l'aliénation des femmes de manière à la fois très précise et panoramique, en étudiant « *les faits et les mythes* » (tome 1) comme « *l'expérience vécue* » (tome 2). Lire les deux parties à la suite permet de saisir leur « *interdépendance* », comme le souligne l'introduction de cette nouvelle édition rédigée par Esther Demoulin. Si les deux tomes sont reliés, c'est parce que les mythes associés à la féminité travaillent de l'intérieur l'expérience réelle des femmes. Les personnages littéraires de princesses éthérées et de mères sacrificielles ont un effet concret sur le mode de vie, les décisions et même sur le corps des femmes. *Le Deuxième Sexe* met au jour la façon dont le « *piège de la féminité* » se referme sur les épouses pour boucher leur destin et amoindrir, voire asservir leur expérience de vie, les condamnant à mener une existence perpétuellement déchirée entre leur couple, le soin des enfants et leur travail. « *Une fois que les femmes ont ouvert les yeux sur leur oppression, ça ne peut plus jamais s'occulter complètement* », disait Beauvoir lors d'un entretien au *Monde* en 1983.

Cette expression – « *une fois que les femmes ont ouvert les yeux* » – est le titre d'un recueil qui rassemble des textes inédits, des traductions d'interviews, des préfaces et des interventions radiophoniques de Beauvoir. Cette somme, complémentaire à la lecture du *Deuxième Sexe*, cerne la façon dont la philosophe a été lue à l'époque de la publication de cet essai, en 1949, et lors des décennies qui ont suivi. Et pour cause: si la parution de l'ouvrage dans La Pléiade renforce l'aura de respectabilité qui nimbait déjà cette

© Collection Harlingue/Roger-Viollet

œuvre, cette nouvelle édition ne doit pas occulter les violents remous suscités par la pensée de son autrice. « *Camus, que j'aimais encore beaucoup, a été indigné (il a déclaré que je ridiculisais le mâle français) et* [...] *d'autres de mes amis ont balancé rageusement le livre à travers leur bureau, scandalisés* », relate Beauvoir en 1973. Ce recueil offre au lecteur la possibilité de découvrir la façon dont Beauvoir a elle-même défendu et explicité son texte, au fil des attaques portées par ses contemporains. « *On s'est mépris* [...] *si on a cru que j'étais* [...] *contre la maternité. Je suis simplement contre un certain asservissement de la femme à la maternité* », a-t-elle, par exemple, déclaré à ceux qui ont voulu en faire une ennemie des mères.

Loin d'être figée, la philosophie de Beauvoir se déploie en actes au fil de ces interventions. Elle a irrigué le cœur battant des luttes féministes, notamment à partir des années 1970, pendant la création du Mouvement de libération des femmes (MLF) et lors de la parution du « Manifeste des 343 », en 1971, en faveur de l'avortement, dont la philosophe sera l'une des signataires. Si Beauvoir a toujours revendiqué le nom d'« intellectuelle », son expérience dément le cliché de la penseuse isolée dans sa tour d'ivoire. Sa vie durant, elle a été en relation avec les femmes de son temps et avec les épreuves que celles-ci traversaient. Elle a notamment pris la plume pour défendre Djamila Boupacha, membre du Front de libération nationale (FLN), torturée et violée par des militaires français lors de la guerre d'Algérie, mais aussi pour faire porter la voix des cinquante-sept jeunes ouvrières brûlées vives à Méru, dans une usine de bombe aérosol en 1967. Elle a aussi dialogué avec Marie-Thérèse, une prostituée qui lui a raconté sa vie, au point de la faire changer d'avis sur le travail du sexe. « *L'existence de cette femme – qui appartient selon les bien-pensants à la lie de la terre – apparaît non point comme subie mais comme une conquête dont elle a le droit de tirer orgueil* », écrit-elle dans la préface à *L'Histoire d'une prostituée*, en 1964.

Ses interventions, souvent très affirmées, laissent parfois place à des doutes – voire à des remords. Elle a désavoué, par exemple, son étude sur *La Condition de vie des Chinoises*, qui plaçait un certain espoir dans l'avènement du Parti communiste chinois... peu de temps avant le terrible Grand Bond en avant et la famine qui en a découlé. Convaincue dans ses jeunes années qu'une révolution socialiste pouvait changer la vie des femmes, Beauvoir s'est rendue en 1972 à ce douloureux constat: « *Le socialisme – tel qu'il est réalisé aujourd'hui – n'a pas affranchi les femmes.* » Contre ceux qui pensaient le féminisme comme une cause subalterne par rapport à la révolution des travailleurs, elle s'est alors battue pour en faire un combat de premier ordre. Ses prises de position en faveur de la lutte contre le harcèlement au travail mais aussi pour la reconnaissance pénale du viol ont fait d'elle une précurseure de combats qui se sont aujourd'hui, et notamment depuis la vague #metoo, imposés comme des sujets politiques majeurs. En 2026, la lecture des articles et des interventions de Beauvoir pousse à prendre conscience du chemin parcouru mais aussi à s'interroger sur l'avenir de ces luttes féministes. La philosophe, qui avait elle-même affronté de nombreux retours de bâton, témoignait à cet égard d'un espoir relatif: « *Je suis optimiste pour l'avenir – mais un lointain avenir – d'ici cinquante ou cent ans. Je pense que les différences qui existent présentement entre les hommes et les femmes en viendront à paraître barbares* », prévoyait-elle en 1983. En souhaitant donc qu'il ne faille pas encore attendre cinquante ans de plus pour que ses prédictions voient le jour.

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

Arne Lygre
Stéphane Braunschweig
18 mars – 17 avril

À NOTRE PLACE

mardi 31 mars
Rencontre autour du spectacle
avec Stéphane Braunschweig, animée
par Cédric Enjalbert, rédacteur en chef adjoint
de *Philosophie magazine*

Adélaïde Bon
Pauline Bureau
27 mars – 19 avril
création

ENTRE PARENTHÈSES

Rencontres
en présence d'**Adélaïde Bon** et **Pauline Bureau**

mardi 7 avril
Violences sexuelles et justice
avec Édouard Durand, magistrat et Agnès Cittadini, avocate

dimanche 12 avril
Violences sexuelles et handicaps
avec Marie Rabatel membre permanente de la CIIVISE
et Muriel Salmona, psychiatre spécialisée
en psychotraumatologie

mardi 14 avril
Écrire les violences sexuelles
avec les autrices Camille Kouchner et Éva Thomas

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20e
métro Gambetta

Le Monde Télérama TRANSFUGE TC TROISCOULEURS Les Inrockuptibles philosophie

Assiette partagée



Donner à manger
JOËLLE ZASK
Premier Parallèle / 208 p. /17 €

Par **MARTIN DURU**

C'est un (bon) plat mitonné que l'on sert au repas. C'est un fruit ou des victuailles que l'on tend à qui a faim. Nourrir autrui: cet acte semble si banal que l'on oublie d'en interroger le sens. Tel est le sujet dont s'empare Joëlle Zask, qui s'est fait connaître d'un public élargi avec son ouvrage sur les mégafeux (*Quand la forêt brûle*, 2019). Pour la philosophe, donner à manger à qui en éprouve le besoin est le « *premier devoir* », un impératif éthique indépassable. Mais ce n'est pas qu'une histoire de ventre à remplir. Il convient de distinguer ce qui a trait aux « aliments » et ce qui relève de la « nourriture »: si les aliments ingérés maintiennent en vie un organisme, quitte à nuire à sa santé, la nourriture est ce qui permet de « *faire grandir* » un individu, aussi bien physiquement (pour un enfant) que spirituellement (pour tout le monde). Le geste de donner à manger est pleinement social: dans un rapport fait d'attention et d'échanges, le donateur et le donataire interagissent, apprennent à se connaître mutuellement. Il s'agit d'une authentique « *expérience* », terme clé que Zask reprend à John Dewey, figure du pragmatisme américain: une expérience est un processus qui me forge, me transforme. Nourrir, c'est donc éduquer au-delà du seul goût; c'est favoriser le développement et « *l'indépendance* » de qui mange avec soi.

Dans cet ouvrage accessible et vivant, Zask dessine les contours d'un « *art de bien donner à manger* », un art qui ne se limite pas à un programme diététique – à choisir les aliments en fonction du Nutri-Score. Bien donner à manger aux enfants, par exemple, c'est les faire participer activement aux repas, là où nos cantines en self-service robotisent et désincarnent ce moment. Bien donner à manger aux aînés dépendants – chapitre poignant –, ce serait les guider et les accompagner discrètement dans cet acte devenu parfois pénible. Loin d'être une question anecdotique, la nourriture et la manière de la dispenser constituent « *la première pièce de l'édifice social* », d'où la nécessité de remettre du lien et du sens dans l'assiette.



LE ROMAN DU MOIS, PAR ARTHUR DREYFUS



J'en fais toute une histoire
NORA EPHRON
Éditions de l'Olivier / 216 p. / 21 €

Sex and the City revu par Cioran

Il y a les livres fins, spirituels, amusants, et il y a les livres formidables. Ceux qu'on a envie d'offrir à tous ses amis, qui s'y reconnaîtront tous. Lancé comme un stand-up, le projet de *J'en fais toute une histoire* est simple: recenser les rêves, les contradictions, le présent et le passé d'une New-Yorkaise de 60 ans au début du XXIe siècle. Tous les sujets qu'on imagine y passent: la chirurgie esthétique (ou pas), les sacs à main, les ados odieux, les régimes inutiles. Mais Ephron montre qu'avec du talent, et son art du récit inouï, rien ne s'épuise. Si la subtilité avait cours au prix de l'or, ce texte vaudrait une fortune. Et si rire était un péché, il serait mis à l'index. Ne sous-estimez pas, en effet, « *la tension qu'une personne peut créer dans une maison en servant des nems qu'elle a mis des heures à préparer, et qui sont loin d'être aussi bons que ceux d'un restaurant chinois* ». Rappelez-vous que « *les* [petits] *sacs de soirée, pour des raisons que seul un marxiste peut comprendre, coûtent encore plus cher que les sacs ordinaires* ». Et méfiez-vous de ce jour où vous croirez « *avoir fait le tour des soins de beauté* », car à tout instant « *un nouveau peut surgir de nulle part* ». C'est léger, mais jamais superficiel. À l'instar de cette couleur « *qui ne va avec rien et va donc, à un niveau plus profond, avec tout* », ou de cet adage digne de Cioran – s'il avait connu *Sex and the City*: « *Je me dis parfois que de ne plus devoir se soucier de ses cheveux est l'avantage secret de la mort.* »

Que notre divertissement prenne la forme d'un brushing, de la peur de croiser son ex au supermarché ou de dégoter le meilleur strudel de Manhattan, il s'agit toujours et encore, merci Pascal, de nous détourner de notre finitude. On peut ainsi lire ce livre comme un manuel de stoïcisme; dont la première leçon serait d'écrire sur ses malheurs: « *Quand vous racontez* [aux gens] *que vous avez glissé sur une peau de banane, vous les faites rire volontairement. Vous étiez la victime de la blague, vous en voilà le héros.* » Une liste finale intitulée Ce que je regrette de ne pas avoir su aurait pu changer bien des vies. La preuve (au hasard): « *N'achetez aucun vêtement cent pour cent laine même s'il vous paraît très doux et ne vous gratte pas plus que ça quand vous l'essayez dans le magasin.* » Irrésistible.

© Serge Picard pour PM

Vibrer avec les aveugles



Voir le monde autrement
MICHEL TERESTCHENKO
Nouveaux cahiers libres / La Découverte /
336 p. / 21,50 €

Par **OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

De la cécité, la plupart des voyants ne savent « *à peu près rien* ». Leur regard ignorant réduit en général l'existence des aveugles et déficients visuels à une vie amputée. C'est contre cette vision – source de souffrance souvent intériorisée par les personnes non- ou malvoyantes – qu'écrit Michel Terestchenko. Doté lui-même d'yeux fonctionnels, il explore la non-voyance en s'appuyant « *uniquement* » sur des ouvrages d'aveugles et sur les réflexions des aveugles avec lesquels il a noué pendant des années des liens. Le philosophe prend soin de montrer la diversité des conditions que le mot de cécité recouvre. L'aveugle de naissance ne vit pas la même chose que l'individu devenu aveugle, même si les deux rencontrent des difficultés semblables face à un monde souvent inhospitalier. Plus profondément, les aveugles doivent apprendre à vivre « *dans une réalité* [...] *qui apparaît pour disparaître, lorsque plus aucun son ni aucun parfum n'en signalent la présence* », dans un monde « *frapp*[é] *d'intermittence* » où la permanence ne va pas de soi. S'ouvre en même temps, non le vide, mais une « *présence particulièrement intense* » et une « *attention accrue aux êtres* ». Hégémonique, la vue est pour Terestchenko « *le sens de l'indifférence et de la distraction* »: le voyant voit les choses sans les voir vraiment. Pour l'aveugle qui se repère par écholocation, au contraire, « *la perception est une rencontre entre des entités vivantes, chargées de vibrations* ». Bref, si la cécité peut être une « *catastrophe existentielle conduisant à la dépendance* », l'existence non voyante apparaît ici comme « *une existence riche et entière* [...] *totalement ignorée* » dans nos sociétés. Alors que les troubles de la vision se multiplient dans une France vieillissante, il est urgent, pour Terestchenko, de « *changer le regard des voyants* ».

DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE
CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE

DOMAINE
DE CHAUMONT-SUR-LOIRE
CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE

CINQ RENDEZ-VOUS D'AVRIL À OCTOBRE
POUR PENSER LA NATURE
AVEC DES INVITÉS EXCEPTIONNELS

Marc-André Selosse, Purificación López-García, Perig Pitrou, Pascal Convert, Charles Stépanoff, Astrid de La Forest, Jacques Tassin, Line Le Gall, Evi Keller, Vincent Doumeizel, Mathilde Simon, Bernard Kloareg, François Couplan, Anaïs Tondeur, Éric Lambin, Étienne Klein...



CONDITIONS TARIFAIRES ET RESERVATIONS
WWW.CONVERSATIONSSOUSLARBRE.FR
SEMINAIRE@DOMAINE-CHAUMONT.FR
02 54 20 99 22

Fondation Malatier – Jacquet
Fondation de France
Pour la Science
philosophie magazine
RÉGION CENTRE VAL DE LOIRE

La modernité déchirée de l'Iran



Lumières et Anti-Lumières en Iran
STÉPHANIE ROZA ET AMIRPASHA TAVAKKOLI
PUF / 272 p. / 23 €

Par **PHILIPPE GARNIER**

Un pays « oriental » par nature étranger aux aspirations des peuples européens? Telle fut la vision de l'Empire perse que propagèrent plusieurs écrivains occidentaux, dont Gobineau et Renan. Présent à Téhéran lors de la Révolution islamiste de 1979, Foucault évoqua la quête d'une « *spiritualité politique* » oubliée en Occident. L'Iran a longtemps porté le poids d'une altérité radicale. Dans l'histoire iranienne, cependant, les étapes du passage à la modernité sont plus universelles qu'il n'y paraît. Telle est la thèse de ce livre écrit par une philosophe française spécialiste des Lumières et un politiste d'origine iranienne. Leur enquête historique et intellectuelle parcourt les grands moments de l'histoire moderne de l'Iran depuis la révolution de 1906, en creusant le lent cheminement des idées modernes et la résistance qu'elles suscitent.

Premier État du monde musulman à connaître une évolution constitutionnaliste, l'Iran a paradoxalement plongé en 1979 dans une dictature théocratique. S'il y a une spécificité iranienne, elle réside dans le poids et l'évolution du clergé chiite. Menacée dès la fin du XIXe siècle par la crise d'une monarchie séculaire, cette caste religieuse rebâtit son identité et sa doctrine sur le rejet de toute influence occidentale, à commencer par l'aspiration aux libertés publiques. Le XXe siècle relance la créativité des mollahs: ils se nourrissent autant de l'idéologie des Frères musulmans sunnites que de la pensée réactionnaire de l'Occident. Surtout, ils se servent de l'antisémitisme moderne, dopé par l'antisionisme à partir de 1947, comme d'un formidable catalyseur. Ce livre montre que l'islamisme des mollahs appartient de plein droit à la même famille idéologique antimoderne que l'extrême droite européenne. Dans l'actuel conflit planétaire entre héritiers et détracteurs des Lumières, ce qui se joue en Iran apparaît comme une étape décisive.

Présomption de véracité



Injustice épistémique
MIRANDA FRICKER
Trad. de l'anglais S. Réhault et L. Thomine / Préface G. Origgi / La part des choses / Éliott / 320 p. / 21 €

Par **ALEXANDRE JADIN**

Dans *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* (1960) de Harper Lee, un jeune homme noir, Tom Robinson, est accusé à tort d'avoir violé une femme blanche. Son avocat a beau démontrer son innocence, il est condamné à mort. Pour la philosophe anglaise Miranda Fricker, il s'agit d'un cas typique d'injustice testimoniale: Tom Robinson est mort non pas en raison de preuves (inexistantes) mais en raison de stéréotypes occultant son témoignage. Elle développe ce concept dans cet ouvrage de 2007 enfin traduit, où elle ne se contente pas d'affirmer que le savoir exprime un certain pouvoir, dans les pas de Michel Foucault. Plus moderne que postmoderne, elle conserve audacieusement le critère de vérité pour faire la différence entre un discours simplement mal informé et un discours discrédité en raison d'un « *pouvoir identitaire* » porteur de préjugés. De même, le discours des femmes est souvent jugé trop « *intuitif* », ou celui des porteurs d'accent trop stupide. L'injustice épistémique (relative au savoir) nourrit ainsi d'autres injustices, politiques ou économiques. Son préjudice n'est pas qu'individuel, il est collectif: il prive la société de connaissances cruciales. Mais pour pouvoir être écouté, encore faut-il pouvoir formuler son expérience marginalisée, poursuit l'autrice avec un second concept clef: l'injustice herméneutique. À l'instar d'une femme ignorant la notion de harcèlement sexuel pour décrire et dénoncer celui qu'elle subit sur son lieu de travail, les dominés souffrent de « *représentations inadéquates, si bien qu'ils peinent à rendre intelligible ce qu'ils vivent* ». Typique de la philosophie analytique, la froide clarté du texte se réchauffe avec l'incitation à développer des « *vertus épistémiques* » afin de rendre justice aux paroles injustement dénigrées.

Mâles mis à mal



Ce que les hommes ne disent pas
KEVIN HIRIDJEE
Albin Michel / 224 p. / 20,90 €

Par **FRÉDÉRIC MANZINI**

Ils représentent les trois quarts des suicides, cumulent les agressions, les addictions, les échecs scolaires, les diagnostics psychiatriques – et pourtant, on ne les entend pas. Les hommes ne parlent pas. Alors que le débat public s'est cristallisé autour de la seule question de la domination, le psychanalyste Kevin Hiridjee prend le parti déconcertant de déplacer le regard vers une zone d'ombre autrement plus instable, l'angoisse. Sa thèse est nette: si les hommes sont si souvent incompréhensibles, fuyants, arrogants, voire brutaux, c'est surtout par terreur, une terreur archaïque et double. L'angoisse phallique freudienne classique d'abord, cette peur de ne pas être à la hauteur et qui se retourne en mépris des femmes – car il est plus facile de disqualifier l'autre que d'affronter sa propre fragilité. Mais, surtout, et c'est là le cœur du livre, l'angoisse narcissique d'indifférenciation: puisque le garçon naît du corps d'une femme, il doit s'en arracher violemment et réussir à ne plus être femme pour exister comme homme. C'est cette identité construite en creux qui condamne le masculin à un garde-à-vous permanent, une peur panique d'être réabsorbé par l'origine. Mobilisant les travaux des psychanalystes Robert Stoller et Melanie Klein ou de l'anthropologue Françoise Héritier, Hiridjee s'appuie surtout sur sa pratique clinique où, dans l'intimité du cabinet, il voit régulièrement s'effondrer des hommes qui semblaient sûrs d'eux-mêmes. Sans verser dans l'absolution ni dans l'accablement, son essai invite à se mettre à l'écoute de ce cri étouffé qu'est la virilité tapageuse. Apprendre à entendre ce mutisme, ce n'est pas seulement poser un diagnostic mais se donner enfin les moyens de comprendre et de désarmer la violence.

Éros en orbite



Traité de l'amour moderne
EMANUELE COCCIA
Climats / 288 p. / 22 €

Par **FRÉDÉRIC MANZINI**

L'amour est illusoire, il fait mal, il est fini… Entre la sociologie du désenchantement et les dénonciations de #metoo – qui voit en Éros *« le plus grand esclavagiste »* de l'histoire –, l'amour semble frappé d'opprobre aujourd'hui. Mais ce diagnostic annonce-t-il son agonie ou, comme le pense Emanuele Coccia, sa mutation vers une nouvelle forme de modernité? Pour lui, en effet, nous ne sommes pas modernes par nos seules prouesses techniques, mais surtout parce que nous avons fait de l'amour le moteur de notre rapport au monde. C'est ce que montre la famille, laboratoire emblématique de cette transformation depuis qu'elle s'est affranchie du modèle *« généalogique »* et patriarcal jadis voué à la transmission du nom et du capital pour devenir un véritable *« projet »*, c'est-à-dire une communauté d'affection choisie où la parenté n'est plus biologique.

Cependant, Coccia ne limite pas l'amour à la sphère privée mais il en fait une force cosmique : il refuse la séparation entre l'amour des personnes et celui des choses, afin de voir Éros partout, *« mêlé à la matière »* qui nous entoure. Nos activités quotidiennes sont des actes d'amour déguisés. Le travail? Une passion infinie pour transformer le réel et y *« injecter du bien »*. Le tourisme? Une déambulation dans un *« amour fossile »*, où les bâtiments d'une ville sont les sédiments concrets des ferveurs passées de ceux qui les ont érigés, préservés et transmis jusqu'à nous. Mais si l'amour édifie les cités, il sculpte aussi l'individu. Loin d'un simple réconfort, il consiste en cette *« puissance de métamorphose plastique »* qui nous dessaisit de nous-mêmes et sculpte notre âme, car il est capable de changer notre identité et de lui donner une orientation nouvelle. Voici donc un essai surprenant qui refuse le cynisme ambiant et fait de l'amour non plus une expérience parmi d'autres mais la texture même du réel. Reste qu'en l'étendant aux moindres recoins de l'existence, on finit par se demander si c'est encore bien de lui qu'il s'agit.

LES MEILLEURES VENTES EN PHILOSOPHIE

1. ARNAUD MIRANDA
Les Lumières sombres
GALLIMARD

2. PATRICK BOUCHERON
Peste noire
SEUIL

3. ANTOINE COMPAGNON
1966. Année mirifique
GALLIMARD

4. UMBERTO ECO
La Fabrique de l'ennemi
GRASSET
Dans cette conférence prononcée en 2008, et qui retrouve toute son actualité, Eco répond à l'interpellation d'un chauffeur de taxi pakistanais de New York qui ne pouvait pas croire qu'il n'avait pas d'ennemi. Des *Catilinaires* de Cicéron à *1984* d'Orwell, en passant par la figure des migrants d'aujourd'hui, il parcourt les stratégies mises en œuvre par les collectifs humain pour se souder dans la fabrique d'un Autre maléfique. Car *« au cas où il n'y aurait pas d'ennemi, il faut le construire »*. **M. L.**

5. JOHANN CHAPOUTOT
Les Irresponsables
GALLIMARD

6. CHARLOTTE CASIRAGHI
La Fêlure
JULLIARD

7. SIMONETTA GREGGIO
Le Souffle de la forêt
ARTHAUD

8. STANISLAS DEHAENE
Le Rectangle de Lascaux
ODILE JACOB

9. BELL HOOKS
À propos d'amour
DIVERGENCES

10. GEOFFROY DE LAGASNERIE
L'Âme noire de la démocratie
FLAMMARION

11. STÉPHANE AUDOUIN-ROUZEAU
Notre déni de guerre
LIBELLE/SEUIL

12. MARIANNE CHAILLAN
Survivre
LES ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE

13. MARCEL GAUCHET
Comment pensent les démocraties ?
ALBIN MICHEL

14. AURÉLIEN BARRAU
Trahir par fidélité
LES LIENS QUI LIBÈRENT

15. ASMA MHALLA
Cyberpunk
SEUIL

Source : Datalib/Adelc (datalib.net), d'après un panel de 137 librairies indépendantes. Classement des meilleures ventes de livres de ou sur la philosophie (hors œuvres au programme du baccalauréat et des grands concours scolaires).

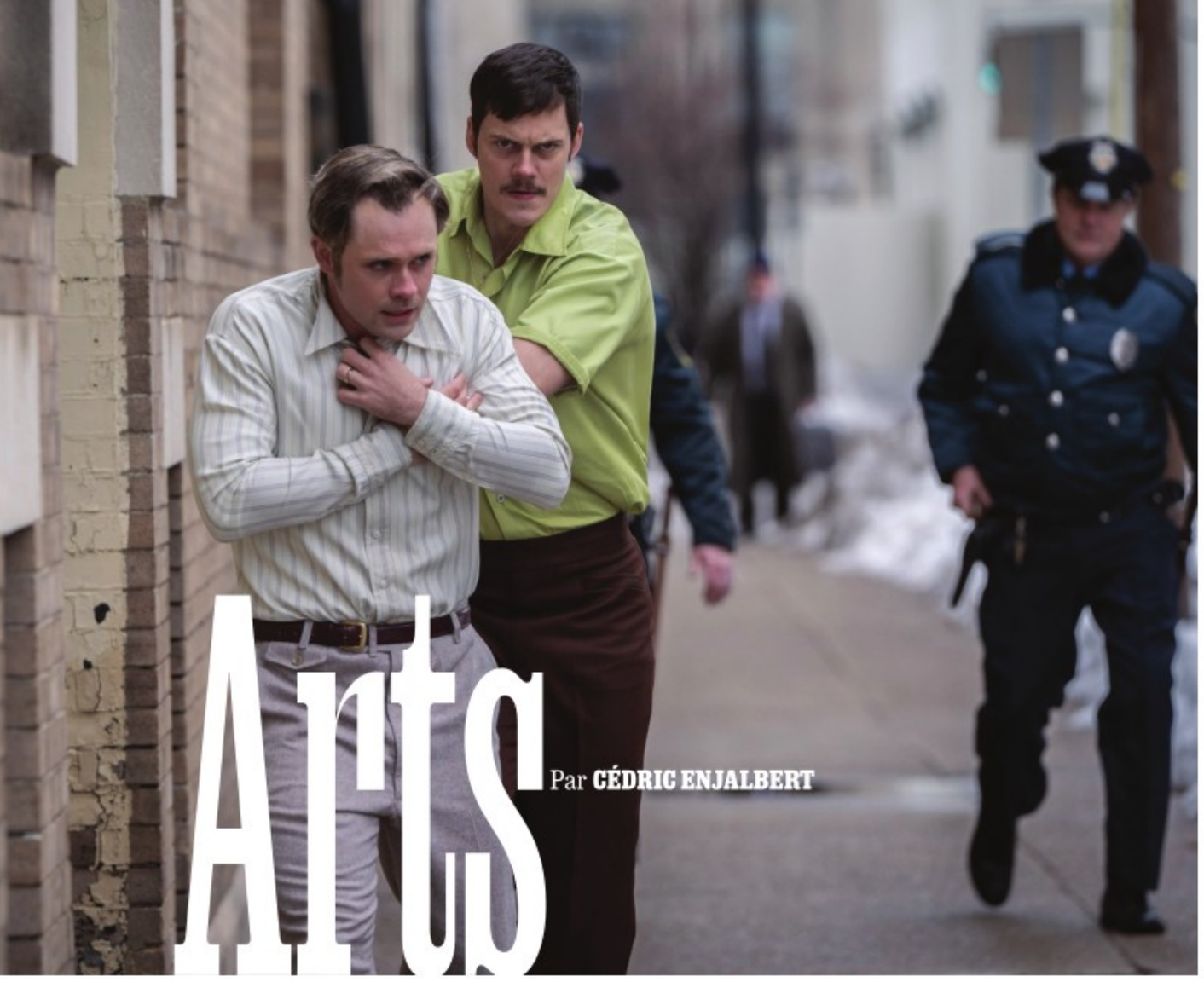
RAYMOND
ARON
THÉORIE
DE L'ACTION
POLITIQUE



Les démocraties libérales face à la violence politique. La réflexion toujours actuelle d'un grand penseur.

RETROUVEZ L'INTÉGRALITÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE RAYMOND ARON

CALMANN LEVY
ÉDITEUR DEPUIS 1836



Arts

Par **CÉDRIC ENJALBERT**

Cinéma

UN HOMME EN COLÈRE

La Corde au cou

De Gus Van Sant / Avec Bill Skarsgård, Dacre Montgomery, Colman Domingo, Cary Elwes, Al Pacino… / Durée : 1h44 / En salles le 15/04

Indianapolis, 1977. Tony Kiritsis prend en otage Richard Hall, le fils d'un courtier qu'il tient pour responsable de sa misère, sûr d'avoir été floué par sa société de prêts hypothécaires. Son geste désespéré – mais bien préparé ! – est couvert par la télé locale et nationale. Il tient les téléspectateurs en émoi durant soixante-trois heures. En moins de deux, Gus Van Sant adapte ce fait divers comme un « *film d'époque qui parle d'aujourd'hui* », brossant le portrait d'une Amérique impuissante, acculée à la pauvreté, gagnée par la colère et le ressentiment. « *Un monde incommensurable existe entre éprouver l'amertume, le sentiment d'humiliation et d'indignité, réel mais dont on refuse la permanence, et le fait de se considérer comme la victime expiatoire universelle, de poser cela comme un statut, de vouloir donner écho à cette aigreur, qu'elle vienne consolider une théorie, et se vivre comme réaction, comme débordement* », note Cynthia Fleury dans *Ci-gît l'amer* (2020). Tony Kiritsis (interprété par Bill Skarsgård) franchit, lui, allègrement cette frontière qui sépare le sentiment de la réaction. Il se laisse déborder, et cela fait de lui un personnage parfaitement cinématographique. Tout au long du film, une question se pose : qui a vraiment la corde au cou ? L'otage (joué par Dacre Montgomery), qui se retrouve avec un fusil à pompe chargé derrière la nuque, relié à un collier métallique prêt à déclencher l'arme à tout moment, ou les petits emprunteurs entretenus, comme son bourreau, dans la pauvreté par des compagnies sans scrupules ? Car l'épargnant humilié entend non seulement obtenir un gros chèque mais aussi des excuses, une réparation symbolique, et sa quête de justice finit d'ailleurs par gagner la sympathie de l'opinion. Porté par une excellente distribution – dont Al Pacino dans un petit rôle –, une bande-son impeccable – où figurent Donna Summer, Gil Scott-Heron et les compositions de Danny Elfman –, Gus Van Sant mêle aussi à son film des images d'archives. Elles montrent finalement le kidnappeur (le vrai) jouir d'un quart d'heure de gloire… devant les caméras.

Théâtre

À SANG POUR SANG !

Portrait de famille. Une histoire des Atrides

De Jean-François Sivadier / Avec la promotion 2023 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique / Durée : 3h50 / À Vélizy-Villacoublay du 26 au 28/03 ; à Clermont-Ferrand les 5 et 6/05 ; à Lyon du 10 au 13/06, et en tournée en France

« ***S'il vous plaît…*** » L'ouvreur est quasiment inaudible. Des spectateurs râlent, semant la zizanie dans la salle. Le drôle monte sur scène pour mieux se faire entendre. Il s'engage alors avec une maladresse comique dans le récit de la « pomme de discorde », l'acte fondateur de la Guerre de Troie… et le spectacle a déjà commencé. Ces hostilités sont la toile de fond de la dynastie des Atrides qui, de Thyeste à Oreste, d'Iphigénie à Électre, déroule son lot d'horreurs – infanticides, parricides, incestes, cannibalisme… Puisant son inspiration chez Euripide, Sophocle, Eschyle, Racine et Sénèque, Jean-François Sivadier explore tous les genres et compose une partition impétueuse, déroulant cette lignée maudite. En presque quatre heures, quatorze acteurs volcaniques, issus de la même promotion du Conservatoire national d'art dramatique, traversent avec talent, dans un décor ruiné, ce champ de bataille réel et symbolique, où Homère a les traits d'un reporter de guerre, enregistrant les faits pour la postérité. Ici, l'amour ne va pas sans le crime, ni l'honneur sans la vengeance, et la trivialité des dieux rivalise avec la vanité des hommes. Ceux-ci s'émancipent finalement de la fatalité tragique. Ils déjouent le cycle de la haine et gagnent leur liberté. Car il s'agit bien, par le récit, de donner forme à la violence. Comme le rappelle l'helléniste Pierre Judet de La Combe dans le premier volume de *Quand les dieux rôdaient sur la Terre* (2024), « *les Grecs se disaient que si la violence débridée, répétitive, devenait pour un temps une histoire, un mythe, au moins ils en seraient un peu protégés : ils pourraient la tenir à distance en la racontant* ». Et nous tenir en haleine.



© ARP - Stefania Rosini ; Christophe Raynaud de Lage.



Exposition

VISAGES EN AMÉRIQUE

Dana Lixenberg. American Images

À la Maison européenne de la photographie (5-7, rue de Fourcy, Paris IVe), jusqu'au 25/05

Elle a immortalisé le rappeur Tupac Shakur, pensif, regard en coin et bandeau sur le front, dans un cliché devenu iconique (*photo*). La Maison européenne de la photographie consacre une rétrospective à Dana Lixenberg, reconnue pour ses portraits de personnalités en grand format comme Iggy Pop, Ivana Trump, Prince, Noam Chomsky ou encore Toni Morrison… Mais l'artiste ne s'arrête pas aux célébrités : munie d'une chambre grand format, qui suppose de ménager du temps pour des prises de vue composées avec soin, elle photographie avec la même attention les déshérités et les marginaux. « *Photographier est comme une danse lente* », affirme-t-elle, et ses images témoignent de cette relation nouée avec ses interlocuteurs, qu'elle nomme la « *confiance délicate* ». Celle-ci s'établit par une approche répétée, une fidélité à ses sujets qui excède la simple commande. Ainsi, la série originellement réalisée pour un magazine américain auprès des résidents de Haven House, un foyer accueillant des personnes sans logement dans l'Indiana, est-elle devenue un projet personnel qui défait les clichés sur la pauvreté et échappe au pathos. De même, elle poursuit un reportage au long cours, commencé à Los Angeles après les émeutes de 1992. À Imperial Courts, un quartier où se sont concentrées les tensions, elle réalise des portraits des habitants en noir et blanc. Ce projet a donné lieu en 2015 à une installation vidéo, projetée dans l'exposition sur trois écrans. Elle dure un peu plus d'une heure et documente le quotidien de cet ensemble de logements sociaux, mais sans les stéréotypes – dans sa monotonie plutôt qu'à travers ses conflits. « *Le visage parle. La manifestation du visage est déjà discours* », écrit Emmanuel Levinas dans *Totalité et Infini* (1991), faisant du visage offert dans sa « *nudité* » une invitation éthique à considérer l'altérité en l'autre et une ouverture sur l'infini. C'est ce que semble chercher aussi Dana Lixenberg dans ses poses patientes et étudiées, qui offre à ses sujets respect et reconnaissance. « *La présence en face d'un visage, mon orientation vers Autrui ne peut perdre l'avidité du regard qu'en se muant en générosité, incapable d'aborder l'autre les mains vides* », relève autrement le philosophe. Quand paraît l'ouvrage *Imperial Courts 1993-2015*, son autrice réserve ainsi 500 exemplaires d'une édition spéciale aux habitants du quartier. Où « *l'avidité du regard* » se transmue effectivement en générosité !

© Dana Lixenberg, *Tupac Shakur*, 1993 © Dana Lixenberg. Courtesy of the artist and Grimm Amsterdam | London | New York.

L'INSTITUT DU MONDE ARABE
PRÉSENTE

FALSAFA
LES RDV DE LA PHILOSOPHIE ARABE
فلسفة

Édition 2025-2026

Un cycle de rencontres consacré à la pensée arabe, organisé en collaboration avec Jean-Baptiste Brenet, professeur de philosophie arabe à l'Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne

À l'occasion des 900 ans de la naissance d'Averroès (Ibn Rushd, 1126-1198), l'Institut du monde arabe dédie l'édition 2025-2026 de Falsafa à cette figure majeure de la pensée universelle.

MARDI 7 AVRIL 2026
— CRISTINA CERAMI
Qu'est-ce qu'être une femme ? Averroès et la définition de l'humain

MARDI 5 MAI 2026
— ZIAD BOU AKL
Averroès contre les théologiens du kalām

MARDI 2 JUIN 2026
— JOËL CHANDELIER
Averroès, le médecin oublié

› À 19h
› Entrée libre dans la limite des places disponibles
› Informations complètes sur imarabe.org

RETROUVEZ LES RDV DE LA PHILOSOPHIE ARABE EN PODCASTS VIA CE QR CODE

INSTITUT DU MONDE ARABE
philosophie magazine

Avril

Evénements en partenariat avec *Philosophie magazine*.

DON QUICHOTTE. HISTOIRE DE FOU, HISTOIRE D'EN RIRE

Jusqu'au 30/03, Marseille (IIe)

Dans cette exposition consacrée au personnage de Cervantès, 200 pièces sont présentées, avec des réinterprétations de Picasso, Goya ou Garouste.

Mucem (J4): 1, esplanade J4.
mucem.org

QUARTIERS DE DEMAIN

Jusqu'au 30/03, Paris (XVIe)

Cette exposition présente les propositions architecturales d'une consultation visant à transformer dix quartiers prioritaires.

Cité de l'architecture et du patrimoine: 1, place du Trocadéro.
citedelarchitecture.fr

LES MARDIS DE LA PHILO

Jusqu'au 7/04, Paris (Ve)

Suite et fin des cycles de cours avec: « Un effrayant génie: Blaise Pascal », par Paul Clavier (**le 31/03**, à 9h30), « Les labyrinthes de l'identité », par Pierre-Henri Tavoillot (**le 31/03**, à 11h15), « Marx, philosophe de l'histoire », par Marcel Gauchet (**le 31/03**, à 14h), « Penser la guerre », par Michel Eltchaninoff (**le 7/04**, à 9h30), « Les anti-confessions: la littérature et l'aveu », par Michel Descotes (**le** /**04**, à 11h15) et « Pragmatisme et philosophie américaine », de Mathias Girel (**le 31/03**, à 15h30). Ces enseignements sont à voir et à écouter sur le site des Mardis de la philo.

Centre Sèvres: 35*bis*, rue de Sèvres.
lesmardisdelaphilo.com

LA PHILO ÉCLAIRE LA VILLE

Du 27 au 29/03, Lyon (Ve)

Ce festival aura pour thème « À la recherche de l'*European Way of Life* ». Au programme: conférences, tables rondes, rencontres et débats… Avec, notamment, Michaël Fœssel, Olivier Abel, Vincent Genin, Souleymane Bachir Diagne, Alain Policar, Constantin Sigov, Élise Marrou, Céline Spector, Pierre Manent, Fabienne Brugère et Myriam Revault d'Allonnes.

Au théâtre du lycée Sainte-Marie (4, mont Saint-Barthélemy) et au cloître du Made iN (2, rue de Montauban).
Programme: **collegesuperieur.com/la-philo-eclaire-la-ville-3e-edition/**

L'ANTHROPOLOGIE VA VOUS SURPRENDRE !

Les 4 et 5/04, Paris (VIIe)

Début de ce week-end de découverte de l'anthropologie **le 4/04**, à 11h, au Théâtre Claude-Lévi-Strauss avec une conférence d'Emmanuel Kasarhérou, président du musée du Quai-Branly:« Pourquoi les Kanaks ne fêtaient-ils pas leur anniversaire? » Suivront plusieurs conférences musicales, consacrées aux chants des tirailleurs africains, au flamenco ou aux rythmes rituels en Amazonie, des rendez-vous « têtes chercheuses » interactifs et illustrés – sur les cas de possession en Inde, les transports en microbus au Mexique ou le temps de travail des domestiques au service des ultra-riches –, des projections de films, des concerts, des rencontres et un « week-end en BD » sur les imaginaires du futur.

Musée du Quai-Branly-Jacques-Chirac: 37, quai Branly.
Programme: **quaibranly.fr**

QU'EST-CE QU'ÊTRE UNE FEMME ?

Le 7/04, Paris (Ve)

Conférence de l'historienne de la philosophie Cristina Cerami dans le cadre de cette saison de « Falsafa, les RDV de la philosophie arabe », qui célèbre les 900 ans de la naissance d'Averroès.

À 19h, Institut du monde arabe: 1, rue des Fossés-Saint-Bernard.
imarabe.org

LE BAL DES PHILOSOPHES

Le 7/04, Paris (XVe)

Pour cette ultime séance de la saison, Martin Legros oppose Simone Weil et Ruwen Ogien autour de cette question « Avons-nous des devoirs vis-à-vis de nous-mêmes? ».

À 19h, Bal Blomet: 33, rue Blomet.
balblomet.fr

CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE

Les 23 et 24/04, Chaumont-sur-Loire (41)

Jusqu'au 16/10, le Domaine de Chaumont-sur-Loire accueille un cycle de rencontres proposant trois conférences, une table ronde, des temps de discussion et une rencontre avec un artiste. La première séance aura pour thème « La prodigieuse énergie de la nature », avec l'anthropologue Perig Pitrou, la biologiste Purificación López-García, le physicien et philosophe des sciences Étienne Klein et l'artiste Evi Keller.

Informations et réservations: **domaine-chaumont.fr**

CLAIRE MARIN dans « LA FABRIQUE DES IDÉES », la masterclass de *Philosophie magazine* !

Y a-t-il pour chacun une juste place ? À quoi la reconnaît-on ? Et comment conjuguer cette aspiration à trouver sa place avec la nécessité de savoir parfois bifurquer ou rompre ? À l'heure où les relations et les identités sont bousculées, la philosophe Claire Marin cherche dans nos oscillations et nos vacillements le secret de nos existences sensibles et imprévisibles. Dans cette rencontre animée par Martin Legros, elle reviendra sur sa réflexion autour de questions existentielles partagées – les commencements, la maladie, la rupture ou le toucher –, par lesquelles elle ranime les grandes interrogations de la philosophie. Nous détaillerons ensuite ensemble un extrait d'un de ses textes. Et, enfin, vous aurez la possibilité de lui poser vos questions.

Le 13/04, de 18h30 à 20h30, au Club de l'Étoile: 14, rue Troyon, Paris (XVIIe)

Entrée payante: 18€ sur place, 14 € à distance.

Entrée gratuite pour les abonnés à *Philosophie magazine* dans la limite des places disponibles.

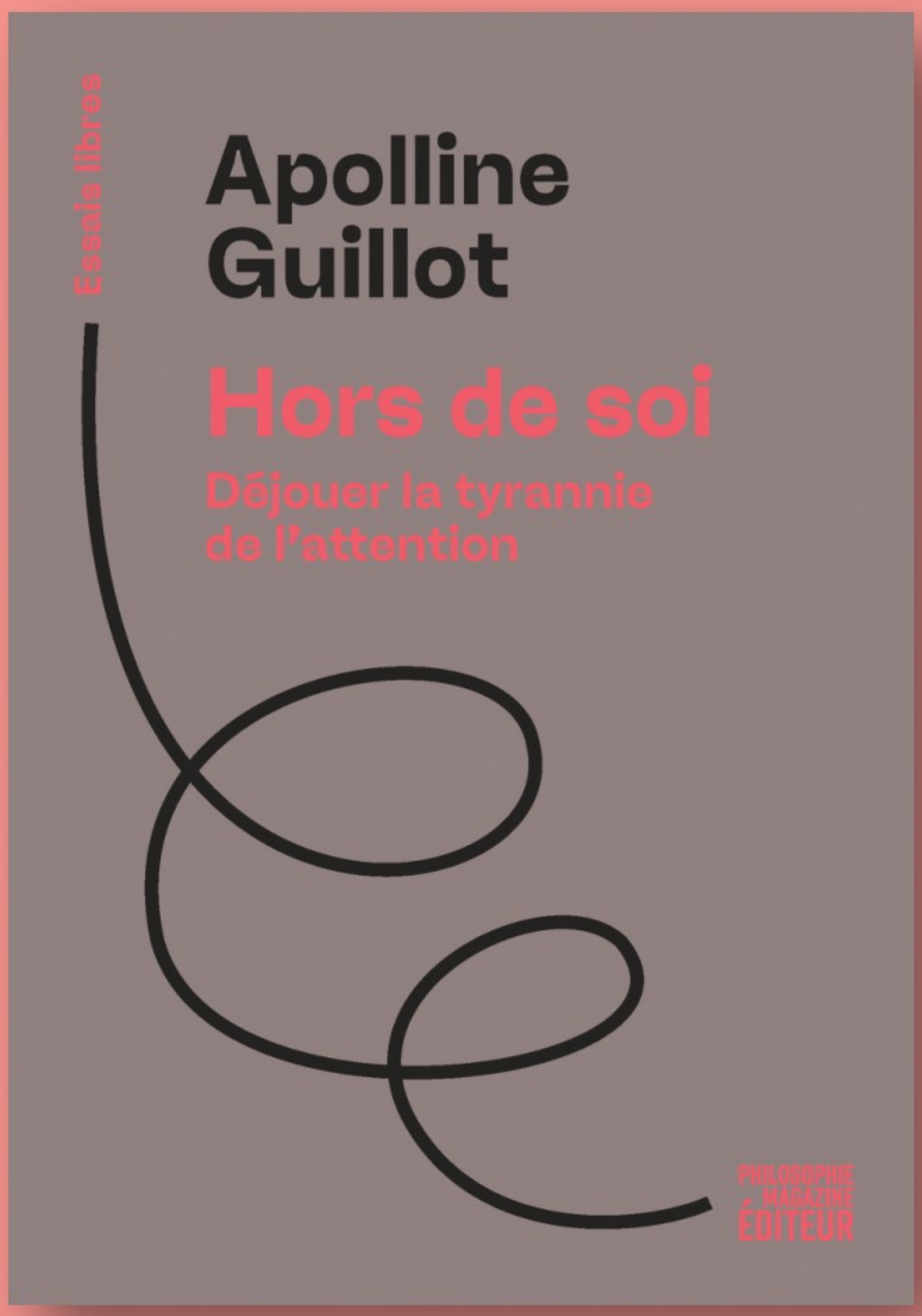
Informations et inscriptions: **philomag.com/masterclass**

« Un récit initiatique d'un genre inattendu, où l'on apprend à se passer de soi-même, au profit du désordre - ou, si l'on préfère, du surgissement de la vie. »

— *Le Monde*



Apolline Guillot



EN LIBRAIRIE



La question du mois

«SI JE PAIE UNE CHOSE, EST-CE QU'ELLE M'APPARTIENT?»

Qu'en pensent les enfants ?

Page réalisée par **CHIARA PASTORINI**
Illustrations **ANAÏS VAUGELADE**

« Payer ne te permet pas toujours d'avoir une chose. Par exemple, tu paies pour aller au zoo, mais après, les animaux ne sont pas à toi. »
Noah, 8 ans

« Oui, parce que si je donne mon argent, je peux faire ce que je veux avec ce que j'achète. »
Mila, 5 ans

« Parfois, tu achètes un jouet, mais tant que tu n'as pas ta facture, il appartient au magasin. »
Sami, 10 ans

« Si c'est pour partager, ce n'est pas vraiment à moi. »
Ève, 6 ans



« Si j'achète un bonbon, il m'appartient juste un petit moment, avant que je ne l'avale. »
Yanis, 11 ans

« Il y a des choses qu'on ne peut pas acheter, par exemple l'amour. Mais on le garde quand même en soi, dans son cœur. »
Isabel, 10 ans

« La propriété, c'est le vol. »
Pierre-Joseph Proudhon, à 31 ans

Comment en parler avec eux ?

Acheter quelque chose semble facile: on donne de l'argent et on reçoit l'objet. Mais payer suffit-il pour que cette chose nous appartienne vraiment? Pour **Aristote**, posséder un objet, ce n'est pas seulement le garder pour soi. C'est aussi savoir s'en servir correctement et en prendre soin. Si tu achètes un vélo, il est à toi, mais il faut le ranger, le réparer si besoin et ne pas l'abîmer. Pour ce philosophe de l'Antiquité, la propriété n'est pas une possession passive mais une activité vertueuse.

Jean-Jacques Rousseau explique que la propriété, souvent cause d'inégalités, n'est pas un droit absolu. Dans son *Contrat social* (1762), il montre que la possession d'un objet vient d'accords entre les gens. Même si tu achètes un ballon, tu dois respecter les règles: ne pas frapper quelqu'un avec, ne pas le lancer contre les vitres du voisin ou le partager à l'école si c'est prévu. La propriété existe donc dans un lien avec la société et les autres.

Ainsi, payer un objet ne suffit pas à le rendre complètement « mien ». Être propriétaire, c'est aussi prendre soin de l'objet, l'utiliser à bon escient et penser aux autres. La vraie propriété, c'est un mélange de droits et de responsabilités: le jouet, le vélo ou le ballon sont à toi, mais ils font aussi partie du monde autour de toi.

Posséder ne se limite pas aux objets. Certaines choses nous appartiennent naturellement: nos idées, nos rêves, nos souvenirs ou notre famille. On ne peut pas les acheter, mais elles font partie de nous. Elles sont une forme de « propriété », car elles dépendent de nos choix et de nos actions. Alors, qu'est-ce qui est vraiment précieux pour toi et est-ce que cela peut s'acheter?

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Derrière chaque algorithme, il y a encore un humain qui doute.



CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

N° 387 - AVRIL 2026

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

Par ANOUK RICARD

LE BUREAU DES PHILOSOPHES : Le solipsisme

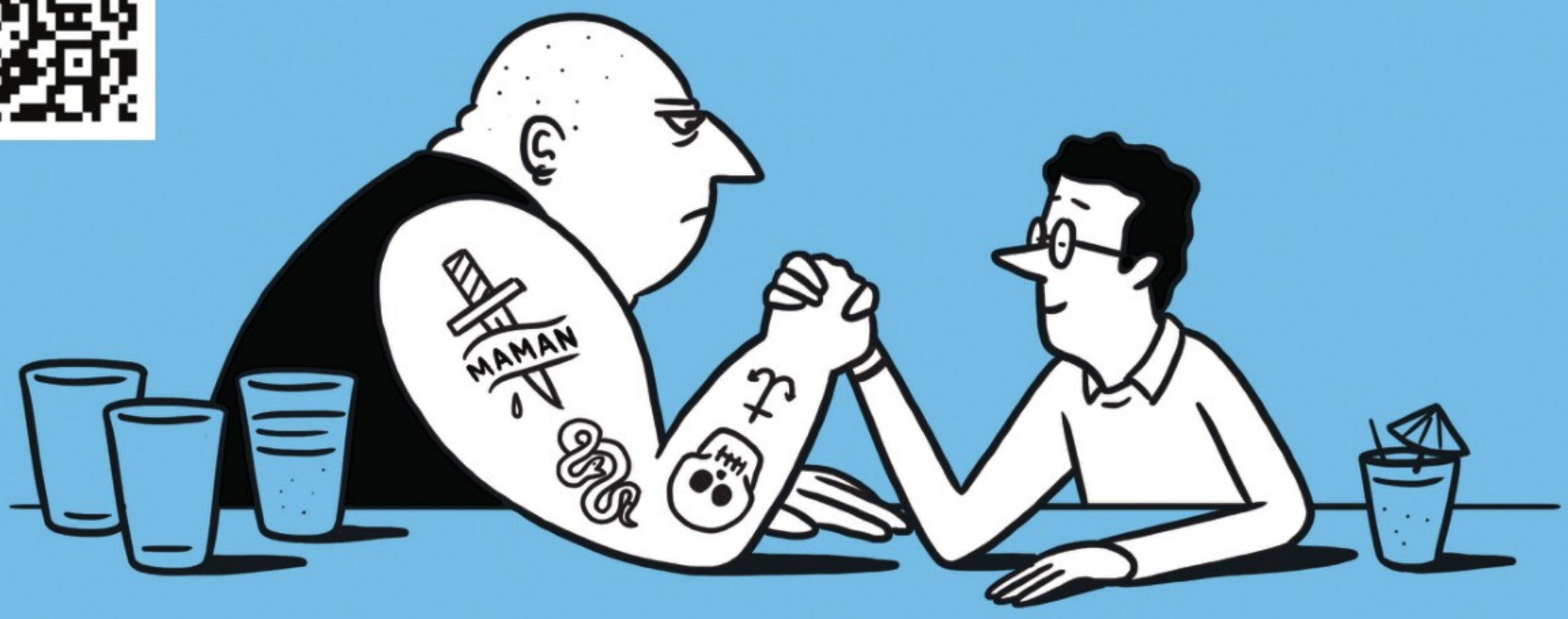


Anouk Ricard

Philosophie magazine : chaque mois, musclez vos arguments.

À partir de 4€/mois sans engagement

flashez et laissez-vous guider



© Matt Blease pour PM

- ▶ **Chaque mois, le magazine** dans votre boîte aux lettres.
- ▶ **Chaque jour, des éclairages philosophiques** de l'actualité sur notre site.
- ▶ **Chaque soir, la Lettre de la rédaction** dans votre boite mail.
- ▶ **À tout moment, l'encyclopédie en ligne :** 12 000 articles, 400 dossiers, 500 entretiens…
- ▶ ***Expresso*, les parcours interactifs** sur philomag.com.
- ▶ **Des invitations aux expositions et spectacles** partenaires.
- ▶ **Les masterclass, offertes aux abonnés :** pour rencontrer et échanger avec des philosophes.

BULLETIN À AFFRANCHIR ET RENVOYER AVEC LE CHÈQUE
***Philosophie magazine* - Service Abonnement - Sciences Humaines - BP256 - 89004 Auxerre**

PM198AP

Je préfère les formules d'abonnement à régler en une fois : **je choisis l'offre d'abonnement au magazine papier (10 n°/an) + le numérique, le tout pour 69 euros** (UE/DOM : 85 euros – reste du monde : 91 euros)

Je règle par chèque payable en France à l'ordre de *Philo Editions* – Je remplis mes coordonnées

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____ Code postal _____

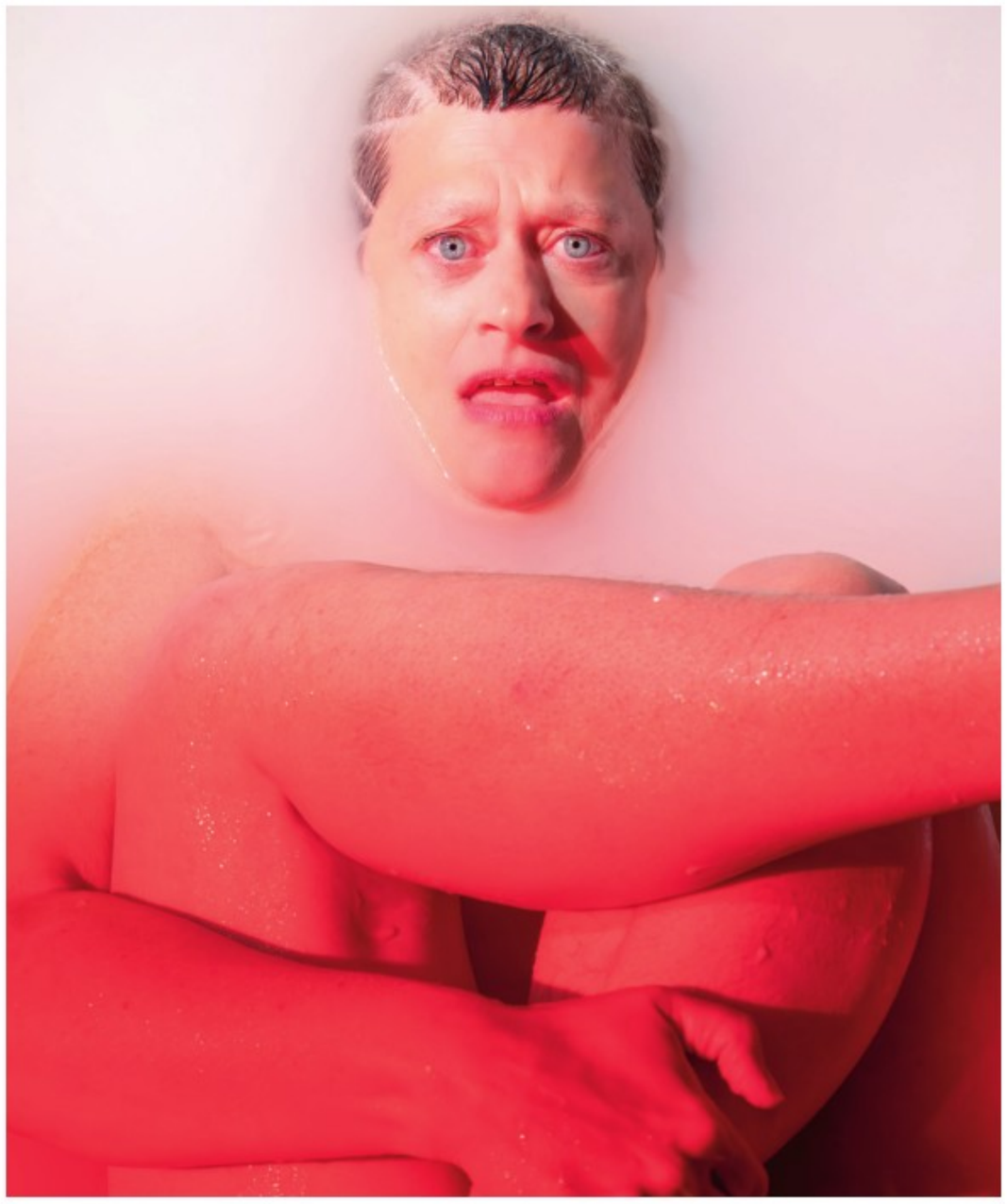
Ville _____ Pays _____ Mail _____ @ _____
Indispensable pour activer votre compte

Conformément à la loi Informatique et Libertés, vous avez un droit d'accès, de modification et de suppression des donnnées vous concernant, à exercer au près de Philo Editions (10, rue Ballu, 75009 Paris). En retournant ce formulaire, vous acceptez que Philo Editions, responsable de traitement, collecte et conserve vos données 5 ans après la dernière interaction avec vous, suivant notre politique de confidentialité et de traitement des données personnelles, que vous pouvez consulter à l'adresse internet : www.philomag.com/confidentialite-et-protection-de-vos-donnees-personnelles. Les informations que vous fournissez à Philo Éditions sont confidentielles et ne seront jamais communiquées à des organismes extérieurs à l'exception de ceux nécessaires à la bonne mise en œuvre du présent prélèvement.

Offre valable jusqu'au 30 juin 2026.

Peaches

LE CRU ET LE QUEER



Dix ans que Peaches n'avait pas sorti d'album, bien qu'elle ait fait l'objet d'un documentaire en 2024, *Peaches Goes Bananas*. Depuis son hit *Fuck the Pain Away* en 2000, la chanteuse est pourtant une icône des *dancefloors* comme d'une culture queer aussi joyeuse que militante. Entre performance artistique festive et manifeste politique, ses concerts défendaient des enjeux féministes pas encore à la mode. À presque 60 ans, la voilà désormais qui porte un tube de lubrifiant en étendard. *No Lube So Rude* affirme le titre de son nouvel album – soit quelque chose comme « Sans lubrifiant, c'est méchant ». En dix ans, le monde serait-il devenu plus rugueux ? Le miracle avec Peaches, c'est que tout glisse, même le plus cru. À vérifier le 22 avril à l'Élysée-Montmartre, à Paris.

Propos recueillis et traduits par **VICTORINE DE OLIVEIRA**

Tout recouvrir de lubrifiant, ce n'est pas un peu risqué ?
Je l'emploie comme métaphore d'un monde de frictions où il est de plus en plus difficile de se faire entendre et d'écouter. Je rêve d'une sorte de lubrifiant magique qui permette aux gens d'être moins remontés les uns contre les autres. Selon notre position sociale et notre genre, nous avons par ailleurs été trop habitués à encaisser l'inconfort, à ne pas nous plaindre, voire à normaliser la honte. Le lubrifiant, ce n'est pas un moyen d'éviter le conflit mais de le traverser la tête haute.

Y a-t-il quelque chose que vous placez au-dessus du plaisir ?
Tant de personnes s'empressent de le définir à votre place, que j'ai presque fait de ce mot un slogan.

Un ingrédient indispensable à votre processus créatif ?
Pour travailler, je m'entoure de très peu de personnes, ce qui me permet une concentration maximale. Je n'ambitionne pas de faire le meilleur album techniquement parlant. Je cherche plutôt à transmettre une énergie, ce qui ne peut pas se produire s'il y a trop d'intermédiaires. C'est dans cet esprit que j'ai voulu enregistrer des instruments *live*: on peut entendre des cordes, de vraies percussions et même un cor.

De quoi faire de vous une solitaire ?
Seulement dans le travail ! Autrement, je me nourris des conversations avec les autres et de l'actualité, même la plus anxiogène.

Pour vous l'inspiration, c'est…
Difficile ! J'ai besoin de temps. On a souvent l'impression que j'écris des paroles marrantes sur un coin de table, qu'elles coulent toutes seules, mais je vous jure que c'est un calvaire de trouver le bon rythme, le bon mot.

De quoi doutez-vous ?
J'ai parfois peur de reprendre les mêmes idées qu'il y a vingt-cinq ans. Pourtant, même si le monde a changé, je ne suis pas sûre qu'il soit plus aisé de parler de sexe ou du corps des femmes.

Le combat dont vous êtes le plus fière ?
Chanter des mots très crus sur une scène. Je peux écrire sur mes seins qui tombent, et trouver des personnes que ça met en joie. Le faire à mon âge, c'est une fierté.

Votre rituel le plus précieux ?
Ne surtout pas manger avant d'entrer en scène, mais prendre une petite tequila.

De quoi aimez-vous être ivre ?
De joie.

Votre devise ?
« Tu en as la permission. »

© The Squirt Deluxe



france inter

GRAND BIEN VOUS FASSE !

10h-11h

ALI REBEIHI

MARDI 7 AVRIL

« Comment bien se disputer ? »

avec Martin Legros,
Rédacteur en chef de

philosophie magazine

CRÉATION : SILENZIO PHOTO : CHRISTOPHE ABRAMOWITZ / RADIO FRANCE

ATELIER DES LUMIÈRES
PARIS

De Vinci, Raphaël, Michel-Ange

RENAISSANCE

L'EXPÉRIENCE IMMERSIVE

DIRECTION DE CRÉATION JEAN-BAPTISTE HARDOIN RÉALISATION CUTBACK MUSIQUE TROUBLEMAKERS MISE EN LUMIÈRE SHARPLIVE STUDIO PRODUCTION CULTURESPACES STUDIO

ACTUELLEMENT

INFORMATION & RÉSERVATION

culturespaces | EPSON | Le Parisien | Le Point | Konbini | sncfconnect | fever | RATP | fnac | le Bonbon | RTL | france•tv

© Erase/Photothèque (musée du Louvre) / Michel Urtado / Design graphique : Dorek Zaborski.

Préface par
Stéphanie Genand

SADE

Dialogue entre un prêtre et un moribond

Pour prolonger la lecture de notre dossier, nous vous proposons le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, du marquis de Sade. Un prêtre se rend au chevet d'un libertin mourant et tente de lui faire regretter ses mauvaises actions. Si l'auteur a choisi la forme dialoguée et mis en scène un religieux, c'est qu'il concède que l'inexistence de Dieu ne va pas de soi. Ce dialogue est moins un échange qu'une polémique où les arguments du prêtre sont tournés en dérision.



PRÉFACE PAR

STÉPHANIE GENAND

Professeure de littérature française du XVIIIe siècle à l'université de Paris-Est-Créteil, elle est spécialiste de l'œuvre de Germaine de Staël et de Sade. Elle est l'autrice, entre autres, d'une biographie de Sade parue en 2018 dans la collection Folio chez Gallimard.

Propos recueillis par **Victorine de Oliveira**

© CP

« L

e *Dialogue entre un prêtre et un moribond* est l'une des premières œuvres de Sade. En juillet 1782, date qui figure sur le manuscrit, il se trouve incarcéré à la prison de Vincennes depuis 1777 sur lettre de cachet, à la demande de sa belle-famille. Plusieurs scandales sexuels lui valent ce statut d'homme proscrit, dont l'affaire dite d'Arcueil. Quelques années plus tôt, Sade rencontre une prostituée qu'il emmène dans sa "petite maison". Cette dernière porte plainte contre le marquis parce qu'il lui demande de blasphémer alors que la rencontre a lieu le vendredi saint. L'association entre religion et pratique sexuelle nous donne ainsi un indice du rapport ambigu que Sade entretient avec la figure divine: alors que les véritables athées ne lui accordent aucune importance, Sade éprouve le besoin de l'interroger, de la bousculer, de la profaner par le blasphème ou par des textes comme le *Dialogue*. C'est ce qui le rend si passionnant.

En prison, Sade n'est pas loin de devenir fou. Les lettres de cachet ont ceci de pervers qu'en l'absence de condamnation judiciaire, on sait quand la réclusion commence mais pas quand elle s'arrête. Elle relève de l'arbitraire et plus précisément du bon vouloir de sa belle-mère. Sans horizon de sortie, il se tourne alors vers les seules armes qui lui permettent de résister: la lecture et l'écriture. Il dévore les philosophes des Lumières, notamment les plus contestataires en matière de religion, et réclame à son épouse toutes les nouveautés – de Voltaire aux matérialistes comme La Mettrie ou d'Holbach. Le *Dialogue* est donc aussi pour lui une façon de sublimer ces années noires. Il est le premier indice de la revanche d'un auteur enfermé qui clame sa rage de façon détournée. La forme dialoguée lui permet par ailleurs de faire entendre des voix, de donner place à une parole incarnée – ce qui n'est pas anodin pour un prisonnier solitaire. Cette attention à l'oralité sera par la suite une constante de ses romans.

L'examen argumenté de l'existence de Dieu est un lieu commun de

« Sade est un penseur de l'égoïsme, pour qui les individus agissent uniquement en fonction de leurs intérêts »

la philosophie. Sade arrive donc un peu tard et sait très bien qu'il ne fait preuve d'aucune audace en la matière. S'il est assez novateur sur la forme, il est assez régressif sur le fond. Depuis Descartes, il est plus ou moins admis que l'on croit en Dieu par postulat. Reste qu'une plus grande question métaphysique ébranle profondément les Lumières: comment concilier l'existence de Dieu avec l'irruption du mal et de la violence? Après le tremblement de terre de Lisbonne de 1755, dont la violence frappe les esprits, nombreux sont les philosophes, dont Voltaire, à s'emparer du problème. Mais à bien lire les arguments que Sade met dans la bouche du prêtre – assez faibles, il faut le reconnaître –, ce n'est pas le fond qui l'intéresse.

Sade fait plutôt preuve d'un athéisme paradoxal. Au lieu de poser l'inexistence de Dieu et d'en examiner toutes les conséquences politiques, philosophiques et morales, il accorde une chance à l'hypothèse adverse. Choisir la forme du dialogue n'est en effet pas anodin: l'auteur ne congédie pas définitivement la religion puisqu'il met en scène l'un de ses avocats, en la personne du prêtre, façon d'admettre que l'inexistence de Dieu ne va pas encore de soi. À la fin, le prêtre n'est d'ailleurs pas convaincu, et aucun vainqueur ne se dégage de l'échange, même si le moribond dispose du plus grand volume de parole et si ses arguments sont plus forts et plus développés. Mais ce qui l'emporte chez lui est surtout une jouissance à l'idée de désobéir, alors qu'il se trouve à l'article de la mort. Cette ambiguïté du discours athée est, selon moi, représentative de la position de Sade, qui voudrait ne plus croire en Dieu mais qui n'y parvient pas totalement. Il éprouve sans cesse le besoin de réactiver ce qu'il appelle la "*chimère*" chrétienne pour la défier encore et encore. À vrai dire, il s'agit ici d'une illusion de dialogue philosophique, qui cherche avant tout la

polémique et témoigne d'une volonté, propre à Sade, de tourner le prêtre en ridicule, sans réellement discuter ses arguments. La véritable signature de Sade, c'est ce conflit, cette transgression: quand d'autres auteurs accordent une place équivalente aux arguments adverses, lui convoque le prêtre pour le défier, l'outrager et montrer que son autorité repose sur un costume et une position sociale, plutôt que sur un vrai discernement.

Au-delà de la question religieuse, c'est ici l'image de la mort qui hante Sade. Elle traverse toute son œuvre, de Justine qui meurt de façon affreuse après avoir éprouvé les "*malheurs de la vertu*", à Juliette à qui les "*prospérités du vice*" offrent une mort sereine, jusqu'à *Florville et Courval*, l'une des nouvelles des *Crimes de l'amour*, où deux femmes confrontent leur rapport à l'au-delà selon qu'elles croient ou non en Dieu. Il faut un certain courage pour affronter "le néant" qu'impose l'absence de Dieu. C'est une façon pour Sade d'interroger la pertinence d'une justice transcendante, qui viendrait récompenser ou non nos actes sur terre.

Sade avait l'ambition de passer à la postérité, non pas comme un écrivain obscène, mais comme un véritable philosophe. C'est l'une des raisons pour lesquelles il tient en haute estime Rousseau, dont il admire la radicalité et le courage de la rupture sociale, sans toutefois partager son anthropologie. Sade considère en effet que la nature n'est par essence ni bonne ni mauvaise, mais traversée par des énergies, des forces indifférentes à la morale. De la même façon qu'elle provoque des tremblements de terre ou des éruptions volcaniques, elle déclenche chez les humains des instincts violents. Sade pousse même le matérialisme jusqu'à affirmer que nous sommes de purs produits de notre organisation physique, ce qui signifie qu'un meurtrier ne fait qu'accomplir ce que ses atomes lui commandent. Sade est un penseur de l'égoïsme, pour qui les individus agissent uniquement en fonction de leurs intérêts. Même un prêtre qui défend l'existence de Dieu protège en réalité ses bénéfices – disposer d'un récit réconfortant pour mieux aborder l'angoisse de la mort, par exemple. Cette anthropologie pessimiste le pousse à dénoncer comme impossible ou viciée toute vie politique et toute forme d'organisation sociale. Je ne suis pas sûre qu'il ait fondamentalement tort: l'intérêt personnel prend régulièrement le dessus dans l'histoire de l'humanité, même dans notre actualité, si bien que la vertu demeure souvent sacrificielle. Mais Sade ne s'en réjouit pas. Il nous alerte au contraire: sans régulation forte, ni clairvoyance, voilà, nous dit-il, de quoi les hommes sont capables – et Dieu n'y peut rien changer. »

Dialogue entre un prêtre et un moribond

SADE

Nous publions l'intégralité du *Dialogue entre un prêtre et un moribond* écrit par le marquis de Sade en 1782.

LE PRÊTRE

Arrivé à cet instant fatal où le voile de l'illusion ne se déchire que pour laisser à l'homme séduit le tableau cruel de ses erreurs et de ses vices, ne vous repentez-vous point, mon enfant, des désordres multipliés où vous ont emporté la faiblesse et la fragilité humaine?

LE MORIBOND

Oui, mon ami, je me repens.

LE PRÊTRE

Eh bien, profitez de ces remords heureux pour obtenir du ciel, dans le court intervalle qui vous reste, l'absolution générale de vos fautes, et songez que ce n'est que par la méditation du très saint sacrement de la pénitence qu'il vous sera possible de l'obtenir de l'Éternel.

LE MORIBOND

Je ne t'entends pas plus que tu ne m'as compris.

LE PRÊTRE

Eh quoi!

LE MORIBOND

Je t'ai dit que je me repentais.

LE PRÊTRE

Je l'ai entendu.

LE MORIBOND

Oui, mais sans le comprendre.

LE PRÊTRE

Quelle interprétation?

LE MORIBOND

La voici Créé par la nature avec des goûts très vifs, avec des passions très fortes; uniquement placé dans ce monde pour m'y livrer et pour les satisfaire, et ces effets de ma création n'étant que des nécessités relatives aux premières vues de la nature ou, si tu l'aimes mieux, que des dérivaisons essentielles à ses projets sur moi, tous en raison de ces lois, je ne me repens que de n'avoir pas assez reconnu sa toute-puissance, et mes uniques remords ne portent que sur le médiocre usage que j'ai fait des facultés (criminelles selon toi, toutes simples selon moi) qu'elle m'avait données pour la servir. Je lui ai quelquefois résisté, je m'en repens; aveuglé par l'absurdité de tes systèmes, j'ai combattu par eux toute la violence des désirs que j'avais reçus

par une inspiration bien plus divine, et je m'en repens; je n'ai moissonné que des fleurs, quand je pouvais faire une ample récolte de fruits. Voilà les justes motifs de mes regrets; estime-moi assez pour ne m'en pas supposer d'autres.

LE PRÊTRE

Où vous entraînent vos erreurs, où vous conduisent vos sophismes! Vous prêtez à la chose créée toute la puissance du créateur, et ces malheureux penchants qui vous ont égaré, vous ne voyez pas qu'ils ne sont que des effets de cette nature corrompue, à laquelle vous attribuez la toute-puissance.

LE MORIBOND

Ami, il me paraît que ta dialectique est aussi fausse que ton esprit. Je voudrais que tu raisonnasses plus juste, ou que tu me laissasses mourir en paix. Qu'entends-tu par créateur, et qu'entends-tu par la nature corrompue?

LE PRÊTRE

Le créateur est le maître de l'univers, c'est lui qui a tout fait, tout créé, et qui conserve tout par un simple effet de sa toute-puissance.

LE MORIBOND

Voilà un grand homme assurément! Eh bien, dis-moi pourquoi cet homme-là, qui est si puissant, a pourtant fait selon toi une nature corrompue.

LE PRÊTRE

Quel mérite eussent eu les hommes, si Dieu ne leur eût pas laissé leur libre arbitre? et quel mérite eussent-ils eu à en jouir s'il n'y eût eu sur la terre la possibilité de faire le bien et celle d'éviter le mal?

LE MORIBOND

Ainsi ton Dieu a voulu faire tout de travers, uniquement pour tenter ou pour éprouver sa créature: il ne la connaissait donc pas, il ne se doutait donc pas du résultat?

LE PRÊTRE

Il la connaissait sans doute, mais, encore un coup, il voudrait lui laisser le mérite du choix.

LE MORIBOND

À quoi bon, dès qu'il savait le parti qu'elle prendrait et qu'il ne tenait qu'à lui, puisque tu le dis tout-puissant, qu'il ne tenait qu'à lui, dis-je, de lui faire prendre le bon?

LE PRÊTRE

Qui peut comprendre les vues immenses et infinies de Dieu sur l'homme, et qui peut comprendre tout ce que nous voyons?

LE MORIBOND

Celui qui simplifie les choses, mon ami, celui surtout qui ne multiplie pas les causes, pour mieux embrouiller les effets.

Qu'as-tu besoin d'une seconde difficulté, quand tu ne peux pas expliquer la première? et dès qu'il est possible que la nature toute seule ait fait ce que tu attribues à ton dieu, pourquoi veux-tu lui aller chercher un maître? La cause de ce que tu ne comprends pas est peut-être la chose du monde la plus simple. Perfectionne ta physique, et tu comprendras mieux la nature; épure ta raison, bannis tes préjugés, et tu n'auras plus besoin de ton dieu.

LE PRÊTRE

Malheureux! je ne te croyais que socinien[1], j'avais des armes pour te combattre, mais je vois bien que tu es athée, et dès que ton cœur se refuse à l'immensité des preuves authentiques que nous recevons chaque jour de l'existence du créateur, je n'ai plus rien à te dire. On ne rend point la lumière à un aveugle.

LE MORIBOND

Mon ami, conviens d'un fait: c'est que celui des deux qui l'est le plus doit assurément être plutôt celui qui se met un bandeau que celui qui se l'arrache. Tu édifies, tu inventes, tu multiplies: moi je détruis, je simplifie. Tu ajoutes erreurs sur erreurs: moi je les combats toutes. Lequel de nous deux est l'aveugle?

LE PRÊTRE

Vous ne croyez donc point en Dieu?

LE MORIBOND

Non. Et cela par une raison bien simple: c'est qu'il est parfaitement impossible de croire ce qu'on ne comprend pas. Entre la compréhension et la foi, il doit exister des rapports immédiats; la compréhension est le premier aliment de la foi; où la compréhension n'agit point, la foi est morte, et ceux qui, dans tel cas, prétendraient en avoir, en imposent. Je te défie toi-même de croire au dieu que tu me prêches, parce que tu ne saurais me le démontrer, parce qu'il n'est pas en toi de me le définir, que par conséquent tu ne le comprends pas, que, dès que tu ne le comprends pas, tu ne peux plus m'en fournir aucun argument raisonnable, et qu'en un mot tout ce qui est au-dessus des bornes de l'esprit humain, est ou chimère ou inutilité; que ton dieu ne pouvant être que l'une ou l'autre de ces choses, dans le premier cas je serais un fou d'y croire, un imbécile dans le second.

Mon ami, prouve-moi l'inertie de la matière, et je t'accorderai le créateur; prouve-moi que la nature ne se suffit pas à elle-même, et je te permettrai de lui supposer un maître.

Jusque-là n'attends rien de moi, je ne me rends qu'à l'évidence, et je ne la reçois que de mes sens ; où ils s'arrêtent ma foi reste sans force. Je crois le soleil, parce que je le vois; je le conçois comme le centre de réunion de toute la matière inflammable de la nature, sa marche périodique me plaît sans m'étonner. C'est une

1. Doctrine théologique qui nie le dogme de la trinité et de la divinité du Christ.

opération de physique, peut-être aussi simple que celle de l'électricité, mais qu'il ne nous est pas permis de comprendre. Qu'ai-je besoin d'aller plus loin? Lorsque tu m'auras échafaudé ton dieu au-dessus de cela, en serai-je plus avancé, et ne me faudra-t-il pas encore autant d'effort pour comprendre l'ouvrier que pour définir l'ouvrage?

Par conséquent, tu ne m'as rendu aucun service par l'édification de ta chimère, tu as troublé mon esprit, mais tu ne l'as pas éclairé, et je ne te dois que de la haine au lieu de reconnaissance. Ton dieu est une machine que tu as fabriquée pour servir tes passions, et tu l'as fait mouvoir à leur gré, mais dès qu'elle gêne les miennes, trouve bon que je l'aie culbutée; et dans l'instant où mon âme faible a besoin de calme et de philosophie, ne viens pas l'épouvanter de tes sophismes, qui l'effraieraient sans la convaincre, qui l'irriteraient sans la rendre meilleure; elle est, mon ami, cette âme, ce qu'il a plu à la nature qu'elle soit, c'est-à-dire le résultat des organes qu'elle s'est plu de me former en raison de ses vues et de ses besoins ; et, comme elle a un égal besoin de vices et de vertus, quand il lui a plu de me porter aux premiers, elle l'a fait, quand elle a voulu les secondes, elle m'en a inspiré les désirs, et je m'y suis livré tout de même. Ne cherche que ses lois pour unique cause à notre inconséquence humaine, et ne cherche à ses lois d'autres principes que ses volontés et ses besoins.

LE PRÊTRE

Ainsi donc tout est nécessaire dans le monde?

LE MORIBOND

Assurément.

LE PRÊTRE

Mais si tout est nécessaire, tout est donc réglé?

LE MORIBOND.

Qui te dit le contraire?

LE PRÊTRE

Et qui peut régler tout comme il l'est, si ce n'est une main toute-puissante et toute sage?

LE MORIBOND

N'est-il pas nécessaire que la poudre s'enflamme quand on y met le feu?

LE PRÊTRE

Oui.

LE MORIBOND

Et quelle sagesse trouves-tu à cela?

LE PRÊTRE

Aucune.

LE MORIBOND

Il est donc possible qu'il y ait des choses nécessaires sans sagesse, et

possible, par conséquent, que tout dérive d'une cause première, sans qu'il y ait ni raison ni sagesse dans cette première cause.

LE PRÊTRE

Où en voulez-vous venir?

LE MORIBOND

À te prouver que tout peut être ce qu'il est et ce que tu le vois, sans qu'aucune cause sage et raisonnable le conduise, et que des effets naturels doivent avoir des causes naturelles, sans qu'il soit besoin de leur en supposer d'antinaturelles, telle que le serait ton dieu qui lui-même, ainsi que je te l'ai déjà dit, aurait besoin d'explication, sans en fournir aucune; et que par conséquent dès que ton dieu n'est bon à rien, il est parfaitement inutile; qu'il y a grande apparence que ce qui est inutile est nul et que tout ce qui est nul est néant. Ainsi, pour me convaincre que ton dieu est une chimère, je n'ai besoin d'aucun autre raisonnement que celui que me fournit la certitude de son inutilité.

LE PRÊTRE

Sur ce pied-là, il me paraît peu nécessaire de vous parler de religion.

LE MORIBOND

Pourquoi pas? Rien ne m'amuse comme la preuve de l'excès où les hommes ont pu porter sur ce point-là le fanatisme et l'imbécillité. Ce sont de ces espèces d'écarts si prodigieux, que le tableau, selon moi, quoique horrible, en est toujours intéressant. Réponds avec franchise, et surtout bannis l'égoïsme. Si j'étais assez faible que de me laisser surprendre à tes ridicules systèmes sur l'existence fabuleuse de l'être qui rend la religion nécessaire, sous quelle forme me conseillerais-tu de lui offrir un culte? Voudrais-tu que j'adoptasse les rêveries de Confucius plutôt que les absurdités de Brahma? adorerais-je le grand serpent des nègres, l'astre des Péruviens, ou le dieu des armées de Moïse? à laquelle des sectes de Mahomet voudrais-tu que je me rendisse? ou quelle hérésie de chrétiens serait selon toi préférable? Prends garde à ta réponse.

LE PRÊTRE

Peut-elle être douteuse?

LE MORIBOND

La voilà donc égoïste.

LE PRÊTRE

Non, c'est t'aimer autant que moi que de te conseiller ce que je crois.

LE MORIBOND

Et c'est nous aimer bien peu tous deux que d'écouter de pareilles erreurs.

LE PRÊTRE

Eh! qui peut s'aveugler sur les miracles de notre divin rédempteur?

LE MORIBOND

Celui qui ne voit en lui que le plus ordinaire de tous les fourbes et le plus plat de tous les imposteurs.

LE PRÊTRE

Ô dieux, vous l'entendez et vous ne tonnez pas!

LE MORIBOND

Non, mon ami, tout est en paix, parce que ton dieu, soit impuissance, soit raison, soit tout ce que tu voudras enfin dans un être que je n'admets un moment que par condescendance pour toi, ou si tu l'aimes mieux pour me prêter à tes petites vues, parce que ce dieu, dis-je, s'il existe comme tu as la folie de le croire, ne peut pas pour nous convaincre avoir pris des moyens aussi ridicules que ceux que ton Jésus suppose.

LE PRÊTRE

Eh quoi! les prophéties, les miracles, les martyrs, tout cela ne sont pas des preuves?

LE MORIBOND

Comment veux-tu, en bonne logique, que je puisse recevoir comme preuve tout ce qui en a besoin soi-même? Pour que la prophétie devint preuve, il faudrait d'abord que j'eusse la certitude complète qu'elle a été faite. Or, cela étant consigné dans l'histoire, ne peut plus avoir pour moi d'autre force que tous les autres faits historiques, dont les trois quarts sont fort douteux. Si à cela j'ajoute encore l'apparence plus que vraisemblable qu'ils ne me sont transmis que par des historiens intéressés, je serai comme tu vois plus qu'en droit de douter. Qui m'assurera d'ailleurs que cette prophétie n'a pas été faite après coup, qu'elle n'a pas été l'effet de la combinaison de la plus simple politique, comme celle qui voit un règne heureux sous un roi juste, ou de la gelée dans l'hiver? Et si tout cela est, comment veux-tu que la prophétie, ayant un tel besoin d'être prouvée, puisse elle-même devenir une preuve? À l'égard de tes miracles, ils ne m'en imposent pas davantage. Tous les fourbes en ont fait, et tous les sots en ont cru. Pour me persuader de la vérité d'un miracle, il faudrait que Je fusse bien sûr que l'événement que vous appelez tel fût absolument contraire aux lois de la nature, car il n'y a que ce qui est hors d'elle qui puisse passer pour miracle: et qui la connaît assez pour oser affirmer que tel est précisément le point où elle s'arrête et précisément celui où elle est enfreinte? Il ne faut que deux choses pour accréditer un prétendu miracle: un bateleur et des femmelettes. Va, ne cherche jamais d'autre origine aux tiens, tous les nouveaux sectateurs en ont fait, et, ce qui est plus singulier, tous ont trouvé des imbéciles qui les ont crus. Ton Jésus n'a rien fait de plus singulier qu'Apollonius de Thyane, et personne

pourtant ne s'avise de prendre celui-ci pour un dieu. Quant à tes martyrs, ce sont bien assurément les plus débiles de tous tes arguments. Il ne faut que de l'enthousiasme et de la résistance pour en faire, et tant que la cause opposée m'en offrira autant que la tienne, je ne serai jamais suffisamment autorisé à en croire une meilleure que l'autre, mais très porté en revanche à les supposer toutes les deux pitoyables.

Ah! mon ami, s'il était vrai que le dieu que tu prêches existât, aurait-il besoin de miracles, de martyrs et de prophéties pour établir son empire ? Et si, comme tu le dis, le cœur de l'homme était son ouvrage, ne serait-ce pas là le sanctuaire qu'il aurait choisi pour sa loi? Cette loi égale, puisqu'elle émanerait d'un dieu juste, s'y trouverait d'une manière irrésistible également gravée dans tous et d'un bout de l'univers à l'autre; tous les hommes, se ressemblant par cet organe délicat et sensible, se ressembleraient également par l'hommage qu'ils rendraient au dieu de qui ils le tiendraient; tous n'auraient qu'une façon de l'aimer, tous n'auraient qu'une façon de l'adorer ou de le servir, et il leur deviendrait aussi impossible de méconnaître ce dieu que de résister au penchant secret de son culte. Que vois-je au lieu de cela dans l'univers? Autant de dieux que de pays, autant de manières de servir ces dieux que de différentes têtes ou de différentes imaginations. Et cette multiplicité d'opinions dans laquelle il m'est physiquement impossible de choisir serait, selon toi, l'ouvrage d'un dieu juste?

Va, prédicant, tu l'outrages, ton dieu, en me le présentant de la sorte; laisse-moi le nier tout à fait, car s'il existe, alors je l'outrage bien moins par mon incrédulité que toi par tes blasphèmes. Reviens à la raison, prédicant: ton Jésus ne vaut pas mieux que Mahomet, Mahomet pas mieux que Moïse, et tous les trois pas mieux que Confucius, qui pourtant dicta quelques bons principes pendant que les trois autres déraisonnaient. Mais en général tous ces gens-là ne sont que des imposteurs, dont le philosophe s'est moqué, que la canaille a crus et que la justice aurait dû faire pendre.

LE PRÊTRE

Hélas! elle ne l'a que trop fait pour l'un des quatre.

LE MORIBOND

C'est celui qui le méritait le mieux. Il était séditieux, turbulent, calomniateur, fourbe, libertin, grossier farceur et méchant dangereux, possédait l'art d'en imposer au peuple, et devenait par conséquent punissable dans un royaume en l'état où se trouvait alors celui de Jérusalem. Il a donc été très sage de s'en défaire, et c'est peut-être le seul cas où mes maximes, extrêmement douces et tolérantes d'ailleurs, puissent admettre la sévérité de Thémis. J'excuse toutes les

erreurs, excepté celles qui peuvent devenir dangereuses dans le gouvernement où l'on vit; les rois et leurs majestés sont les seules choses qui m'en imposent, les seules que je respecte, et qui n'aime pas son pays et son roi n'est pas digne de vivre.

LE PRÊTRE

Mais enfin vous admettez bien quelque chose après cette vie? Il est impossible que votre esprit ne se soit pas quelquefois plu à percer l'épaisseur des ténèbres du sort qui nous attend: et quel système peut l'avoir mieux satisfait que celui d'une multitude de peines pour celui qui vit mal et d'une éternité de récompenses pour celui qui vit bien?

LE MORIBOND

Quel, mon ami? celui du néant. Jamais il ne m'a effrayé, et je n'y vois rien que de consolant et de simple; tous les autres sont l'ouvrage de l'orgueil, celui-là seul l'est de la raison. D'ailleurs il n'est ni affreux ni absolu, ce néant. N'ai-je pas sous mes yeux l'exemple des générations et régénérations perpétuelles de la nature? Rien ne périt, mon ami, rien ne se détruit dans le monde; aujourd'hui homme, demain ver, après-demain mouche, n'est-ce pas toujours exister? Eh! pourquoi veux-tu que je sois récompensé de vertus auxquelles je n'ai nul mérite, ou puni de crimes dont je n'ai pas été le maître? peux-tu accorder la bonté de ton prétendu dieu avec ce système, et peut-il avoir voulu me créer pour se donner le plaisir de me punir, et cela seulement en conséquence d'un choix dont il ne me laisse pas le maître?

LE PRÊTRE

Vous l'êtes.

LE MORIBOND

Oui, selon tes préjugés; mais la raison les détruit, et le système de la liberté de l'homme ne fut jamais inventé que pour fabriquer celui de la grâce, qui devenait si favorable à vos rêveries. Quel est l'homme au monde qui, voyant l'échafaud à côté du crime, le commettrait, s'il était libre de ne pas le commettre? Nous sommes entraînés par une force irrésistible, et jamais un instant les maîtres de pouvoir nous déterminer pour autre chose que pour le côté vers lequel nous sommes inclinés. Il n'y a pas une seule vertu qui ne soit nécessaire à la nature, et réversiblement, pas un seul crime dont elle n'ait besoin, et c'est dans le parfait équilibre qu'elle maintient des uns et des autres, que consiste toute sa science. Mais pouvons-nous être coupables du côté dans lequel elle nous jette ? Pas plus que ne l'est la guêpe qui vient darder son aiguillon dans ta peau.

LE PRÊTRE

Ainsi donc le plus grand de tous les crimes ne doit nous inspirer aucune frayeur?

LE MORIBOND

Ce n'est pas là ce que je dis: il suffit que la loi le condamne, et que le glaive de la justice le punisse, pour qu'il doive nous inspirer de l'éloignement ou de la terreur, mais, dès qu'il est malheureusement commis, il faut savoir prendre son parti, et ne pas se livrer au stérile remords. Son effet est vain, puisqu'il n'a pu nous en préserver, nul, puisqu'il ne le répare pas: il est donc absurde de s'y livrer, et plus absurde encore de craindre d'en être puni dans l'autre monde, si nous sommes assez heureux que d'avoir échappé de l'être en celui-ci. À Dieu ne plaise que je veuille par là encourager au crime! il faut assurément l'éviter tant qu'on le peut, mais c'est par raison qu'il faut savoir le fuir, et non par de fausses craintes qui n'aboutissent à rien et dont l'effet est sitôt détruit dans une âme un peu ferme. La raison, mon ami, oui, la raison toute seule doit nous avertir que de nuire à nos semblables ne peut jamais nous rendre heureux, et notre cœur, que de contribuer à leur félicité est la plus grande pour nous que la nature nous ait accordée sur la terre. Toute la morale humaine est renfermée dans ce seul mot: rendre les autres aussi heureux que l'on désire de l'être soi-même et ne leur jamais faire plus de mal que nous n'en voudrions recevoir. Voilà, mon ami, voilà les seuls principes que nous devions suivre, et il n'y a besoin ni de religion, ni de dieu pour goûter et admettre ceux-là: il n'est besoin que d'un bon cœur.

Mais je sens que je m'affaiblis, prédicant; quitte tes préjugés, sois homme, sois humain, sans crainte et sans espérance; laisse là tes dieux et tes religions; tout cela n'est bon qu'à mettre le fer à la main des hommes, et le seul nom de toutes ces horreurs a plus fait verser de sang sur la terre que toutes les autres guerres et les autres fléaux à la fois. Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y en a point; mais ne renonce pas au plaisir d'être heureux et d'en faire en celui-ci. Voilà la seule façon que la nature t'offre de doubler ton existence ou de l'étendre... Mon ami, la volupté fut toujours le plus cher de mes biens; je l'ai encensée toute ma vie, et j'ai voulu la terminer dans ses bras: ma fin approche, six femmes plus belles que le jour sont dans ce cabinet voisin, je les réservais pour ce moment-ci; prends-en ta part, tâche d'oublier sur leurs seins, à mon exemple, tous les vains sophismes de la superstition, et toutes les imbéciles erreurs de l'hypocrisie.

NOTE

Le moribond sonna, les femmes entrèrent, et le prédicant devint dans leurs bras un homme corrompu par la nature, pour n'avoir pas su expliquer ce que c'était que la nature corrompue.

SADE
Dialogue entre un prêtre et un moribond

« Perfectionne ta physique, et tu comprendras mieux la nature ; épure ta raison, bannis tes préjugés, et tu n'auras plus besoin de ton dieu. »



Le dialogue philosophique est une forme largement prisée par Donatien Alphonse François de Sade (1740-1814). Alors qu'il se trouve incarcéré à Vincennes depuis 1777, sa toute première œuvre met en scène un libertin mourant et un prêtre qui discutent de l'existence de Dieu. Fervent défenseur de l'athéisme, le marquis ne donne pourtant aucun vainqueur à ce débat. C'est finalement la dispute elle-même qui sort victorieuse.

© Domaine public